

Bertha, Les lettres oubliées

De Pooter Olivier



ODP

Bertha,
Les lettres
oubliées

De Pooter Olivier

De Pooter Olivier 2025

ISBN : 9798262993123

Tout droit réservé

À ma sœur Barbara,

pour sa patience, ses conseils et l'attention sincère qu'elle a toujours su m'offrir. Sans elle, certaines pages n'auraient peut-être jamais trouvé leur juste voix.

À mes parents, ma famille et mes amis, pour leur affection, leurs encouragements et cette force silencieuse qu'ils m'ont transmis tout au long de ce chemin d'écriture.

À Bertha et Richard,

présences invisibles qui n'ont cessé de marcher à mes côtés dans ces pages. Que ce récit soit pour eux une façon de prolonger leur souffle, de raviver leur trace et de préserver leur mémoire dans le cœur des vivants.

À tous ceux qui ont connu la douleur de perdre un être cher, et qui, ne serait-ce qu'un instant, rêvent de pouvoir tendre la main vers l'ombre et retrouver la lumière d'un regard disparu.

"Le succès n'est pas final, l'échec n'est pas fatal
: c'est le courage de continuer qui compte"
Winston Churchill

Avant-propos

Pourquoi ce roman ? Pourquoi Nivelles ? La réponse est toute simple, j'ai choisi de faire vivre cette histoire dans une ville qui m'a vu grandir. Car oui, j'y ai vécu toute mon enfance, mon adolescence, et le début de ma vie d'adulte. J'aime cette ville. J'aime son histoire.

J'ai aimé écouter les récits que racontaient ma grand-mère maternelle et ma tante, sa sœur, lorsqu'elles discutaient toutes deux en wallon. Ce sont des souvenirs précieux... et ils me manquent. Je me souviens notamment de ma grand-mère me parlant du bombardement de mai 1940. Ce jour l'avait profondément traumatisée. Jusqu'à la fin de sa vie, elle gardait une peur panique de l'orage, dont le bruit lui rappelait ce funeste moment.

J'ai aussi voulu évoquer ma grand-tante Bertha, emportée à vingt ans lors d'un bombardement à Oostduinkerke en ce fameux mois de mai 1940. Mon grand-père paternel

Richard, que je n'ai pas connu non plus, l'a suivie quelques mois plus tard pas pour les mêmes raisons, mais ceci est une autre histoire.

J'ai souhaité me rapprocher au plus près de la réalité de la vie que les Nivellois pouvaient connaître en 1938. J'ai lu, beaucoup lu. Je me suis documenté, j'ai feuilleté la presse de l'époque, tenté de dénicher quelques faits divers pour nourrir ce roman. J'ai vraiment fait de mon mieux pour être aussi fidèle que possible à l'époque. Il est certain que quelques erreurs ont pu se glisser, et je m'en excuse par avance.

La majeure partie des informations que j'ai pu rassembler provient de la revue *Rif Tout Dju*, des nombreux ouvrages de Monsieur Jean Vandendries, ainsi que du site Belgicapress. Sans eux, ce roman n'aurait jamais vu le jour, et je les remercie chaleureusement pour tout le travail qu'ils ont accompli et qu'ils continuent d'accomplir pour faire vivre la mémoire de cette ville.

Cette histoire est une pure fiction. Les personnages dont je parle, à l'exception du fils de Richard, mon père que j'ai connu, Richard et Bertha, eux, en revanche, je ne les ai pas connus. Je voulais simplement leur redonner vie le temps de quelques pages, leur laisser une trace, pour qu'ils continuent à exister, à leur

manière... ne fût-ce qu'à travers une histoire,
une création.

En mai et juin 1938, la Belgique vit suspendue entre deux époques, encore marquée par les cicatrices de la Grande Guerre et déjà inquiète des grondements venus d'Allemagne. Le pays, officiellement neutre, tente de préserver son équilibre fragile au cœur d'une Europe qui s'assombrit de jour en jour. Les journaux rapportent les discours d'Hitler et les tensions grandissantes autour de l'Autriche, récemment annexée, tandis que les conversations, dans les cafés comme dans les foyers, oscillent entre insouciance quotidienne et sourde appréhension.

À Bruxelles, le roi Léopold III multiplie les gestes diplomatiques pour maintenir la neutralité du royaume, mais, dans les rues de Nivelles, de Namur ou de Liège, la vie continue comme si rien n'allait basculer. On danse encore dans les bals, on rit dans les cinémas, on se presse dans les foires et les marchés. Et pourtant, chacun sent que l'air a changé, que quelque chose de trouble s'installe. Les regards se font plus inquiets, les silences plus lourds.

C'est dans ce climat incertain, fait de routines préservées et de menaces latentes, que les histoires personnelles prennent racine, se nouant dans l'ombre des événements qui, bientôt, bouleverseront tout un continent.

Martin, 2025

J'ai un mal de crâne incroyable. Il fait noir autour de moi. Non... plutôt sombre. Je cligne plusieurs fois des yeux, mais rien ne change vraiment. L'odeur... cette odeur est forte, c'est un mélange d'humidité et d'autre chose, quelque chose d'âcre. Je n'arrive pas à l'identifier.

Je tente de bouger les bras, j'ai la gorge qui se noue, je réalise que je suis ligoté. Allongé sur le sol, dans une obscurité quasi totale, je suis complètement entravé. Je ne comprends absolument pas ce qui m'arrive. J'ai peur. Oui, je peux bien l'avouer : je suis mort de trouille.

J'ai beau être un homme, un sportif habitué à la compétition, ce qui se passe ici et maintenant dépasse toutes mes compétences. Mes membres tremblent. Mes ligatures, qui me maintiennent immobile, déchirent ma peau par endroits, tandis que ma tête me fait toujours souffrir. J'essaie de réguler ma respiration pour ne pas sombrer dans la panique. Cette sensation d'étouffement et les battements rapides de mon cœur n'arrangent en rien à cette situation.

Depuis combien de temps suis-je ici ? Vu l'humidité qui se trouve entre mes jambes, cela doit faire un bon moment. Merde... je me suis pissé dessus. Mais qu'est-ce qu'il m'arrive ? J'essaie de ne pas y songer, mais l'odeur d'urine et l'humidité qui me colle l'entre-jambes me ramènent à ce moment de malaise.

Aucun son ne me parvient. J'essaie de me mouvoir, mais les liens continuent à me meurtrir atrocement. Je sens mes orteils se recroqueviller à l'intérieur de mes chaussures.

« Reste calme, Richard, garde ton sang-froid. »
Voilà le mantra que je me répète en boucle.

Mes yeux commencent à s'habituer à l'obscurité. Je distingue quelques formes. Je dois être dans une cave... ou un sous-sol.

Je force encore une fois sur mes attaches pour tenter de me libérer, mais la douleur est

insupportable. J'ai l'impression d'être lié avec du fil barbelé. Mes jambes, en revanche, sont libres. Par une gymnastique complexe, je tente de me redresser. Les mouvements sont douloureux, cependant j'arrive à me mettre à genoux. J'attends quelques secondes que la douleur aux poignets s'atténue. Puis, je prends une grande inspiration et m'élançe pour me mettre debout.

Le choc contre le plafond, la fatigue, la douleur... un trio explosif. Aussitôt debout, aussitôt au sol. La poussière, l'humidité, et un liquide étrange me rentrent dans la bouche. J'ai envie de vomir.

En fait, non : je vomis.

L'acide me brûle la gorge, le jet m'asperge. Génial... maintenant, je suis couvert de vomi en plus de l'urine. J'ai mal partout. Aux muscles, à la tête, aux poignets. La panique revient. Je ferme les yeux. Je ne sais pas pourquoi je fais ça. Comme si ça pouvait changer quelque chose à cette obscurité, mais à mon plus grand étonnement, ça m'aide ! Ça me donne l'impression de me protéger, comme dans une bulle. Un halo divin. Me protéger de quoi ? Je n'en sais rien. Mais ce geste de survie me donne un peu de répit.

Le silence est oppressant.

Je ne bouge plus depuis un moment. Combien de temps ? Je ne sais pas. J'ai perdu toute notion du temps... Les douleurs s'estompent. Un léger grattement se fait entendre. Des griffes. Sur de la pierre. Le bruit se rapproche. Est-ce l'obscurité qui me trompe, ou est-ce mon inconscient qui me joue des tours ? Je distingue deux petites billes brillantes qui me fixent. Elles sont effrayantes, la tête bouge, les deux yeux se rapprochent

Merde. Un rat. Une saloperie de rat.

Je déteste ce type de bestioles, tout en eux me répugne, je lance un coup de pied dans le vide. J'ai dû le toucher, car il pousse un cri et s'éloigne en courant. Que s'est-il passé ? Je tente de rassembler mes souvenirs. Tout est flou, brumeux.

J'ai soif. Mon Dieu, j'ai tellement soif. Et ce goût de vomi dans ma bouche... Je sens une larme couler le long de ma joue.

Je vais pleurer, super, la dernière fois que c'est arrivé, c'était à la mort de mon père. Il y a dix ans. Un matin de printemps. L'hôpital m'a appelé pour me dire que, si je voulais lui dire adieu, que je devais faire vite. J'y suis allé. Il m'a regardé un court instant, m'a souri, puis m'a dit :

« Je suis fier de toi. »

Ce sont ces dernières paroles. Puis son visage

s'est figé. Ensuite, plus rien. Juste moi, en face d'un corps sans vie et ce sentiment si étrange de vide.

Un bruit. Des pas. Des chaînes. Une clé qu'on insère dans un cadenas.

Mon cœur bondit. Ma respiration s'accélère. Mes yeux s'ouvrent plus grands, comme si cette action pouvait percer les murs. Ce que je ressentais tout à l'heure comme de la peur n'est rien comparé à ce qui se passe dans tout mon être maintenant. Une sensation de vertige m'envahit.

Les pas se rapprochent. Une seule personne. Enfin... je dis « il », mais ça pourrait être une femme. Quoique... pas sûr que les femmes soient aussi tordues que les hommes. Encore que... il y a toujours des exceptions.

S'ensuit la résonance d'une nouvelle clé qui se fait entendre. Le cadenas saute. La porte s'ouvre doucement. Un mince rayon de lumière traverse l'entrebâillement. Une silhouette apparaît dans l'encadrement. C'est bien un homme. Je ne vois pas son visage. Pourtant, je le sens, même s'il est à contre-jour. Il me fixe. Si je vois son regard, c'est sûr : je suis foutu.

S'il porte un masque, j'ai peut-être une chance de m'en sortir. Mais s'il est à visage découvert, il n'y aura pas de témoin à laisser vivant.

Et puis quoi ? Une rançon ? Il s'est trompé de cible. Je ne suis ni riche, ni célèbre. Je n'ai aucun secret, aucun objet de valeur en ma possession. Il doit se tromper de personne.

Je vois déjà ma nécro :

« Le corps de Monsieur Richard Pottard, 23 ans, retrouvé assassiné. Peintre en bâtiment, sportif amateur de football le dimanche lorsqu'il ne pleut pas. Laisse derrière lui une épouse aimante et un fils âgé de quelques mois ainsi que des amis qui ne tarissaient pas d'éloges à son égard. »

Quelle foutaise ! Des amis ? J'en avais, mais plus maintenant, plus depuis que je suis devenu père. Juste des collègues, des potes de sport. Une épouse aimante ? Je suppose... Même si, la dernière fois, nous nous sommes quittés fâchés. J'ai claqué la porte, je l'ai insultée. Je ne sais même plus pourquoi. Une connerie, sûrement.

L'homme est toujours là. Et moi, je tremble comme une feuille.

Il avance calmement vers moi. La pièce semble se rétrécir. J'entends sa respiration. Je peux presque sentir son odeur. Il me semble que je suis dans une situation similaire à celle d'un roman d'horreur, où je suis le personnage principal. Il n'est plus qu'à quelques pas. Je ne perçois toujours pas son visage.

Puis je sursaute. Sa main se pose sur mon épaule. Comment est-il arrivé si vite ? Je pousse un cri. Il sourit. Je vois ses dents. Putain... visage découvert. C'est fini. Mon dernier espoir vient de se briser.

- Pourquoi as-tu peur, Richard ? me dit-il avec une certaine délectation dans sa voix.

Cette voix est grave, banale, presque familière. Elle résonne comme un écho dans ma tête. Je ne dis rien. Je ne peux pas. Pas par choix. Par incapacité. Ce type ne s'est pas trompé. C'est bien moi qu'il voulait.

- Je comprends ta surprise, Richard. Mais ce que je fais, c'est pour ton bien. Nous avons tous une route à suivre. Et, pour mon plus grand plaisir, nos chemins devaient se croiser.

Il parle comme si on était assis à une terrasse d'un bistro, un jour d'été. Comme deux amis qui discutent.

- Je... C'est tout ce que j'arrive à dire.
- Tu ne comprends pas, c'est ça ? Ne t'inquiète pas. Tu saisisiras rapidement. Tout va te paraître logique. Me chuchote-t-il à l'oreille.

Rien n'est cohérent pour moi, je veux juste rentrer chez moi. Retrouver Rose. M'excuser. L'aimer. Élever notre fils avec elle. Et vivre heureux. Si je m'en sors, c'est promis : plus, jamais je ne me disputerai avec ce qui doit être l'amour de ma vie.

Je sens un objet lisse et froid glisser le long de ma joue. Tout en moi crie ce que c'est... mais je me refuse à le croire. L'homme pousse de petits gémissements. Il prend son pied, ce malade.

Je retiens mon souffle.

Puis, une douleur fulgurante me transperce l'oreille. En plus de la souffrance, j'entends le son horrible de la peau qu'on découpe. Un liquide chaud coule. L'odeur du sang. La douleur.

Tout devient noir.

Je perds connaissance.

Martin, 2025.

Le réveil est brutal. Comme si je sortais d'un tunnel noir à toute vitesse, projeté hors de mes draps, le cœur battant, la bouche sèche. Encore ce cauchemar. Le même, pour la quatrième nuit d'affilée. Chaque fois, c'est le même prénom. Richard.

Je ne comprends pas. Ce prénom ne me dit rien. Je ne connais aucun Richard dans mon

entourage. Personne au travail, personne dans la famille, aucun ami d'enfance. Et pourtant, dans le rêve, c'est clair comme de l'eau de roche : il s'appelle Richard. Je suis lui, je ressens ce qu'il ressent. Puis tout devient flou.

Le seul Richard dont je n'ai jamais entendu parler, c'est mon grand-père. Mais c'est une figure floue, presque un fantôme. Je ne l'ai jamais connu. Il est mort bien avant ma naissance. D'après les archives civiles, il serait décédé en août 1940, deux ans après la naissance de mon père.

Pas au front, pas dans un bombardement, pas héroïquement. Non. On parle d'un accident. Rien de précis. Une simple mention dans l'état civil, comme une note de bas de page dans l'Histoire.

Mais les choses se sont compliquées quand j'ai mis la main sur une vieille boîte en carton, dans le grenier de ma mère. Dedans, des lettres jaunies, l'écriture tremblante d'un autre temps. Une correspondance entre lui le fameux Richard et sa sœur, dont je ne connaissais même pas l'existence. Elle s'appelait Bertha.

J'ai lu ses mots avec une boule au ventre. Elle écrivait depuis un village côtier : Oostduinkerke. Elle avait fui son village natal d'Arquennes pour échapper à l'avancée allemande. Dans l'une de ses dernières lettres,

elle parlait de sirènes, de bruits sourds, de peur. Quelques semaines plus tard, elle était morte. Tuée dans un bombardement.

Alors, maintenant, je me pose des questions. Trop de coïncidences. Mon grand-père, mort “accidentellement” en 1940. Sa sœur, morte la même année, dans des circonstances tragiques. Et ce rêve, cette voix, ce Richard qui hante mes nuits.

Est-ce que mon inconscient fouille là où je n’ai jamais osé regarder ? Est-ce qu’un pan de l’histoire familiale cherche à remonter à la surface ? Ou est-ce simplement le fruit du hasard, de l’angoisse, de mon imagination qui déraile ?

Je n’en sais rien. Mais je sens, au fond de moi, que quelque chose ne colle pas. Et plus les nuits passent, plus je suis convaincu qu’il va falloir creuser.

Je m’étire, je sens les courbatures m’envahir. Il faut absolument que je me mette sérieusement au sport. Tout mon être est endolori. Est-ce que c’est dû à mon rêve, ou plutôt à mon cauchemar, devrais-je dire ? Ou simplement parce que je deviens encroûté ?

Les lettres, je les ai trouvées en vidant la maison de mes parents. Il fallait bien que cela arrive un jour. Cela faisait plus de deux ans qu’ils étaient partis. J’ai tenté d’éviter ce

moment le plus longtemps possible, or. Je devais bien me rendre à l'évidence : je ne pouvais éternellement fuir cette obligation et ainsi tourner une page de ma vie.

La première fois que j'ai pénétré dans la pièce principale, ce qui m'a le plus perturbé, ce fut l'odeur, leurs odeurs. Le parfum, mélange de fleurs et de savon de ma mère, embaumaient encore les lieux. Et la vieille senteur âcre du tabac que fumait mon père. Deux fantômes tapissés dans les murs. Un frisson m'a parcouru. Je m'attendais à les voir surgir de la cuisine, ma mère avec son sourire habituel et mon père avec son air de toujours réfléchir à quelque chose de primordial.

Cependant il n'y a rien. Le silence, le calme, le vide. Je ne sais pas à quoi je ne m'attendais ni ce que j'espérais. Il fallait bien me rendre à l'évidence : le monde que j'avais connu n'existait plus. Un cap était passé et la vie ne serait plus jamais comme avant.

Mais la cuisine était vide. Petite pièce en longueur, carrelage crème, fissuré par endroits. Un buffet rustique, une table ronde en bois clair, bancale. La cafetière, toujours posée sur le haut du frigo, trône comme un souvenir figé. Même les rideaux n'avaient pas bougé, usés, décolorés, mais encore imprégnés de lessive.

J'ai ouvert la fenêtre. L'air de mai est entré d'un coup, tiède, chargé d'herbe coupée. Le jardin est resté intact. L'herbe, haute. Des buissons, de lilas en fleurs. Le vieux poirier tordu penche toujours du même côté, comme s'il saluait. Sous la haie, les outils de jardinage n'ont pas bougé depuis deux étés. Cette jungle douce, abandonnée, mais vivante, a serré quelque chose au creux du ventre.

L'odeur de la ville... Tant de souvenirs sont venus se fracasser contre moi. Je sentis une petite larme monter. Oui, je dois bien l'avouer : à ce moment précis, j'ai eu envie de pleurer.

Rien n'avait changé non plus ici. Tout semblait figé dans le temps, comme si la maison attendait que quelqu'un revienne y faire du bruit. Imperturbable, comme un vieux gardien de souvenirs.

Je fouillai un instant dans les placards, à la recherche du café moulu, des filtres, du sucre. Les gestes revenaient tous seuls, automatiques, comme si mon corps se souvenait mieux que moi. L'eau chauffe, l'odeur monte, familière.

Je me pose la question de savoir si je suis le seul à ressentir cela... Ce décalage subtil, mais tenace : le café que l'on boit chez soi n'a jamais le même goût que celui que l'on boit ici, dans la maison familiale. Même si c'est la même marque, la même cafetière, le même sucre. Ici,

il y a toujours une nuance en plus. Une note de nostalgie, discrète, mais présente. Une amertume douce, comme un vieux souvenir qui ne veut pas s'effacer.

Ma tasse brûlante entre les mains, je vais jusqu'à la fenêtre. Je la pose sur le rebord, juste à côté des rideaux qui sentent encore la lessive de ma mère malgré la poussière qui s'est accumulée au fil du temps. Et je reste là, immobile. À écouter le silence. À scruter l'air, comme si j'attendais un signe.

Je ne saurais pas dire ce que j'espère. Un bruit de pas, une ombre, un message griffonné sur un coin de nappe. Quelque chose, n'importe quoi, qui me dirait qu'ils ne sont pas vraiment partis.

C'est idiot, je sais. Mais plus je trie leurs affaires, plus j'emballe les objets, plus j'ai l'impression de les effacer un peu. Comme si le monde réel n'avait pas la patience de garder des traces de ceux qui ne sont plus là. Et que c'était mon rôle de faire disparaître les preuves de leur passage sur terre, une boîte après l'autre.

Enfin... Mes états d'âme, mes petites réflexions métaphysiques sur le vide, la mémoire, l'absence. C'est le genre de choses qu'on garde pour soi, d'habitude. Mais ici, aujourd'hui, j'ai du mal à me taire.

Je finis ma tasse de café, la dépose sur la petite table ronde de la cuisine recouverte de poussière, et prends enfin mon courage à deux mains. Je vais enfin commencer. Commencer par quoi ? Par où ?

Après quelques hésitations, je me dis que l'endroit que je connais le moins est le grenier. L'autre des trésors cachés. C'est l'endroit idéal pour y déposer les objets dont on n'a plus besoin, mais qu'on souhaite tout de même conserver, au cas où. Les escaliers grincent. Chaque marche proteste. À l'étage, la lumière est plus pâle, filtrée par des rideaux tirés depuis trop longtemps. Il faut passer devant l'ancienne chambre, celle de mes parents. La porte est entrebâillée. Je n'ai pas regardé à l'intérieur, je n'ai pas osé.

Au fond du couloir, la trappe du grenier. J'ai tiré l'échelle, monté lentement. Le bois craque. L'air est plus sec encore qu'en bas. Une poussière dense s'accroche à tout. L'odeur est différente ici un mélange de carton, de vieux tissus, de souvenirs enfermés.

La porte qui mène à la pièce grince, comme dans un bon film d'horreur de série B. même si je connais cette maison par cœur, je n'en mène pas large. Cela montre bien que l'esprit humain est véritablement conditionné.

La pièce baignait dans une pénombre épaisse, où chaque recoin semblait avalé par l'ombre. L'air y était sec, chargé de poussière ancienne, cette fine pellicule grise qui recouvre les souvenirs oubliés. Les poutres craquaient au moindre souffle, comme si le grenier respirait lentement, fatigué par les années. Rien n'avait été déplacé depuis longtemps. Ici, le temps semblait figé, suspendu entre les toiles d'araignées et les odeurs de bois mort. Une atmosphère lourde, presque étouffante, idéale pour raviver ce qui n'aurait jamais dû ressurgir.

Il y a des caisses en carton sur la moitié de la surface. Quelques vieux meubles y sont aussi entassés. Je pousse un soupir. Mon Dieu... Je vais en avoir pour des jours et des jours, si ce n'est des semaines, pour pouvoir tout trier et liquider.

J'ai envie de partir, de fuir. Mon premier réflexe est d'opérer un demi-tour. Je bouscule une caisse en carton qui tombe sur le sol. Celle-ci y enfermait d'autres boîtes. Le bruit résonne dans le grenier. Un nuage de poussière se forme, j'ai envie de tousser, de pleurer, tant l'atmosphère est de plus en plus lourde.

Je pousse du pied les débris de mon accident malencontreux. Une petite boîte métallique qui faisait partie du lot s'ouvre. Des papiers s'étalent. Ce sont de vieilles lettres. Le papier est jauni, l'écriture est belle, parfois incertaine,

cependant, la calligraphie montre bien qu'il s'agit de documents d'une autre époque. En jetant un rapide coup d'œil, je constate qu'il y a deux écritures différentes. Je saisis le tas de feuilles en fait un tas informe et décide que le tri du grenier pourra bien encore attendre un peu.

Je descends quatre à quatre les étages qui me séparent de la cuisine. Cette découverte valait la peine d'être célébrée avec une tasse de café supplémentaire. Je m'installe les mains tremblantes à la petite table et commence à trier les documents.

Ce sont des lettres, un échange entre un frère et une sœur.

Et ce frère et cette sœur ne sont rien d'autre que mon grand-père Richard et sa sœur Bertha. Le fameux Richard de mon cauchemar, j'en ai la tête qui tourne.

J'ai les mains qui tremblent. Pourquoi mes parents ne m'ont-ils jamais parlé d'eux ? Ou alors si vaguement. Pourquoi ne m'ont-ils jamais montré ce courrier ? Même si mon père n'a pas vraiment connu le sien, il fait quand même partie de son histoire... et de la mienne.

Vendredi 18 mars 1938

Ma chère petite sœur,

Je t'écris cette lettre pour t'annoncer que tu es tante depuis le 23 février d'un petit Raymond. Il se porte bien, et Rose aussi. J'ai également

écrit une lettre aux parents ; ils devraient la recevoir en même temps que la tienne. Il a encore fait très froid cette nuit ; nous avons été obligés d'allumer du feu toute la nuit pour que Raymond n'ait pas froid. J'ai lu dans le journal qu'Hitler avait annexé l'Autriche. Il me fait peur, ce fou. Je crains vraiment qu'une guerre éclate. Papa nous a tellement parlé de la première que je n'ose imaginer là vivre moi aussi.

Je t'embrasse fort. Ton frère qui t'aime,

Richard.

Mercredi 23 mars 1938

Mon grand frère,

J'ai bien reçu ta lettre où tu m'annonces que tu es père du petit Raymond. J'en étais tellement heureuse que j'ai crié dans la maison, ce qui a tellement surpris maman qu'elle a fait tomber une assiette qui s'est brisée en mille morceaux. Elle m'a grondée très fort avant de connaître la raison. Mais une fois qu'elle a su qu'elle était grand-mère, elle m'a serrée si fort dans ses bras que j'en ai eu le souffle coupé.

Quand papa est rentré le soir, il nous a vues, maman et moi, si joyeuses qu'il s'est demandé ce qui se passait. Maman lui a dit en wallon qu'il était grand-père. Tu sais qu'il a encore des difficultés avec le wallon ; il lui a fallu quelques secondes pour le traduire en flamand dans sa tête. Lorsqu'il a compris, il est devenu rouge

comme une tomate et j'ai même vu ses yeux briller. Il a dit « c'est bien » d'une voix cassée et il est sorti fumer sa pipe. Je suis sûre qu'il a pleuré, car on l'a entendu se moucher plusieurs fois.

Je presse maman pour que nous prenions le train pour Nivelles afin de te voir, toi et Raymond. Mon neveu ! Ça me fait tout drôle de savoir que je suis tante à 18 ans, et toi, père à 24. Remets mes amitiés à ton épouse, qu'elle essaie de bien se reposer. Maman vient de me dire que, si tout va bien, nous prendrons le train du dimanche 3 avril à 14h44 à la gare d'Arquennes. Réponds-moi vite, je suis impatiente de vous voir.

Ta sœur, qui t'aime très fort et t'envoie mille baisers à toi et à Raymond,

Bertha

Vendredi 25 mars 1938

Ma Bertha,

Merci pour ta lettre, elle m'a fait grand plaisir et m'a aussi fait rire avec l'histoire de maman et l'assiette. J'ai bien imaginé la scène. Nous vous attendrons dimanche à la Gare du Nord de Nivelles, en espérant que le temps sera avec nous ! S'il fait trop froid, Rose et Raymond resteront à la maison et je viendrai moi-même vous accueillir.

Je suis vraiment impatient de vous voir tous, surtout que vous rencontriez mon fils. Sa santé est bonne en général, mais notre inquiétude concernant son audition grandit. Hier soir, nous nous sommes disputés, Rose et moi, et tu connais ma voix quand je crie. Le petit Raymond n'a pas bougé ni réagi. Je crois qu'il est sourd. Nous irons consulter un médecin dès

que j'aurai touché ma quinzaine pour en avoir le cœur net. Cela me fait peur.

Les gens sont tellement méchants ou moqueurs, je m'inquiète pour lui. Cette idée m'obsède et m'empêche de dormir. Ne pas savoir est atroce, mais savoir le sera peut-être encore plus. Rose n'est pas très maternelle. Elle se charge des tâches, mais sans enthousiasme. Je travaille beaucoup pour le moment et je suis fort fatigué. Vous voir me fera le plus grand bien.

Dimanche, s'il fait beau, nous irons nous promener au parc de la Dodaine. Nous écouterons de la musique au kiosque. Hier soir, nous avons mangé une tarte al djote que Rose a préparée elle-même. Cela faisait longtemps que je n'en avais plus mangé.

Je t'embrasse fort. Embrasse maman pour moi.
À dimanche.

Richard

Lundi 4 avril 1938

Ma Bertha,

Les nouvelles pour le petit Raymond ne sont pas bonnes. Notre inquiétude était fondée. Je suis abattu. Il est malheureusement bien sourd-muet. Rose aurait été en contact, pendant sa grossesse, avec une personne malade qui lui aurait transmis un virus. Malheureusement, on ne sait rien faire. Il restera sourd-muet toute sa vie.

Rose, qui n'était déjà pas très maternelle, est encore plus distante. J'aurais tellement aimé t'écrire de belles choses après votre visite ce dimanche. Je suis désolé pour cette pâle lettre. Mais, comme on dit, c'est la vie, et Dieu nous met des épreuves pour que nous avancions.

Votre visite m'a fait énormément plaisir, surtout de pouvoir te serrer toi et maman dans

mes bras. Cela fait du bien de savoir que tu es là, ma petite sœur chérie. Papa avait l'air content de voir Raymond, même s'il n'est pas très démonstratif. Maman, elle, était très heureuse. Et toi, tu le regardais comme si c'était le petit Jésus en personne.

Désolé pour l'attitude de Rose, si froide. Au début, je pensais que c'était l'inquiétude, mais je vois bien qu'à 18 ans, elle n'était pas prête à être mère. Toi, en revanche, tu semblais à l'aise avec Raymond, et je crois qu'elle est un peu jalouse. Je regrette que vous ne soyez pas amies. Je vois bien que l'entente entre vous deux est froide, et je ne t'en veux pas. C'est elle qui ne supporte pas ma famille. La distance se creuse entre nous.

Je t'embrasse fort.

Richard

Lundi 4 avril 1938 (Lettre croisée)

Mon grand frère,

Notre visite de dimanche fut un vrai plaisir. Te voir, toi et ton fils, fut un bonheur complet. Même papa, pendant le trajet de retour, n'a fait que parler de Raymond. Il était fier, fier de toi, fier d'être grand-père.

En sortant de la gare d'Arquennes, comme il faisait noir, il nous a reconduites à la maison. Puis il a trouvé un prétexte pour aller boire un verre au café avec ses copains. Lorsqu'il est rentré trois heures plus tard, il ne tenait plus debout. C'est oncle Oswald qui l'a reconduit, lui aussi pas très stable.

Maman était en colère. Elle a poussé papa dans le fauteuil en lui disant que c'était une grosse biesse. Elle pestait dans toute la maison, tandis que moi j'essayais de retenir mes rires. Papa parlait en patois flamand en dormant, et

maman faisait du bruit en marmonnant. Une vraie pièce de théâtre. Je riais encore toute seule dans mon lit avant de dormir.

Cette journée fut vraiment l'une des plus belles depuis longtemps.

Mille et un baisers à vous deux,

Bertha

Mercredi 6 avril 1938

Mon Richard,

Nos courriers se sont rencontrés : le mien débordant de bonheur, le tien empreint de chagrin. Te sentir si désemparé m'a fait énormément de peine. Je comprends ton désespoir, mais sache que, même si ton fils est sourd-muet, rien ne l'empêchera de grandir et de devenir quelqu'un de bien. Justement, cela forgera son caractère, et de toute façon, tu seras là pour lui, pour le protéger, pour le guider. Et moi aussi.

Je ne suis peut-être que sa tante, comme l'a si bien dit ta femme, mais Raymond est de ma famille, de mon sang. Je ne laisserai personne lui faire du mal.

Ta sœur qui t'aime,

Bertha

Samedi 9 avril 1938

Ma Bertha,

Ta lettre m'a fait le plus grand bien. Excuse-moi de t'avoir embêtée avec mes soucis. Même si j'ai été sous le choc, je suis tellement fier de Raymond. Et tu as raison, nous sommes là, toi et moi. Qu'est-ce que je ferais sans toi ? Si jamais tu venais à disparaître, je serais anéanti.

Oscar est passé me dire bonjour après son travail. Il a un chantier à Nivelles. Nous avons bu quelques verres ensemble, ça m'a fait beaucoup de bien. C'est vrai que je ne suis pas rentré très droit, mais pas au point de ne plus savoir marcher. Lui, en revanche, était un peu plus arrangé que moi.

Nous avons même failli nous battre avec un poivrot. Il se moquait de nous parce que nous sommes jumeaux. Je te raconte. Il était environ

vingt heures quand nous sommes arrivés au café de l'Esplanade, tenu par Aimé et sa femme Hélène. Tu te souviens, c'était le dimanche dernier, lorsque nous sommes allés avec les parents ? Nous étions assis à la table, Oscar et moi, en train de boire une bière, quand un poivrot accoudé au zinc se retourne et commence à me parler. Je lui réponds poliment et retourne à ma conversation.

Après la troisième bière, Oscar se lève pour aller aux toilettes. Le poivrot le regarde et dit :

- Dis-moi, Hélène, ta bière est vraiment forte aujourd'hui. Je vois double, mais pas comme d'habitude : une moitié est assise, l'autre marche !
- Que vous êtes biesse, Gaston, ce sont des jumeaux, ce n'est pas la bière ! répond Hélène.
- Des jumeaux, pardi ? Ça ne porte pas malheur, ça ?

Quand Oscar revient, le poivrot nous fixe et rigole dans sa barbe. J'ai tenté de lui expliquer gentiment que nous étions là pour passer un moment ensemble. Il reste silencieux. Puis, tout à coup, il dit bien fort :

- Hé, Hélène ! C'est bien de la chance, d'avoir un jumeau ! Ainsi, ils peuvent s'échanger leurs femmes !

Je me suis levé, fou de rage. Oscar m'a retenu, disant que ça ne valait pas la peine. Aimé, le patron du bistrot est remonté de la cave, a entendu la scène, a pris le poivrot par le col et l'a jeté dehors.

Le patron nous a offert une tournée pour se faire pardonner. Voilà notre soirée.

Oscar m'a parlé d'un gars du village qui te tournerait autour. Il ne le connaît pas bien. Maman dit qu'il a l'air bien et qu'il travaille à la ferme. Il t'intéresse ? Ne fais pas de bêtise. Avoir un enfant trop jeune, ce n'est pas l'idéal. Regarde Rose. Je sais que tu n'es pas elle, heureusement.

Pourquoi ne m'en as-tu pas parlé ? De toute façon, s'il te fait du mal, je viendrai lui apprendre à vivre.

Cette lettre est un peu plus longue que d'habitude, mais tu es la seule à qui je peux tout dire.

Je t'embrasse fort. J'attends de tes nouvelles avec impatience.

Ton frère qui t'aime,

Richard

2025

Quatre jours. Quatre nuits à errer entre veille et sommeil, hanté par les mêmes visions, les mêmes sensations troubles. Les images s'incrument dans les replis de la mémoire comme une encre impossible à effacer. À chaque réveil, un sursaut. À chaque matin, une fatigue plus profonde, plus ancrée. La frontière entre le réel et l'autre chose, ce territoire où les souvenirs prennent des formes imprécises, s'estompe peu à peu. La lassitude s'est infiltrée partout, dans les articulations, sous la peau, jusque dans les os. Une torpeur tenace, étouffante. Comme si tout le corps voulait s'effondrer sur lui-même.

Cela avait commencé le jour où les lettres avaient refait surface. Dès le premier contact, une impression claire que tout son monde basculait. Une faille s'ouvrait. L'espace se contractait autour de quelques feuilles jaunies, d'une écriture tremblante. À peine les premiers mots déchiffrés, une émotion trop vive, un souffle court. Puis la panique. Tout avait été refermé en hâte, abandonné là. Il avait quitté la maison de ses parents sans un regard en arrière. Comme on claque une porte pour contenir l'invisible. Le geste avait été instinctif, brutal. Et pourtant, au fond, il y avait une raison. Un aveu qu'il refusait encore de formuler. Ce n'était ni le temps, ni les obligations. C'était la peur. Nue. Silencieuse. Accrochée à lui comme une ombre.

Mais cette fois, l'échappatoire n'existait plus. Les jours de congé posés. L'agenda vidé. Les rendez-vous effacés. Tout avait été mis sur pause, comme si le monde extérieur pouvait attendre. Il fallait y retourner. Au cœur même de ce qui le rongait. La maison l'attendait, figée dans son passé, avec ses murs trop droits et ses souvenirs mal digérés. Et lui, il avançait à reculons, le pas lourd, le souffle court, comme un condamné remontant lentement vers la scène du crime.

Elle était toujours là. La maison située au 27 faubourg de Bruxelles, celle que ses parents avaient achetée en 1977, immuable. Ni le temps

ni les drames ne l'avaient ébranlée. Une façade solide, comme si rien ne s'était jamais passé entre ses murs. Il aurait préféré la trouver en ruines dévorée par les vents, ensevelie sous des tonnes de poussière. Des gravats, au moins, auraient symbolisé une fin. Mais non. Elle tenait bon. Comme une sentinelle. Comme une accusation muette.

La clé tourna dans la serrure avec un cliquetis sec. Le pommeau céda sous la main, délivrant cette odeur familière, mélange de bois ancien, de linge oublié, de temps suspendu, de vide et de poussière et toujours l'odeur du parfum de sa mère qui voltigeait doucement. Une odeur qui agrippe le ventre et serre la gorge.

Il franchit le seuil sans un mot. Le rez-de-chaussée, figé dans l'immobilité, resta derrière lui. Ce n'était pas le moment pour les souvenirs tapis dans les meubles ni pour les murmures du parquet. Il grimpa les marches, chaque pas résonnant dans l'air comme un avertissement. Le grenier l'attendait.

Le grenier... Toujours aussi chaotique. Rien n'avait changé. La poussière dessinait des reliefs sur les cartons, recouvrait les objets d'un voile terne, figé dans le silence. Une boîte gisant au sol, ouverte, comme une plaie béante. Il resta un instant sans bouger, absorbé par le désordre. L'air semblait plus dense ici. Plus lourd. Comme si les secrets avaient un poids.

Un geste. Un déclic intérieur. Il se pencha, saisit une boîte, l'ouvrit. Et commença, mécaniquement, méthodiquement. Un tri presque clinique. Un exorcisme par l'action. Chaque objet déplacé, chaque papier déplacé, chaque couverture soulevée devenait un pas vers une libération incertaine.

Le temps s'effaçait. Le jour déclinait sans qu'il s'en aperçoive. L'après-midi avait fui comme une ombre glissante. Le grenier se vidait peu à peu. Une moitié déjà descendue au salon. Des papiers sans intérêt, des comptes obsolètes, des livres oubliés, des journaux jaunis. Et des albums... de lui et sa sœur étant plus jeune ceux-là, il les feuilleta à peine. Les visages, les lieux, les rires figés dans l'instant menaçaient de l'engloutir. Alors il passait, vite. Il fuyait le trop-plein d'enfance, les regards connus, les souvenirs douloureux.

La fin approchait. Trois quarts des caisses avaient quitté les combles. Le salon, en bas, en était rempli comme un entrepôt silencieux. Une fatigue brutale le prit. Il consulta sa montre. Dix-neuf heures passées.

Et là, soudainement, il réalisa : pas une goutte d'eau, pas une bouchée depuis le matin. La machine commençait à céder. Une sensation de vide, un vertige, des jambes qui tremblaient. Il descendit à la cuisine, comme en rêve. Les gestes étaient lents, presque étrangers.

Quelques spaghettis entamés au fond d'une boîte hermétique, un vieux fond de sucre brun durcit, rien d'attrayant, cependant suffisant pour remettre un peu de vigueur dans ce corps qui en avait drôlement besoin. En fouillant dans plusieurs placards, il trouva une bouteille. Du vin rouge. Bouchée, intacte. Il l'ouvrit. Le parfum emplit la pièce, sec et terreux. Il versa un verre généreux. Le liquide glissa dans sa gorge avec une chaleur surprenante. Trop douce. Trop rapide.

Quelques gorgées suffirent. La tête lui tourna. Le sol sembla s'incliner. Les murs ondulaient, flous, presque vivants. Il s'affala sur une chaise, le cœur battant, les tempes bourdonnantes. La pièce s'effaçait. Le verre tremblait dans sa main. Il avait chaud. Une chaleur poisseuse, fébrile. L'air manquait.

Il ferma les yeux. Juste un instant. Juste le temps de respirer. Mais il savait. Il le savait déjà. La nuit à venir n'apporterait ni paix, ni oubli. Seulement d'autres images. D'autres murmures.

Et le grenier, là-haut, avait encore tant de choses à lui dire.

1938

Le soleil n'en était encore qu'à effleurer l'horizon lorsque Bertha se leva. Les nuits, en ce mois de mai 1938, gardaient leur morsure fraîche. Elle avait les yeux encore gonflés et rouges d'avoir pleuré une grande partie de la soirée. Cela faisait plus de quinze jours qu'elle était sans nouvelles de son frère, et c'était la veille qu'une lettre de sa belle-sœur lui était parvenue, lui annonçant que Richard avait disparu. En lisant les quelques lignes tracées à l'encre sombre par Rose, elle était devenue livide.

Elle connaissait son frère. Ce n'était pas un homme à fuir, à tourner le dos à sa femme et à

ses responsabilités et surtout d'abandonner son fils.

Bien que Bertha ne fût âgée que de dix-huit ans et qu'elle ne connaissait pas grand-chose de la vie, celle-ci du haut de son mètre soixante-cinq, avait déjà un caractère bien ancré. Elle savait ce qu'elle ne voulait pas et était certaine de ce qu'elle désirait dans la vie.

Elle récupéra la lettre déposée la veille sur sa commode, la déploya avec soin et en relut attentivement le contenu.

Bertha,

C'est Rose qui vous écrit. Votre frère Richard n'est pas rentré à la maison depuis plus de huit jours. Je me retrouve seule avec Raymond. Je sais que nous ne sommes pas très proches l'une de l'autre. Mais j'ai besoin de votre aide. Je ne m'en sors pas toute seule.

Bien à vous,

Votre belle-sœur.

Rose.

Le ton de la lettre était à l'image de Rose : froid, distant, presque sec.

Que faire, à présent ? Fallait-il en parler à sa mère ? Lui dire que son fils avait disparu ? Ou inventer un prétexte pour s'absenter quelques jours de la maison ? Elle hésitait. Inutile

d'alarmer sa mère sans certitude, elle était déjà par nature déjà si prompte à s'angoisser pour un rien.

Bertha resta un long moment immobile, les yeux rivés à la fenêtre qui donnait sur l'entrée du village. Les éclats de voix des enfants jouant dans la cour de l'école lui parvenaient, clairs et légers. Comme ce temps lui manquait, cette enfance bénie, ces jours pleins d'insouciance. Un frisson lui parcourut l'échine et la tira brusquement de sa rêverie. La réalité, crue, s'imposa de nouveau, brutale.

Elle s'habilla en hâte, choisissant ses habits du dimanche, presque machinalement. En sortant de sa chambre, elle referma la porte avec une douceur inexplicable. Pourquoi ce geste feutré ? Elle n'aurait su le dire. De toute façon, la maison était déjà vide ou presque : son père était parti travailler, sa mère s'affairait à la cuisine.

Le plus difficile serait de convaincre cette dernière, sans éveiller le moindre soupçon. Elle descendit les escaliers à pas comptés, retenant son souffle à chaque grincement du bois.

À peine un mètre la séparait de l'entrée de la cuisine, où flottait dans l'air tiède le parfum rassurant du café fraîchement passé. Elle posa la main sur le chambranle, prête à se montrer, quand la voix de sa mère, surgie du silence, la fit sursauter

- Déjà debout ? lui dit-elle calmement.
- Oui, j'ai passé une très mauvaise nuit.
- À cause ? demanda-t-elle avec un regard plein d'inquiétude qui terrorisa encore plus Bertha. Sans attendre de réponse, elle ajouta avec plus d'insistance : et pourquoi es-tu habillée comme ça ? Nous ne sommes pas dimanche et tu vas te salir !
- Justement, je voulais vous en parler...
- Me parler de quoi ? la coupa-t-elle.
- Je dois me rendre chez mon frère. Sa femme ne s'en sort pas toute seule avec Raymond.
- Ça ne m'étonne pas d'elle !
- Vous voulez bien ?
- Et pour combien de temps ?
- Je ne sais pas... quelques jours.

La mère de Bertha ne répondit rien. Elle se contenta de hocher la tête.

- Vous voulez bien ? répéta Bertha, avec plein d'espoir dans la voix.
- Je ne peux pas t'empêcher d'aider ton frère. Et puis, tu es plus douée avec les enfants qu'elle. Tu feras une très bonne mère. J'en parlais encore avec Lucie hier au marché.

Bertha bondit dans les bras de sa mère et lui déposa un baiser sur la joue.

- Merci, maman ! Je me dépêche, je ne veux pas rater le train.
- Tu savais que j'allais accepter ?
- Je vous connais... vous et votre bon cœur.

Bertha gravit les marches quatre à quatre, emportée par une énergie fébrile. Son esprit oscillait sans cesse, pris entre l'élan joyeux de pouvoir enfin agir pour Richard et le petit Raymond, et cette inquiétude sourde, tenace, née de l'ignorance de ce qui avait pu arriver à son frère.

Elle fit son sac à une vitesse fulgurante, jetant dans sa musette le peu qu'elle avait et ce qu'elle jugeait indispensable, priant de n'avoir rien oublié. Déposa sur ses cheveux coupés à la garçonne un chapeau de feutre brun, ajusta une dernière fois sa robe.

Elle se précipita vers la gare, courant presque tout du long, le cœur battant aussi fort que ses pas sur les pavés des ruelles. Essoufflée, son chapeau risquant de s'envoler de sa tête à plusieurs reprises, elle atteignit la station avec trois minutes d'avance sur l'heure prévue du train. Autour d'elle, le village semblait figé dans une torpeur de fin de matinée. Les volets des maisons, souvent entrouverts, laissaient entrevoir des intérieurs modestes, où le tic-tac des horloges murales rythmait le silence. Une odeur de pain chaud flottait encore dans l'air, échappée de la boulangerie du coin, tandis

qu'un chien paresseux somnolait sur le seuil de la boucherie. D'habitude ses visions de tranquillité de son village la rassuraient, mais, ce matin, tout ceci était le dernier de ses soucis. Elle aurait pu arriver bien plus tôt, sans les recommandations interminables de sa mère, déclinées en boucle comme une litanie inquiète au seuil de la porte.

Au guichet, le préposé la fixa un instant avec un sourire amusé avant de lui tendre son billet,

- Un aller simple en troisième classe pour Nivelles. Lui dit-elle essouffler ?
- Vous aurez tout le temps de reprendre vos esprits, mademoiselle, le train a plus de quinze minutes de retard. « Il ne sera pas là avant onze heures trente », lui répondit le guichetier, qui se mordit la lèvre pour ne pas rire, en voyant Bertha rouge pivoine.

Elle ne répondit rien. Elle savait qu'elle n'avait rien à lui dire. Elle se contenta de lui adresser un sourire, puis alla s'asseoir dans la petite salle d'attente.

Sa décision de partir s'imposait d'elle-même. C'était logique, évident. Elle devait être là. Mais au fond d'elle, quelque chose battait plus fort encore : elle ne partait pas seulement pour s'occuper de l'enfant. Elle partait aussi et surtout pour retrouver son frère.

Elle avait lu quelques romans policiers, des

lectures dévorées avec plaisir. Elle tenta de mettre un peu d'ordre dans ses idées. Dès qu'elle en aurait l'occasion, elle commencerait ses recherches.

Comme annoncé, le train avait du retard.

Bertha eut tout le loisir de reprendre ses esprits, de respirer un peu, de tracer mentalement un premier plan d'action.

L'homme assis à côté d'elle enchaînait les cigarettes. L'odeur âcre du tabac blond, elle la connaissait bien. Elle-même en avait grillé une, une fois, en cachette avec ses copines, un geste audacieux, presque scandaleux. Fumer, pour une femme, restait mal vu. Mais elle se plaisait à penser qu'elle avait un petit côté rebelle. Une fille de son époque, comme elle aimait le dire. Elle le fixa quelques instants, sans vraiment le voir. De son côté, lui crut à un signe. Il se redressa, tenta une pose plus avantageuse. Voulant se montrer sous son meilleur jour devant cette jeune fille.

Manque de chance pour lui : le train entra en gare. Bertha bondit de la banquette de bois dur et fila vers un wagon de troisième classe, sans un regard.

Quelques minutes plus tard, le train se mit en marche. Le bruit régulier des essieux sur les rails, le balancement du wagon, la fatigue de sa mauvaise nuit... tout conspirait à l'endormir. Elle sentit la torpeur l'envahir, doucement. Elle résista de toutes ses forces.

Le compartiment était loin d'être plein :

quelques voyageurs épars y étaient assis. Les yeux éblouis par la lumière vive du matin, Bertha se leva et marcha dans l'allée, d'un bout à l'autre, pour éviter de s'endormir. Elle devait rester lucide. Garder la tête froide.

Elle voulut changer de wagon, juste pour marcher, juste pour garder son esprit réveiller. Elle ouvrit la porte qui séparait les deux voitures. Si le premier n'était pas très rempli, le second, lui, était quasi vide. Seul, sur une banquette en bois, un homme était assis, la bouche entrouverte, les yeux mi-clos. Au premier abord, elle craignit qu'il soit mort tant sa posture lui parut étrange. Mais elle fut rassurée d'entendre un léger ronflement émaner du personnage. Elle s'assit presque en face de lui, en diagonale, pour pouvoir continuer à le regarder discrètement tellement la scène lui semblait cocasse et surtout parce que quelque chose en cet homme l'intriguait, elle ne savait dire quoi. Ce qui était certain, c'est que ce visage éveillait en elle une sensation étrange.

Il y avait quelque chose en lui qui la perturbait. Elle n'aurait su dire quoi ? Comme un trouble que dégageait cette personne, comme si elle ferait partie d'elle. Une sensation étrange, un sentiment inconnu. Ce n'était pas un coup de foudre ni de l'attirance physique ; c'était une

perception indéfinissable, complètement déconcertante.

Le trajet était à mi-parcours lorsque l'homme commença à émerger. Son regard était perdu, ses yeux allaient de gauche à droite. Il fixa Bertha quelques instants, ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

- Monsieur, ça va ? lui demanda Bertha, inquiète de le voir si désorienté
- « Où est-ce que je me trouve ? » demanda-t-il, le regard perdu.
- Dans le train, pardi !
- Mais ce n'est pas possible...
- Vous n'avez vraiment pas l'air d'aller bien.
- Je ne sais pas, je ne comprends pas ce qui m'arrive.
- Nous allons bientôt arriver à Nivelles. De là, vous pourrez aller voir un médecin. Si votre état ne s'améliore pas !
- Nivelles ? Mais qu'est-ce que je fais dans un train ?
- Je ne sais pas, Monsieur, mais c'est à vous de le savoir.

Bertha était vraiment perturbée de vivre une telle situation. Elle n'était pas habituée à côtoyer des inconnus, et les rares fois où elle avait quitté son village d'Arquennes, elle était accompagnée de ses parents ou de l'un de ses frères.

L'homme se passa à plusieurs reprises les mains sur le visage. Il fixa longuement Bertha.

Bertha tendit la main vers l'homme, non pas par compassion, mais pour tenter de l'ancrer, de le rassurer. Il avait l'air si perdu. À peine ses doigts effleurèrent-ils son avant-bras qu'un bourdonnement, discret, mais saisissant, résonna dans tout son être. Une vibration étrange, désagréable et pourtant étonnamment enveloppante, la traversa. Comme une décharge douce, mais perturbante. Elle sursauta et retira sa main d'un geste brusque. L'inconnu eut un sursaut similaire, les yeux écarquillés. Il avait ressenti la même chose.

Son regard, mêlé d'effroi et d'incompréhension, acheva de la mettre mal à l'aise.

Instinctivement, Bertha se leva et recula vivement vers l'autre côté de la voiture.

- Madame... s'il vous plaît... Aidez-moi...
Je suis complètement perdu.
- Vous... aider ? bredouilla-t-elle, la voix tremblante.
- Dites-moi où je suis...
- Je vous l'ai dit, vous êtes dans un train.
- Non... Pas où dans l'espace... *Quand*
dans le temps ?

Un frisson glacé parcourut l'échine de Bertha.

- Vous... vous êtes fou. Je préfère m'en aller.

Elle fit mine de s'éloigner, mais l'homme se jeta en avant et lui agrippa le bras. Le bourdonnement revint, plus puissant cette fois. Sourd. Inquiétant. Des éclairs de lumière éclatèrent dans leur champ de vision, comme des flashes d'appareil photo projetés depuis un autre monde.

En un instant, le sol se déroba sous leurs pieds. Ils tombèrent, projetés au sol.

Martin, 1938

Il m'a fallu quelques instants pour reprendre mes esprits, comme quoi boire du vin à jeun, ce n'est vraiment pas une bonne idée. J'ouvre les yeux, je reste stoïque devant ce qui se présente devant moi. Le décor a changé, le bruit que je pensais être dans ma tête n'est autre que le son d'un train en mouvement. Mais qu'est-ce que je fais là ? Qu'est-ce qui se passe ? Il semble difficile d'envisager cette situation comme une réalité. Cela paraît tout simplement irréalisable dans les circonstances actuelles. Mon visage, qui se reflète dans la vitre du train, n'est pas le mien. Je suis jeune, enfin plus jeune que ma réalité de 2025. J'ai des lunettes rondes et une moustache, habillé en costume trois-pièces. En

face de moi, enfin, sur l'autre rangée du compartiment. Une femme me fixe. Elle est jeune, elle ne doit pas avoir la vingtaine. Son regard est doux et inquiet. Je vois ses lèvres bouger, mais je ne comprends pas ce qu'elle me dit. Je n'ai que le bruit du train dans ma tête. Je vais me réveiller. Je bouge, j'ouvre la bouche. Je lui parle. Mes phrases sont pour moi logiques, mais pour elle...

Son regard me laisse comprendre qu'elle me prend pour un fou, et j'en suis persuadé. Je ne lui donne pas tout à fait tort aux vues de la situation.

Elle me répond que je suis dans un train, sa voix est douce. Ça, je le vois bien que je suis dans un train, mais pourquoi je rêve de ce train de cette scène ? Sa main me touche. J'ai tout qui tremble en moi. Elle la retire. Je sens que cette situation me rend à fleur de peau. Allez Martin, bon dieu, réveille-toi. La femme se lève d'un bon. Je sais que je lui parle, mais mon cerveau n'enregistre pas les paroles qui sortent de ma bouche.

Je bondis pour la rattraper en lui saisissant le bras et d'un coup je me retrouve par terre. J'ai mal au dos. J'ai dû aussi me cogner la tête, car une douleur atroce me traverse le crâne. Je reprends mes esprits. Nous nous regardons tous les deux horrifiés. Que s'est-il passé ? Pourquoi ce courant nous a-t-il traversés ?

Je me redresse doucement, j'essaie de garder un semblant d'équilibre. Je tends la main vers cette femme inconnue qui est dans la même posture que moi, mais je me rappelle que les deux fois où nous nous sommes touchés, surtout la deuxième fois. Le résultat ne fut pas des plus agréable.

Elle comprend aussi mon résonnement. Elle me fait non de la tête.

La situation pourrait presque me faire rire, si je n'étais pas aussi perturbé par cette situation.

Nous sommes tous les deux sur nos pieds, elle essaie de remettre un peu d'ordre dans sa tenue. Moi, pour me donner une certaine contenance, je fais de même, le contact de ma main sur ma peau me fait un drôle d'effet. Normalement, lorsque l'on rêve, on ne ressent pas cette sensation-là, enfin du moins, moi, cela ne m'est jamais arrivé. Que l'on ressente certaines choses, comme de la douleur ou autre, je veux bien, mais pas son propre contact.

Je sais qu'il existe les rêves lucides, mais à ce point, je ne pense pas.

Je fixe attentivement le visage de la jeune fille. Ses traits, ce regard, tout ça me dit quelque chose. Son style vestimentaire me paraît si rétro, tout comme le décor du wagon. J'ai l'impression de faire partie d'un film d'époque.

- Vous allez peut-être trouver ma question déplacée, mais... comment vous appelez-vous ?
Je m'étonne moi-même. Je parle distinctement. Je comprends parfaitement ce que je dis. Et pourtant, c'est comme si les mots sortaient sans que je les aie vraiment décidés.
- Effectivement, je trouve cela assez cavalier.
- Je m'en doute... mais votre visage ne m'est pas tout à fait inconnu, et je n'arrive pas à y mettre un nom.

Puisque nous sommes dans un rêve, je me dis que je peux tout me permettre.
Dans la réalité, jamais je n'aurais osé adresser la parole à une inconnue.

- Bertha, cela vous évoque-t-il quelque chose ? me dit-elle toujours avec une certaine méfiance, reculant d'un pas pour se rapprocher doucement de la porte de communication

Je n'ai pas le temps de lui répondre qu'un voile blanc s'abat sur moi, tout tremble sous mes pieds. Je me sens tombé dans le vide.

Je me retrouve au sol, dans la cuisine chez mes parents. Un goût de sable dans la bouche. Mon corps tremble dans son entièreté, comme s'il

essayait de remettre la moindre molécule en place.

Il me faut une bonne dizaine de minutes ainsi que plusieurs verres d'eau fraîche du robinet pour me remettre de mes émotions.

C'est encore un foutu cauchemar. Je ne comprends pas pourquoi j'ai vécu cette scène incroyable. C'est la première fois que je vis cela en étant hors de mon lit. J'ai juste l'impression que mon cerveau déraile complètement. Dans les autres rêves, je n'étais pas moi-même, mais dans celui-là, c'est différent. Bien que le peu que j'ai pu voir de mon reflet ne correspondait pas à mon visage. Quelque chose d'autre m'a fait comprendre que l'autre était moi. J'étais l'hôte d'un autre corps.

Le visage de la fille, celle qui se fait s'appeler Bertha, ne me quitte pas. Pourquoi cette étrange sensation de la connaître, de savoir qui elle est ?

D'un coup un éclair de génie me traverse, je vais vers le salon aussi vite que je peux, ouvre plusieurs caisses que j'avais rangées convenablement dans l'espoir d'y trouver le Saint-Graal. Je sais que je l'ai vu lorsque j'ai commencé à ranger le grenier. Finalement, après dix minutes de recherche, j'ai enfin trouvé une vieille boîte de photos. Elle était remplie de clichés jaunis et de vieux papiers,

couverts de poussière accumulée au fil des ans et que j'avais délogée en même temps que tous ces objets. J'ai retiré plusieurs paquets de vieilles affaires, beaucoup d'entre elles sont des souvenirs d'enfance avec mes parents. Parmi cette fouille archéologique, j'ai retrouvé une enveloppe jaunie contenant des photos que je n'avais jamais vues auparavant. Elles sont en noir et blanc et le papier est usé par le temps. J'ai soigneusement retiré les photos de leurs protections et les ai classées en deux piles : d'un côté se trouvent les photos avec des hommes seuls et, de l'autre côté, celles où une femme est présente.

Devant moi se tient une cinquantaine de photos à analyser. Je ramasse le paquet et rejoins la cuisine. Je me débarbouille le visage et les mains à l'eau, mon nez est rempli de cette poussière du passé.

Le tas de photos est posé sur la table, je le regarde du coin de l'œil. Je sais que je connais ce visage, mais vais-je le reconnaître ici dans ces photos ?

Si c'est le cas, c'est complètement fou.

Instinctivement, ma main se tend vers la bouteille de vin. Je m'arrête, surpris. Non, je ne veux pas revivre ce qui s'est passé. Il faut que je mange quelque chose, sinon je risque de manquer d'énergie.

Après une courte hésitation, je décide de laisser tomber l'idée des fameuses pâtes aux sucres et décide de me faire livrer une pizza. Avant qu'elle n'arrive, je saisis les photos et commence à les regarder. Beaucoup sont floues. Ou abîmées. Des visages de femmes y sont imprimés, mais aucune ne déclenche le moindre déclic dans mon cerveau. Non, aucune de ces photos ne me fait dire : *oui, c'est elle !*

Quand mon repas arrive, je suis fatigué, épuisé. Aucune des photos ne représente le visage de la femme de mon rêve. Je m'en doutais de cette fatalité... cela aurait été trop beau.

La pizza que j'ingurgite ne me fait même pas plaisir. Je la mange sans y penser. Je l'engloutis pour être sûr de tenir le coup. Mes yeux balayent les photos étalées sur la table.

- Bertha, bordel, où es-tu ? Voilà que je parle tout haut. Je ne soliloque même pas, je parle à une entité sortie de mon rêve.

J'ai envie d'une cigarette. Moi qui n'ai pas fumé depuis plus de quatre ans, me voilà à ressentir ce besoin nocif. Je tente de remettre mes esprits en place, car je sens que je perds pied.

Je saisis l'enveloppe pour y remettre les clichés. Je sursaute lorsqu'une pièce métallique tombe du pli et résonne dans toute la maison. Décidément, il fait trop calme dans cette

maison. Je note dans un coin de mon cerveau qu'il faudrait vraiment une radio pour faire taire ce silence de mort.

Je me baisse et ramasse l'objet. C'est une pièce de monnaie. Elle est trouée en son centre. Sa valeur : vingt-cinq cents, date de frappe 1938. Je la tiens dans la paume de ma main. Elle est chaude. Elle commence à me brûler. Le métal rougit et devient incandescent. Je fais un geste pour la déposer et m'en débarrasser. Mais cette chaleur m'envahit tout entier. Je ressens les mêmes vibrations que lorsque Bertha et moi nous sommes touchés. J'ai peur...

La pièce devient de plus en plus rouge transparent. Elle me donne l'impression de se fondre en moi. Je transpire. Je sens les gouttes de sueur couler le long de mon dos. Ma tête tourne. Mes jambes se ramollissent. Je m'enfonce, comme dans du sable mouvant. J'entends un bruit. Celui d'un train. Il devient de plus en plus fort. Je suffoque, je manque d'air. Purée, que se passe-t-il ? Le voile blanc s'abat sur moi. Une fraction de seconde. Juste une fraction. Le silence. Le calme. Je suis dans une aura blanche. Un vide que je ne saurais expliquer. Est-ce cela, la mort ?

Cette fraction de seconde a été la plus longue de ma vie. Tout redevient normal... enfin, je crois. J'ai juste eu un putain de malaise. Sûrement l'arrivée trop soudaine de nourriture

dans mon estomac. Mes yeux s'habituent à la lumière. Je vois de nouveau, mais ce que je vois me glace le sang. Je suis debout. En face d'elle. En face de Bertha. Le train ralentit. On arrive en gare. Elle me regarde, toujours avec ce petit air méfiant. Comme si, pour elle, rien ne s'était arrêté.

- Voilà, Monsieur, nous sommes arrivés à Nivelles, me dit-elle calmement. Si vous voulez, je peux vous indiquer un médecin.
- Non ! est ma seule réponse. Je suis horrifié par ce qui se passe.
- Vous êtes certain ? Vous n'avez vraiment pas l'air en forme.
- Aidez-moi, s'il vous plaît.
- En quoi Puis-je vous être utile ?
- À comprendre ce qui m'arrive.
- Dites-moi d'abord votre nom, et expliquez-moi ce qui vous arrive !
- Je veux bien, mais vous allez me prendre encore plus pour un fou.
- Vous savez, je ne suis plus à ça près ! Elle tenta de faire de l'humour, mais, malheureusement pour elle, sa boutade ne prenait pas avec moi.

Je lui ai proposé de quitter la gare et de marcher un peu. Dès que j'ai franchi les portes du bâtiment, mes pas se sont figés. Ce que j'avais sous les yeux n'avait plus rien à voir avec la ville que je connaissais. J'étais à Nivelles,

oui, mais pas celle du XXI^e siècle. Cette scène paraissait tout droit issue d'un film d'époque, mais il s'agissait bel et bien de la réalité à laquelle j'assistais. Vraiment.

L'air était différent. Plus brut. Il y avait cette odeur âcre et mêlée de fumier, de cuir mouillé, de sueur humaine et animale. Des chevaux tiraient des charrettes en grinçant sur les pavés humides. Les passants portaient des vêtements sombres, épais, usés, et leurs regards étaient plus durs, comme chargés de fatigue. Le silence n'existait pas. On entendait les sabots, les cris des marchands, les grincements de roues en bois, les sifflements d'un train au loin... aucun moteur. Aucun écran. Pas même une enseigne lumineuse.

Les murs étaient sales, comme couverts d'un voile gris. Tout semblait plus terne, plus lent, plus lourd... mais étrangement vivant. Je ne reconnaissais rien, et pourtant, chaque pierre semblait vouloir me raconter une histoire que j'avais oubliée. Mon cœur battait trop fort. Mon souffle s'accélérait. J'avais le vertige. Était-ce un rêve ? Non. Tout était trop précis. Trop brut. J'étais là, en 1938. À Nivelles.

Bertha me regardait du coin de l'œil, consciente de mon émoi. Elle me proposa de m'asseoir sur un banc, dans le square devant la gare.

Une fois assis, je lui ai tout raconté. Tout, depuis le début. Ne sachant même pas si ce que je vivais était réel, je n'avais plus grand-chose à

perdre de toute façon. Et pour me sortir de cet enfer, je devais être le plus honnête possible.

Durant tout mon récit, elle n'a rien dit. Elle m'a regardé comme un scanner analyserait un objet sous toutes ses coutures.

Quand j'eus terminé, un silence s'installa. Puis, d'une voix calme et sereine, elle me dit :

- Je peux admettre certaines choses, mais là, quand même, vous y allez un peu fort. Si votre but est de vous moquer de moi, je trouve ça lamentable.
- Non, écoutez, je vous dis la vérité.
- Donnez-moi une preuve, alors.
- Quelle preuve ? Si je vous parle du futur, vous ne pourrez pas vérifier ce que je dis avant que cela se produise.
- Veuillez trouver rapidement une solution, sinon je devrai alerter d'autres personnes pour obtenir de l'aide.
- Et si je vous parle de vous ? Vous êtes d'accord qu'on ne se connaît pas du tout ?
- C'est vrai. Je ne vous ai jamais vu.
- Donc, si je vous parle de vous et de votre famille, cela pourrait fonctionner ?
- Il faut voir... Dites toujours.
- Vous vous appelez Bertha. Vous avez trois frères. Deux sont jumeaux : Richard et Oscar. Le plus vieux de vos frères s'appelle comme votre père, René.

Votre père a fait la Première Guerre mondiale. Il s'est marié en 1911 avec votre mère, Rose Émilie Adant. Elle a eu une petite fille, morte à deux ans. Votre frère Richard vient d'avoir un garçon qu'il s'appelle Raymond, vous venez d'apprendre qu'il est sourd et muet. Cela vous va ? Ou vous en voulez plus ?

J'espérais vraiment que cela suffirait. Car je venais de lâcher tout ce que je savais sur ma propre famille. Donc vraiment pas grand-chose.

Bertha recula sur le bord du banc prête à s'enfuir, comme si les mots qu'elle venait d'entendre venaient de la gifler. Son regard se figea, les traits tirés par la stupeur.

- Comment... ? souffla-t-elle. Sa gorge s'était serrée. Elle cherchait ses mots, sans les trouver tout de suite.

Elle redressa doucement la tête, cherchant à retrouver son assurance. Son instinct lui hurlait de se méfier, mais son cœur battait à tout rompre. Qui était cet homme ? Et comment pouvait-il connaître tout cela ? Des détails qu'elle n'avait confiés à personne, pas même à ses amies les plus proches.

- C'est impossible... murmura-t-elle. Vous avez dit Raymond ? Et... sourd ? On ne l'a appris il y a quinze jours. Comment

pouvez-vous savoir ça ? Qui vous en a parlé ?

Elle n'attendait même pas vraiment de réponse. L'angoisse montait, un vertige étrange s'installait dans sa poitrine.

- Ce n'est pas normal, dit-elle plus fort. Ce n'est pas naturel.

Elle recula encore d'un pas, les mains moites, incapables de détacher son regard de lui.

- Dites-moi qui vous êtes. Tout de suite.

Son ton avait changé. Plus tranchant. Ce n'était plus seulement de l'étonnement, mais une peur sourde, mêlée d'un sentiment d'avoir été mise à nu sans l'avoir voulu.

1938.

Bertha fixait intensément l'homme qui se tenait devant elle. À aucun moment, elle n'aurait pu dire s'il était fou ou sincère. Ses propos étaient étranges, souvent farfelus. Pourtant, comment cet inconnu pouvait-il connaître autant de détails sur elle et sa famille ? C'était une énigme.

Elle le scruta encore quelques secondes, ce qui, pour lui, dut sembler une éternité.

- Si vous venez d'un soi-disant futur... alors, dites-moi : où est mon frère ?
- Je dois vous avouer que je vous ai dit tout ce que je savais. Je suis arrivé ici... sans comprendre comment ni pourquoi, répondit-il, l'air penaud.
- Et vous attendez que je vous croie, comme ça, sans preuve ?
- Je n'ai pour seule preuve... que ma parole.

Un seul geste brusque de sa part aurait suffi à Bertha pour fuir. Mais ce geste, il ne le fit pas. Tout, dans son attitude, semblait calme, presque banal.

Elle se leva du banc sans un mot et lui fit signe de la suivre. Ils marchèrent côte à côte, sans échanger un mot. Un silence lourd s'était installé, mais Bertha en avait besoin. Elle devait rassembler ses idées. L'homme marchait la tête basse, absorbé par ses pensées.

Du coin de l'œil, elle l'observa. Et, petit à petit, elle commença à accepter une idée qu'elle n'aurait jamais imaginée. Plus elle le regardait, plus certaines ressemblances lui semblaient troublantes. Des traits communs à Richard, son frère. Pas physique, mais des mimiques, des expressions du visage, qu'elle retrouvait en son père et ses frères. Des grimaces qu'elle appelait propre à la famille Pottard. Une expression dans le regard qui était une sorte de signature générationnelle.

Cette pensée raviva en elle la raison de sa présence à Nivelles. Elle s'arrêta brusquement et, dans un souffle précipité, lança :

- D'accord. J'accepte de vous croire... ou du moins d'envisager... que votre histoire puisse être réel. Mais je suis venue à Nivelles pour aider ma belle-sœur. Elle se retrouve seule avec un nourrisson. Raymond. Il s'appelle Raymond. Ce prénom vous dit quelque chose ?
- Oui... C'est le prénom de mon père.

Bertha le dévisagea, abasourdie.

- Mon frère a disparu. Et je compte bien tout faire pour le retrouver.
- Je peux peut-être vous aider...
- Vous savez quelque chose sur sa disparition ? Il est mort ?

Martin pâlit. Il porta machinalement la main à sa nuque. Il chercha ses mots, il ouvrit la bouche, mais aucun son n'y sortit. Mais Bertha ne lui laissa pas le temps de réagir. Elle le saisit brusquement par le col de sa veste. Ce geste, combiné à ce qu'elle venait tout juste de comprendre et qu'elle n'avait pas remarqué jusque'ici, la fit frissonner. Elle le relâcha tout de suite en ressentant les mêmes vibrations qu'elle avait eues dans le train.

- Vos vêtements... Votre pantalon, votre veste... Je n'avais pas prêté attention,

mais si vous venez du futur, expliquez-moi comment vous êtes habillé à la dernière mode.

- Cela fait partie justement des choses incompréhensibles, je ne me l'explique pas. Comme ce visage, que vous voyez, ce n'est pas le mien. Enfin, pas le mien à mon époque.
- Vous vous rendez compte de ce que vous dites.
- Franchement, on me le raconterait, je le prendrais pour un fou et le ferais interner directement.
- Si vos explications sur ma famille étaient fausses, c'est certain que j'aurais appelé la police. J'ai énormément du mal à tout croire et pourtant, les faits sont vraiment trop étranges pour que je refuse complètement.

Ils traversèrent la Grand-Place. Martin resta stupéfait devant la collégiale, encore intacte. Il savait que, dans quelques années, elle serait partiellement détruite par les bombardements allemands. Il s'arrêta net.

- Vous n'avez jamais vu une église ? lui lança Bertha, le tirant par la manche.

Que pouvait-il répondre ? Lui dire ce qu'il savait ? Ce qu'il allait advenir de cette ville, d'elle, de son frère ? Il en mourait d'envie, mais sans certitude du résultat et cela ne ferait que ruiner sa fragile crédibilité. De plus il savait que lui dire la vérité sur leurs vies n'aurait rien arrangé à l'histoire.

Par réflexe, il porta la main à sa poche pour sortir son téléphone, prendre une photo. Mais ses doigts ne trouvèrent que du vide. Il chercha dans l'autre poche. Son portefeuille aussi avait disparu.

- Mes papiers... Où sont mes papiers ? s'exclama-t-il, bien plus fort qu'il ne l'aurait voulu.
- Vous les avez oubliés dans le train ?
- Oui... et mon portable aussi... enfin je crois.
- Quoi ? fit-elle, interloquée.

Il comprit immédiatement sa bourde et tenta de se reprendre.

- Je n'ai plus mes papiers. Ni d'argent.
- Écoutez, on retournera demain à la gare. On verra s'ils ont retrouvé quelque chose.

Martin hocha la tête, sans conviction. Il savait que rien ne l'y attendait. Il n'avait emporté avec lui que les vêtements qu'il portait. Rien d'autre. Il se sentait complètement perdu.

Il marmonna entre ses dents :

- Putain de rêve à la con...
- Vous dites ?
- Non... rien.

Il continua à fouiller dans ses poches, davantage par nervosité que par réelle intention. Au fond de la poche intérieure de sa

veste, ses doigts rencontrèrent une vieille clé. Une clé comme il n'en avait plus vu depuis sa plus tendre enfance. Il la contempla quelques secondes, songeur, puis la remit à sa place. Découvrir ce qu'elle ouvrait n'était pas sa priorité.

Ils arrivèrent devant une petite maison de ville, dans une rue étroite bordée de pavés. Bertha hésita un instant, puis frappa à la porte. Avant d'ouvrir, elle jeta un regard à Martin.

- Attendez-moi au bout de la rue.

Il obéit sans discuter. De là où il se tenait, il aperçut une jeune femme blonde tenant un bébé dans les bras. Elle ouvrit la porte, regarda Bertha quelques secondes, puis son visage s'adoucit. Il vit leurs lèvres bouger, mais n'entendait rien.

Le temps passa lentement. Une éternité. Finalement, Bertha ressortit et le chercha du regard. Elle lui fit signe d'approcher. Il hésita quelques secondes. Mais face à son regard noir, il comprit qu'il valait mieux obéir.

- Entrez. Je lui ai dit que vous étiez un cousin de passage. Comédien. Ça passe ?

Il hocha la tête. Il entra. L'intérieur était modeste. Une pièce étroite, murs défraîchis, nappe en toile posée sur la table de la cuisine, odeur de soupe et de lessive. Un vieux poêle à charbon chauffait la pièce à en faire suffoquer. Sur un coin de buffet, une boîte de lait, un

biberon en verre, un bouquet fané. Le nourrisson dormait dans un berceau en osier, les joues roses, les doigts agités de petits réflexes nerveux.

- C'est vrai qu'il a quelque chose de Richard, murmura Rose. Pas identique. Mais on dirait... comme une réplique.
- Bertha acquiesça, le bébé dans les bras.

Martin n'en revenait pas. Cette femme... sa grand-mère. Toute jeune. Une autre vie.

- Asseyez-vous, proposa Rose.
- Il s'assit. Le bois de la chaise grinça sous son poids. Il passa la main sur son front. Sa gorge était sèche.
- Vous voulez un verre d'eau ?
- Il hocha la tête. Rose disparut dans la cuisine et revint avec une carafe. Il but lentement. L'eau était tiède, mais bienvenue.
- Bon. Si vous restez ici, il faudra changer de tenue. Vous ressemblez à un clown de cinéma avec vos vêtements tout débrailler et sale.
- Elle monta à l'étage. On entendit des tiroirs grincer, des pas précipités. Elle redescendit avec un pantalon en laine, une chemise à col souple, un vieux gilet trop large.
- Essayez ça. Les vêtements de mon mari. Ça devrait aller.

- Martin regarda les habits avec appréhension. Il demanda où il pouvait se changer.
- Dans la buanderie. Porte au fond.

Il s'y enferma. L'ampoule nue jetait une lumière jaune sur les murs humides. Il ôta ses vêtements, un à un. Il avait l'impression que ceux-ci portaient encore l'odeur de son monde. Il enfila la chemise, un peu rêche, le pantalon large qu'il serra à la taille avec une ceinture, puis le gilet. Une paire de chaussures attendait dans un coin. Trop petites. Il remit celle qu'il avait aux pieds.

Il se regarda dans le miroir piqué. Un inconnu lui faisait face. Il n'avait jamais été aussi loin de lui-même.

Martin, 1938

Heureusement, le soleil brillait. Une lumière pâle, presque fragile, comme s'il hésitait lui-même à percer ce jour-là.

Je marchais dans les rues de cette ville que j'avais connue enfant, et qui, malgré ses contours familiers, me semblait désormais étrangère. Les maisons étaient là même s'ils avaient changé, je retrouvais certains traits bien connus de la ville, les pavés sous mes pieds aussi, mais tout semblait recouvert d'un voile. Une légère distorsion dans l'air, comme un rêve lucide dont je ne parvenais pas à

m'extirper.

Cela faisait plus de trente minutes que j'arpentais les trottoirs, le pas incertain, les sens en éveil. Et puis, au détour d'un coin, quelque chose attira mon regard. Une foule s'était formée devant une ruelle étroite. Mon regard glissa vers l'angle du bâtiment. Une plaque, usée par le temps, y portait un nom : *rue des Bouchers*. Un frisson me parcourut l'échine, incontrôlable.

Je m'approchai lentement, comme attiré par une force que je ne contrôlais pas. Je n'avais pas encore franchi la ligne des premiers curieux qu'un policier en uniforme surgisse de la ruelle. Malgré sa petite taille, il me saisit brusquement par le bras, comme s'il m'attendait.

- Inspecteur Botte ! Vous êtes là ! lança-t-il, haletant, avec un mélange d'urgences et de soulagement dans la voix.
- Vous faites erreur, je ne suis pas...
- Je sais bien, on m'a dit que c'était votre jour de repos. Mais là, pas le temps de discuter. Ce qui se passe est... c'est au-delà du supportable.

Je restai figé, incapable de répondre. Il ne relâcha pas sa poigne. Son regard était fuyant, presque terrifié, comme s'il avait vu l'indicible. Il ne plaisantait pas, pour lui j'étais le flic qu'il devait trouver. Tout dans sa voix, son attitude et son souffle saccadé exprimait la panique

contenue. Et moi, je n'avais aucune raison de résister. J'étais ici sans l'être vraiment. J'étais dans cet ailleurs sans logique, dans ce monde qui avait les contours d'un rêve, mais la chair d'un cauchemar. Alors, je le suivis.

Il me poussa sans ménagement à l'intérieur d'une maison dont la porte battait encore, comme si elle-même avait tenté de fuir ce qu'elle contenait. Dès le seuil franchi, l'odeur me frappa. Un mélange irrespirable de métal, d'humidité, de pourriture. Chaque inspiration était une agression. Il alluma sa lampe de poche et m'entraîna dans l'escalier étroit, vers la cave.

Les marches grincèrent sous nos pas. La lumière peinait à chasser l'obscurité. Plus nous descendions, plus l'air semblait s'épaissir. Et puis l'odeur s'intensifia brutalement, comme un mur invisible. J'arrivai en bas et la réalité me heurta de plein fouet. Ce n'était pas une scène inconnue. Ce lieu, je l'avais déjà vu. J'en connaissais chaque recoin. C'était la pièce de mon cauchemar. La cave que je m'efforçais d'oublier. Mon calvaire.

Dans un coin, sur une chaise branlante, un corps était recroquevillé. Non pas un corps... ce qu'il en restait. Le visage avait été dévoré. Littéralement. Par des rats, sans doute. Les chairs arrachées, la peau pendante, les orbites creusées par la peur et la douleur. Le sang,

mélangé à la poussière et à la crasse, avait formé une sorte de boue rougeâtre qui collait au sol comme une seconde peau. Une nausée immédiate me saisit. Je sentis mes entrailles se tordre, le cœur battre plus vite, plus fort, contre mes tempes. Je fis un pas en arrière, prêt à fuir.

Mais je n'allais pas loin. Un autre policier qui lui faisait une tête en plus que moi et le double de carrure se tenait dans l'encadrement, bloquant l'accès, empêchant les badauds d'entrer.

Il me fixa.

- Inspecteur, vous devez faire les premières constatations.
- Mais... vous vous trompez, je ne...
- Le juge d'instruction ne sait pas venir tout de suite et il a demandé de trouver un responsable capable de le seconder. J'ai pensé directement à vous.

Je sentis mes jambes fléchir. Mon estomac se contracta jusqu'à me donner le vertige. Et lui... lui continuait de croire que je faisais de l'humour. J'étais pris au piège, dans une scène trop réelle pour n'être qu'un songe.

Je m'approchai du cadavre, le souffle court. Je priai pour que ce ne soit pas mon grand-père Richard. Mais l'homme semblait plus vieux. Les traits, ce qu'il en restait, n'avaient rien à voir avec ceux de Richard. Un soulagement

amer m'envahit. Je n'aurais pas eu la force de l'annoncer à Bertha. Et puis, ce n'était pas possible. Dans la réalité, Richard était mort deux ans plus tard.

Je détaillai les mutilations, comme si tous ses gestes s'étaient ancrés en moi. J'avais l'impression d'avoir déjà pratiqué ce genre de chose. Le cadavre avait le visage lacéré, par endroits, les chairs étaient arrachées, les yeux vides de toute expression, la langue tranchée net. Le seul élément sur ce crâne était intact, son cuir chevelu, court, blanc, collé par le sang. Je m'attardai sur cette chevelure. Quelque chose me dérangeait. Une impression difficile à définir, mais tenace. Un détail.

- Vous avez des gants jetables ?
- Des quoi ? Des gants ? Pourquoi faire ? Vous avez froid ?

Je le regardais aussi surpris que lui. J'avais oublié l'époque. Oublié que tout ici fonctionnait autrement. Oublié que la police scientifique n'existait pas encore.

- Donnez-moi quelque chose pour examiner ça.
- Un crayon, ça vous va ? C'est tout ce que j'ai.

Je ne répondis pas. Je tendis la main sans le regarder, je pris l'objet du bout des doigts. Lentement, avec précaution, je soulevai une

mèche de cheveux collée. Et ce que je vis me coupa le souffle. Sous la mèche, au sommet du crâne, le cuir avait été incisé, arraché. La boîte crânienne était mise à nu. Sur le sommet se trouvait une gravure.

Pas une entaille. Pas une trace. Une gravure. Un chiffre, profondément creusé dans l'os, le chiffre « un » y trônait, tel un joyau sur une parure.

Je restai un instant interdit. Ce chiffre seul suffisait à plonger tout mon être dans une panique froide. Était-ce le premier d'une série ? Une signature ? Un avertissement ?

Je tentai de me raccrocher à mes souvenirs. À mes rêves. À mon cauchemar initial. Mais plus rien ne répondait à la logique. L'odeur, l'atmosphère, tout était devenu trop lourd. Trop réel. Je pivotais sur mes talons et remontais précipitamment à la surface.

L'air frais de la rue me frappa comme une claque. La lumière du jour m'aveugla un instant. L'odeur me quitta à peine. Elle était là, collée à ma gorge, imprégnée dans mes narines. Une foule s'était massée devant l'entrée. Des curieux, avides, excités. Sans réfléchir, je me mis à hurler aux policiers de les faire reculer. Ma voix claqua comme un ordre. Ils réagirent immédiatement. Quatre agents bondirent et dispersèrent la foule sans discuter.

- Vous avez l'heure ? demandai-je, presque mécaniquement.
- Dix-sept heures, inspecteur.
- Déjà... Où se trouve le café du Commerce ?
- Vous ne savez pas où il est ? répondit-il, surpris.
- Répondez, insistai-je.
- Juste ici à droite, à côté de la place, dit-il, en tendant le bras.

Je devais retrouver Bertha. Je devais lui parler. Mais lui dire quoi ? Que j'avais vu un cadavre défiguré, que j'avais cru reconnaître son frère, que j'étais pris pour un inspecteur dans un monde qui n'était pas le mien ? Si elle avait bien voulu croire à mes premières explications, je doutais qu'elle accepte celle-ci.

- Inspecteur, on va conduire la dépouille à l'hôpital. C'est le docteur Jean Frébute qui fera l'autopsie.

Je le fixai, incapable de répondre. Mes pensées tournaient, désordonnées, comme un manège lancé trop vite. Mille questions me traversaient l'esprit. Mille éclats d'incompréhension, de peur, de vertige. Et pas une seule réponse. Je n'ai rien pu faire d'autre qu'un hochement de tête, puis je suis parti en direction du café du Commerce à la rencontre de Bertha.

Bertha arriva avec quelques minutes de retard. Elle s'excusa aussitôt, un peu gênée, mais le regard que Martin lui lança la pétrifia sur place. Il ne dit rien, se contenta de lui faire un signe de la main pour l'inviter à venir s'asseoir à une table, au fond du café. À l'abri des regards. À l'abri des oreilles indiscrètes.

L'atmosphère du bistrot était enfumée. Martin avait oublié qu'à cette époque, toutes les interdictions qu'il connaissait dans son réel

n'existait pas encore. C'était un autre monde. Trois hommes, accoudés au zinc, vidaient leurs bières en parlant politique bruyamment.

Il ne savait pas comment commencer. Bertha, en face de lui, devenait de plus en plus nerveuse. Et cette tension que Martin dégageait, sans même s'en rendre compte, commençait à l'envahir de plus en plus.

Il inspira profondément. Puis, sans détour, il lui raconta tout. Depuis le moment où il avait quitté la maison de sa grand-mère. Il s'étonna lui-même d'utiliser ce mot pour désigner une femme qui, visiblement, était plus jeune que lui.

Bertha l'écoutait en silence. Ses yeux s'arrondissaient peu à peu. Et lorsqu'il aborda la découverte du corps, elle détourna légèrement la tête, comme dégoûtée.

- Est-ce que vous croyez que mon frère... ?

Martin l'interrompt, presque brusquement.

- Je ne pense rien. Je ne comprends même pas ce qui m'arrive. Je tombe dans un rêve qui a l'air réel, soit... Je veux bien l'admettre. De plus, que l'on me prenne pour un inspecteur de police, d'accord, c'est même un peu drôle. Par contre, ce que je n'arrive pas à m'expliquer... ce sont toutes les

sensations. Ce que je ressens. Tout est trop... tangible. Trop vrai. Comme si ce cauchemar n'en était pas un.

Il rit, nerveusement.

- Je sais, ça paraît fou. Je suis attendu à l'hôpital, pour voir le médecin légiste. Mais je ne sais même pas où c'est. Je ne sais pas où dormir, j'ai faim, je n'ai pas un sou. Rassurez-vous, je ne vous demande rien. Ne vous inquiétez pas. Je suis juste... complètement perdu.

Bertha hocha lentement la tête.

- Je comprends. Pour l'hôpital, je peux vous indiquer. Mais pour dormir... je suis désolée. Je ne peux pas demander à Rose de vous héberger. Vous imaginez les rumeurs ? Si on apprend qu'un homme, autre que son mari, a dormi chez elle pendant que celui-ci était absent... Et pour l'argent... je n'ai que dix francs. Mais je peux vous les passer. Je suis nourrie et logée chez ma belle-sœur. Je n'en ai pas vraiment besoin.
- Non. Gardez-les. Vous en aurez plus besoin que moi. Je ne peux pas vous prendre ce que vous avez.

Bertha fut soulagée. Elle aurait donné cet argent sans hésiter, mais elle savait aussi qu'il y avait peu de chances de la revoir un jour.

- Vous allez m'aider ? demanda-t-elle soudain, les larmes aux yeux.
- À quoi faire ?
- Pour mon frère !

Martin ne répondit pas. Il ne pouvait pas.

Bertha fouilla discrètement dans sa poche et en sortit deux pièces d'un franc. Elle les glissa sous la table, dans sa direction.

- Prenez-les. Vous pourrez manger ce soir. Et demain, je préparerai un peu plus quand je ferai le souper. Je vous mettrai quelque chose de côté.

Il refusa d'abord, d'un geste rapide. Mais la faim était là, pressante. Tenace. Et il finit par céder, à force d'insistance de Bertha.

Elle fit signe au tenancier, commanda un plat du jour. Quand l'assiette arriva, Martin se jeta dessus. Il mangea si vite, si goulûment, qu'il en eut honte.

Bertha souriait. La scène lui paraissait presque cocasse.

- Je voudrais vous poser une question, dit-elle soudain. Si j'ai bien compris, je suis votre grand-tante. Et vous, vous venez du futur. Mais, selon ce que vous m'avez expliqué... vous êtes en train de dormir. Et tout cela, ce serait... juste

vosre imagination ? C'est bien cela ?
enchaîna-t-elle, comme si elle n'osait
pas s'arrêter. Puis elle reprit son souffle.

- En quelque sorte, oui. Répondit-il la
bouche à moitié pleine.
- Et il n'y a rien qui vous turlupine dans ce
que vous dites ? Si. Vous vous souvenez,
lorsque nous nous sommes vus pour la
première fois, quand nos mains se sont
touchées, il s'est passé une drôle de
chose. Comme si tout tremblait.
- Oui, et ?
- Il y a dix minutes, quand vous avez saisi
les pièces dans ma main, nous avons eu
un contact. Vous êtes toujours d'accord
avec moi ?
- Tout à fait. Il ne voyait toujours pas où
Bertha voulait en venir.
- Pourriez-vous m'expliquer pourquoi,
cette fois-ci, il n'y a eu aucun
événement ?
- Et vous en concluez quoi ?
- Rien. Je m'interroge simplement sur ce
qui, dans cette histoire abracadabrante,
relève du vrai.

Elle se leva d'un bond, puis lui dit calmement :

- Je dois absolument y aller. Sinon, Rose
va me faire toute une histoire. Rendez-
vous demain, début d'après-midi, vers

treize heures. Au même endroit. Et surtout, soyez prudent !

Elle quitta le bistrot sans se retourner, marchant plus vite qu'elle ne l'aurait voulu.

Lorsqu'elle arriva à la maison de Rose, celle-ci était occupée à allaiter le bébé. Lorsqu'elle eut fini, elle tendit l'enfant à Bertha, en lui disant que, puisqu'elle était là, elle allait enfin pouvoir se reposer avant le prochain repas de Raymond. Et que Bertha n'avait qu'à s'occuper du petit. Ce qu'elle fit sans hésiter, car à la base, elle était quand même venue pour cela.

La soirée se déroula paisiblement. Cela lui permit de remettre un peu d'ordre dans ses idées. Lorsque Rose se releva, elles ne s'adressèrent presque pas la parole. Elles savaient qu'elles n'avaient rien en commun, si ce n'est Richard. Elles se toléraient. Rose l'acceptait dans sa maison, mais uniquement par nécessité.

Le repas fut frugal : un potage clair avec quelques pommes de terre qui flottaient tristement, accompagnées d'un morceau de pain.

Rose se leva de sa chaise, se dirigea vers le buffet, et en sortit une bouteille d'alcool fait maison. Bertha n'avait presque jamais bu. Elle se souvenait que la seule fois où elle avait avalé une gorgée de vin, c'était lors du baptême d'un

enfant du village, auquel ses parents avaient été invités.

L'alcool lui monta rapidement à la tête. Ses paupières s'alourdissaient. Elle ne savait pas si cela venait de l'alcool, des événements récents ou de la fatigue, mais elle sentait son corps s'enfoncer doucement. Rose ne sembla pas remarquer l'état de sa belle-sœur. Elle poursuivit son ouvrage, buvant une petite lampée de temps en temps. Ses yeux ne croisèrent pas une seule fois le regard de Bertha.

Celle-ci aurait voulu lui dire qu'elle ne se sentait pas bien. Ou simplement le montrer. Mais elle en était incapable. Elle ouvrit la bouche, sans qu'aucun son ne puisse en sortir.

Puis, sans qu'elle s'en rende compte, tout devint noir. Elle ne sut même pas si elle en avait conscience. Tout ce qu'elle savait, c'était que quelque chose lui arrivait.

Martin, 1938

Je n'oublierai jamais la sensation qui m'a envahi lorsque j'ai franchi le seuil de l'hôpital de Nivelles, version 1938. À peine la lourde porte en bois refermée derrière moi, le silence pesant m'a coupé le souffle. Pas le silence moderne, feutré par les doubles vitrages et les appareils électroniques. Non. Un silence ancien, épais, presque sacré. Celui des lieux où le temps ne s'écoule plus comme ailleurs.

L'odeur m'a saisi d'emblée : un mélange d'éther, de savon noir et de linge ancien. Rien à voir avec l'aseptisation clinique de notre époque. Ici, ça sentait la souffrance contenue, les soins rudimentaires, la piété discrète.

Les murs, d'un blanc jauni, étaient fissurés par endroits. Le carrelage au sol, noir et blanc, grinçait sous mes pas. Chaque couloir semblait plonger dans un autre siècle. Le mobilier, en bois foncé, portait les marques du temps et des usages. De lourds rideaux aux motifs fanés tamisaient le levé du jour, accentuant cette impression d'irréalité.

Une religieuse passa devant moi sans me voir. Elle portait une coiffe amidonnée et une robe bleu nuit. Son visage était fermé, concentré, presque sévère. Ses pas étaient rapides, mais silencieux, comme si elle glissait. J'entendais à peine le frottement de ses habits contre le tissu de l'air.

Dans une salle attenante, j'aperçus des patients allongés sur des lits de fer, serrés les uns contre les autres. Certains gémissaient doucement. D'autres fixaient le plafond, le regard perdu, les mains jointes sur le ventre comme dans une posture d'attente résignée. Une infirmière, la tête baissée, prenait le pouls d'un vieil homme sans un mot.

Un peu plus loin, un jeune garçon, peut-être huit ou neuf ans, toussait à s'en arracher les

poumons. Personne ne semblait s'en émouvoir. Ici, la douleur faisait partie du décor. Elle n'était pas combattue, juste... accompagnée.

Je me sentais étranger, déplacé. L'air était lourd, chargé d'angoisses d'un autre âge. Et pourtant, au fond de moi, quelque chose vibrait. Comme si ce lieu, dans sa rudesse et sa simplicité, portait en lui une vérité qu'on a perdue.

Je n'avais jamais mis les pieds dans une salle d'autopsie avant ce jour. Rien ne m'y préparait. Ni mon expérience, ni mes lectures, ni les films. Et pourtant, j'y étais. Un matin humide, privé de lumière blanche de néons, comme si la seule lumière d'ampoule à la couleur jaune suffisait pour assister à ça.

À peine le seuil franchi, l'odeur m'a sauté à la gorge. Pas une odeur, une agression. Un mélange de désinfectant âcre, de formol piquant, et de quelque chose de plus sourd, de plus lourd. Quelque chose de pourri, sucré, organique. La mort, sans doute.

Le corps reposait sur la table d'inoc, nu sous un drap blanc taché de brun. Le crâne scalpé, les yeux encore à demi écarquillés, la peau du visage tirée comme du cuir mal tanné. C'était un spectacle de cauchemar, mais bien réel. J'ai su à cet instant que je n'oublierais jamais cette

vision, pas dans une semaine, pas dans dix ans, pas même au bord de ma propre mort.

- Approchez si vous tenez à rester, a dit le docteur Frébute en nouant lentement son tablier.

Il n'était pas jeune. La Cinquantaine, peut-être plus, le visage comme taillé dans un silex. Moustache poivre et sel, aussi rigide que son ton. Il parlait peu, mais chaque mot tombait avec la froide précision d'un scalpel. Ici, pas de place pour l'erreur, ni pour l'émotion.

Je me suis collé au mur, derrière le secrétaire. Une femme, une infirmière aux épaules droites, au chignon aussi serré que son regard. Elle assistait le médecin comme un métronome, sans lever les yeux.

Le docteur Frébute a retiré le drap. Le froid de la salle avait pénétré jusqu'aux os du mort. Sa peau, cireuse, tirée, semblait fausse, presque artificielle. Des marbrures violacées dessinaient un réseau de veines mortes sur son dos.

- Sujet masculin, environ trente-cinq ans. Plaie ouverte à la tempe droite, visage déchiqueté par les morsures de rats ainsi que plusieurs découpes faites avec précisions. Difficile de dire avec cet amas de lambeaux. J'ai tenté de lui donner un aspect un peu plus humain, mais je ne suis pas magicien. Rigidité

modérée. Heure estimée de la mort :
entre minuit et deux heures, a-t-il
énoncé.

Puis il a saisi un scalpel à l'ancienne, manche en bois poli, lame affûtée au rasoir. Il a entamé l'incision sternale avec une lenteur presque cérémonielle, comme s'il ouvrait une valise dont il connaissait déjà le contenu.

Le bruit... ce bruit... C'est ce qui m'a le plus marqué. Ce n'était pas un cri, mais presque. Un long glissement mouillé, suivi du craquement sec des côtes qu'on force. Il a utilisé un écarteur métallique pour ouvrir la cage thoracique. C'était... mécanique. Comme s'il révisait un moteur.

- Poumons congestionnés. Aspiration de sang probable. Il respirait encore pendant les sévices, a-t-il ajouté, sans même froncer les sourcils.

Il ne parlait pas à la secrétaire. C'était pour moi. Pour que je comprenne. Moi, l'inspecteur. Moi, qui avais été le premier à découvrir le corps encore tiède, affalé sur une chaise, dans ce qui ressemblait à un atelier de boucherie.

Il a ensuite pris une scie à main. Pas de moteur. Une scie manuelle, à l'ancienne. Il l'a posée contre le crâne et a commencé à scier, lentement, régulièrement. Chaque mouvement faisait vibrer mes dents, mes os, mes tempes.

J'avais les poings fermés au fond de mes poches, les ongles plantés dans la paume.

- Fracture nette de l'os temporal, côté droit. Hémorragie intracrânienne massive. Objet contondant. Pas une chute, a-t-il dit sans ciller.

Il s'est tourné vers moi, pour la première fois. Me regardant droit dans les yeux.

- Vous dites que vous l'avez trouvé comme ça, sans témoins ?
- Oui, ai-je murmuré. Ma voix me paraissait étrangère, comme si elle venait de quelqu'un d'autre. Il n'y avait que lui.

Il a hoché la tête.

- Notez, dit-il à l'infirmière : cause du décès, traumatisme crânien provoqué par un coup porté avec force. Lésion incompatible avec une simple chute.

Puis il a replacé la calotte crânienne comme on referme une boîte mal ajustée, en pressant légèrement. Il a reposé les instruments dans un bac métallique. Bruit mat, sans cérémonie.

Je me suis avancé d'un pas.

- Et la marque sur le crâne ? demandai-je.

Il m'a regardé, les yeux vides.

- Marteau. Fin burin. Mais... il était déjà mort à ce moment-là, m'a-t-il dit. Froidement. Comme on parle de sculpture.

Je n'ai rien répondu. Un silence pesant a envahi la salle, un silence plus fort que tous les mots. Je grelottais, mais pas à cause du froid. C'était plus profond. Un froid ancien. Celui qui s'installe quand on comprend que quelque chose cloche dans le monde, irrémédiablement.

J'ai saisi la poignée. Prêt à fuir cette salle. Quand la voix du docteur m'a cloué sur place.

- Inspecteur, un conseil... Trouvez celui qui a fait ça. Et vite. Parce que ce n'est pas fini. Ce type est méthodique. Il aime le travail propre. Il recommencera.

Je l'ai fixé. Quelques secondes. Son regard ne tremblait pas. Il savait.

Je suis sorti.

J'avais besoin d'air. De lumière. De bruit. De vivants.

Dehors, le soleil perçait enfin à travers les nuages. Une lumière jaune, violente, presque offensante après l'obscurité de la morgue. J'ai cligné des yeux, plusieurs fois. Les bruits de la ville m'assaillaient. J'ai respiré à pleins poumons, comme si je revenais de loin.

Et puis... un vide.

Mes yeux se sont ouverts, comme au sortir d'un rêve.

J'étais debout. Immobile. Entre deux voitures. Dans un parc. L'asphalte sous les pieds, le bruit d'une fontaine, des enfants qui crient au loin.

La rue en face de moi... Je la connaissais. Je la reconnaissais. C'était celle de mon quartier. Celle de mon époque.

Je me suis agrippé à la carrosserie d'une Nissan Juke pour ne pas tomber. Mon cœur tambourinait dans ma poitrine comme s'il voulait m'alerter de quelque chose.

J'étais revenu. J'étais revenu chez moi. Dans mon temps. Mais j'ignorais d'où je revenais exactement.

Et c'est là que tout s'est figé. Pourquoi je ne me retrouvais pas comme les autres fois dans la maison de mes parents. Me donnant l'impression d'avoir rêvé.

Ce n'était pas un cauchemar. J'avais voyagé dans le temps. J'en étais sûr.

Mais le plus effrayant dans tout cela... c'est que je ne savais pas comment ni pourquoi ni jusqu'où cette histoire me conduirait.

Gaston, 1938.

La rumeur du massacre ou plutôt, la découverte de cette boucherie s'était propagée comme une traînée de poudre dans les ruelles grises de la ville. Partout, on ne parlait que de ça. Même au bistrot "Au Café des Alliés", planté sur la Grand-Place comme un témoin fatigué des drames humains, personne n'y échappait. Ce lieu, que tout le monde appelait simplement "Chez Zélie", était le cœur battant de la ville.

Un cœur qui, ce soir-là, battait un peu plus vite que d'ordinaire.

À l'une des tables, un homme était assis seul. Une bière locale tiédie entre ses doigts, il contemplait le vide avec une fixité morne, comme s'il avait oublié depuis longtemps ce qu'étaient les émotions. Son regard était sombre, embué de l'alcool, sans doute, pensaient les curieux. Il avait l'air de ces types un peu cassés, un peu trop imbibés, qui se confondent avec les murs. Un rôle qu'il jouait à la perfection, peaufiné depuis des années avec une minutie d'orfèvre. Il savait ce que les gens voulaient voir, et il leur donnait exactement cela, l'image d'un homme quelconque, insignifiant. Invisible. Mais si seulement ils savaient...

Il sortit sa bague à tabac, prit lentement une pipe dans la poche de sa veste qu'il bourra avec une concentration feinte. Fumer ne l'intéressait pas vraiment, pas ce soir. Ce qu'il aimait, c'était observer. Les gens. Les humains. Ces créatures bruyantes, fébriles, grotesques à force de vouloir paraître importantes. Il les méprisait. Et dans ce mépris, il trouvait un plaisir presque enfantin. Cependant il y avait une autre forme de joie, plus profonde, plus organique. Une passion récente, découverte comme on découvre un goût nouveau, le dépeçage.

Oui, il aimait découper. Voir la peur suinter dans les yeux de ses proies, sentir leur souffle se briser sous l'effroi, les entendre supplier dans un gargouillis d'horreur... Rien ne l'excitait davantage. C'était un plaisir charnel, presque sacré. Une montée progressive, un crescendo qui débutait bien avant l'acte. Il y avait d'abord la chasse, lente, délicieuse. Suivre, pister, attendre. Le frisson de la traque. Et puis l'explosion finale, l'extase. Comme une jouissance retenue trop longtemps.

Sa prochaine proie, il l'avait déjà. Il l'observait depuis plusieurs jours, la silhouette familière gravée dans son esprit. Il savourait chaque instant, chaque mouvement de cette marionnette inconsciente. Il n'avait pas encore décidé du moment, mais il savait que l'heure approchait. Un sourire involontaire effleura ses lèvres, qu'il réprima aussitôt, jetant un œil alentour pour s'assurer que personne n'avait remarqué.

Ses doigts pressèrent le tabac au fond de la pipe, il gratta une allumette avec un geste lent. La fumée s'éleva, douce et épaisse, l'enveloppant comme un manteau de brouillard. Son regard glissa sur les murs jaunis du bistrot, sur les visages animés d'une vie à laquelle il ne participait que par pure convenance.

Son premier "cadeau" venait d'être découvert. Une mise en bouche. Il savait que la ville serait en état d'alerte pendant quelque temps. Mais cela ne l'inquiétait pas. Il connaissait trop bien la mémoire de ces bipèdes pour s'en soucier. Elle était courte. Volatile. Il suffisait d'un rien, d'une fête, d'un accident, d'une annonce communale pour que leur attention dérive comme une feuille morte dans le caniveau. Il avait tout prévu. D'ici quelques jours, ce serait le lundi de Pentecôte. La foire agricole. Une foule. Des bêtes en exposition. Les humains adorent contempler d'autres bêtes, plus dociles qu'eux. Et quand viendrait ce week-end, le cadavre deviendrait un souvenir flou, noyé sous les effluves de Bières, saucisses grillées, tarte Al'Djote et les cris des enfants.

Le mot "victime" le dérangeait. Il secoua la tête, comme pour chasser une idée indésirable. Ce mot ne rendait pas justice à ce qu'il faisait. Ce n'étaient pas des victimes. Ce n'étaient pas des gens. C'était... autre chose. Des offrandes ? Des matériaux ? Rien de convenable ne lui venait en tête. Il haussa les épaules, saisit son verre, vida le fond de bière d'un trait.

Il s'était déjà attaché à cette nouvelle cible. Un homme. Il ne s'en prenait qu'aux hommes de toute façon. Les femmes, pensait-il, étaient trop simples, trop fragiles. Cela aurait manqué de panache. Il voulait de la résistance, de la peur authentique, pas de la soumission fade. Il

fallait que ça hurle, que ça supplie, que ça se torde.

Il se redressa un peu sur sa chaise, son esprit rampa dans l'ombre comme une bête tranquille, et attendit que ce moment d'excitation passe. Car tout ça, ce n'était que l'échauffement. La vraie danse n'avait pas encore commencé.

Son regard se posa sur la grosse horloge qui trônait au-dessus du comptoir en zinc, là où Zélie, la tenancière, une petite femme boulotte entre deux âges, se tenait fièrement. Elle ne lui prêtait aucune attention. Pour elle, c'était un client comme tant d'autres, un de ceux qui rapportent un peu d'argent. Des poivrots, elle en avait connu depuis le temps qu'elle tenait ce bistrot.

L'homme fixait l'horloge, un peu comme s'il attendait un rendez-vous.

La porte s'ouvrit. Son regard se fit plus perçant. L'homme qui venait d'entrer devait avoir à peine la trentaine. Habillé en costume de ville, il dégageait une certaine assurance.

Gaston le fixa, les yeux brillants d'une joie discrète. Puisqu'il faut bien le nommer. Il sentit monter en lui une légère excitation. Cet homme qui venait d'entrer dans l'établissement était réglé comme du papier à musique.

- Alors, Edmond, tu viens te détendre avant de retourner chez ta femme ? lança Zélie d'une voix chantante.
- Ne m'en parle pas, quelle journée... J'en peux plus de travailler pour ce notaire.
- Ne t'inquiète pas. Intelligent comme tu es, tu vas certainement réussir.
- Je l'espère, Zélie, je l'espère... murmura-t-il, le regard perdu sur la pointe de ses chaussures.

Gaston caressa le fourreau de sa pipe. Il compta jusqu'à cinq, et comme prévu, Edmond vint s'installer à la table à côté de la sienne. Réglé comme du papier à musique, ne cessait-il de se répéter.

Le soir commençait à tomber doucement, et le ciel se posait un peu plus lourd sur la ville. Gaston jeta un coup d'œil vers la rue : les passants pressaient le pas pour éviter la pluie qui menaçait de tomber.

Il avait beau tout prévoir, tout minuter à la seconde près, le facteur météorologique restait pour lui une véritable contrainte. Mais aujourd'hui, cela ne le préoccupait pas trop. Ce qu'il voulait, c'était observer sa proie, se délecter de ses moindres faits et gestes.

« Mon petit Edmond, se répétait-il dans sa tête. Si tu savais... Si seulement tu pouvais te rendre compte de ce qui va t'arriver. Toi et tes

airs de m'as-tu-vu. Tu te crois tellement supérieur à moi, mais tu n'es rien du tout. Gaston est là pour te remettre à ta place. Rassure-toi, je suis là pour toi. »

Edmond ne jeta aucun regard à Gaston. Celui-ci en avait l'habitude. Et c'était bien ainsi : ce qu'il voulait, c'était le connaître sans que lui s'en rende compte.

Il savait qu'Edmond commanderait une deuxième bière après avoir sifflé la première. Une sorte de rituel : la première pour la soif, la deuxième pour le goût. Après ça, il se redresserait, soupirerait et partirait comme si de rien n'était.

Gaston prit les devants. Il paya sa consommation, sortit du bistrot. Dehors, l'air était plus frais. Il remonta le col de sa veste, traversa la rue et se posta un peu à l'écart. De là où il se tenait, il voyait la devanture du café et, en arrière-plan, le clocher de la collégiale qui se découpait dans un ciel de plus en plus lourd.

Edmond sortit du café, exactement comme prévu.

Il tourna à droite, remonta la rue des Vieilles Prisons, puis bifurqua à gauche pour s'engouffrer au numéro 16 de la rue de la Tranquillité.

Gaston savait que sa fenêtre d'action serait courte. Il comprenait que son plan devait être parfait. Mais la confiance qu'il avait en lui ne laissait place à aucun doute. Rien ni personne ne viendrait se mettre en travers de son travail.

Il aimait ce nom de rue : *Rue de la Tranquillité*. Il fixa un instant la façade de la maison. Elle n'était pas grande, mais elle semblait confortable.

Les mains dans les poches, il sentit les premières gouttes tomber. Il soupira, leva les yeux vers le ciel, puis opéra un demi-tour.

- C'est fini pour aujourd'hui... marmonna-t-il entre ses dents.

Richard, 2025.

Une musique perce le brouillard de mon esprit. Rien à voir avec ce que je connais. Le rythme est sec, heurté, presque violent. Une pulsation étrangère, brutale, bien loin de Maurice Chevalier ou de la voix grave de Damia. Rien de familier, rien de rassurant.

- « Qu'est-ce qui se passe, Richard ? »
demandai-je, étonné, en soupirant, ma
voix étant rauque, comme si elle avait
été tirée de ma gorge. Tu as encore trop
picolé hier soir, mon salaud.

La pièce dans laquelle je me trouve est aussi
déconcertante que la musique. J'émerge
lentement sur un divan aux formes étranges, il
est inconfortablement rigide, entouré de
cartons ouverts, éventrés, dispersés comme
avant un déménagement abandonné à mi-
chemin. Le sol est froid, l'air trop sec. Sur le
mur, une grande plaque noire, lisse, immobile,
reflète mon image avec une netteté qui me
dérange. Mon propre reflet me dévisage comme
un intrus. Quelque chose cloche. Tout semble
dissonant, comme dans un rêve qui a oublié
qu'il devait suivre des règles.

Un bruit me parvient depuis une autre pièce,
un claquement sec et furtif. Je suis là, quelque
part, mais où ? La question flotte dans ma tête,
sans réponse. Je me redresse en grognant,
sentant les plis de mon pantalon mal ajusté se
tendre sur mes jambes. Il a dû se froisser
pendant mon sommeil agité. Je dois avoir une
sale tête, et pourtant, je m'étonne de penser à
ça. Pourquoi diable m'inquiéter de mon allure,
alors que je suis manifestement... ailleurs ?

Je n'aime pas ça. Mais rester là comme un idiot
ne servira à rien. Alors j'avance, un pas après

l'autre, prudent, comme si le sol pouvait céder sous mes pieds. Je vais vers la source du vacarme, difficile de parler de musique. C'est une rythmique sans âme, une cacophonie de bruits étrange, une agression sonore.

Le couloir que je traverse est étroit, les murs trop lisses, trop blancs. Aucun tableau, aucune trace de vie, juste cette lumière blafarde qui ne semble venir de nulle part. J'entre dans une autre pièce, éclairée, de taille moyenne, sans chaleur ni charme. Et là... je m'arrête.

Ce que je vois défie mon vocabulaire. Tout me semble irréel, artificiel, presque hostile. Des objets inconnus, au design froid et fonctionnel, remplissent l'espace. Contre un mur trône une grosse boîte blanche, massive, à l'aspect métallique, avec une sorte de hublot circulaire en façade. On dirait une machine de marine, échouée dans une maison. Plus loin, une autre boîte du même genre, au sommet noir comme du verre, supporte quelques casseroles parfaitement alignées, comme si elles avaient été posées là pour une mise en scène.

Un homme me tourne le dos. Il fouille dans un placard ou un tiroir, je ne sais pas. Il porte des vêtements, dont la coupe, les couleurs, la matière, tout m'échappe. Rien de ce qu'il porte ne m'est familier ni le tissu, ni la façon dont ça tombe sur son dos, ni même la manière dont il bouge.

Je me fige. Ma gorge est sèche. J'ai du mal à respirer. Un étau invisible se resserre sur ma poitrine. Mon corps réclame un appui. Instinctivement, ma main cherche un point d'ancrage. Je tends le bras à l'aveuglette, les doigts rencontrent un objet. Trop tard. Le vase posé sur le buffet ne supporte pas le poids de mon geste. Il bascule, puis s'écrase au sol dans un fracas net, brutal.

L'homme sursaute, se retourne d'un bond. Ses yeux me clouent sur place. Terrifiés. Puis écarquillés. Je reste muet, la bouche entrouverte, sans trouver quoi dire. Ses traits changent, comme déformés par une émotion trop forte pour être contenue. La peur glisse vers quelque chose d'encore plus étrange de la stupeur, presque une forme de choc.

- Putain... Richard ? C'est toi ?

Je fronce les sourcils. Il me connaît ? Qui est ce type ? Et ce langage ! D'une familiarité choquante, brutale, sans la moindre retenue.

Je n'ai pas le temps de répondre qu'il enchaîne, la voix tremblante, l'air d'un homme qui se parle autant à lui-même qu'à moi.

- Je n'arrive pas à y croire... Donc ce n'était pas un rêve... je m'appelle Martin.

Je le fixe, perdu.

- Excusez-moi, dis-je enfin, en articulant chaque mot comme si je parlais une langue étrangère, mais je ne comprends absolument rien à ce que vous racontez. Et pourriez-vous, je vous prie, arrêter de me tutoyer ? Nous ne nous connaissons pas.

Il me regarde encore, comme s'il avait vu un revenant. Puis, un sourire apparut sur son visage, un sourire qui ne m'inspira rien de positif. Il rit presque. Moi, je ne ris pas du tout.

- Bon, viens t'asseoir, je vais te raconter. Je te préviens, ça va être du lourd.
- Je vous prie d'arrêter de me parler comme si nous avions gardé les vaches ensemble.
- Oui, je m'excuse, s'il te plaît, pardonne-moi, mais... Vous ne vous rendez pas compte.

Pendant cinq bonnes minutes, il me déballe un tas de phrases plus saugrenues les unes que les autres. Cet homme doit être complètement fou, ses propos sont absolument incohérents et son débit de paroles est d'une vitesse incroyable.

- Si vous le souhaitez, je vous prépare du café ou autre chose. Vous avez l'air fatigué.

Je me suis assis sur une chaise. Pas parce qu'il me l'avait demandé, juste parce que j'en avais

besoin. Tout me semblait absolument irréel. Il s'est mis à parler, à raconter. Il a sorti de vieux papiers, jaunis par le temps. Dessus, il y avait mon écriture, puis celle de ma sœur, Bertha.

Je ne sais pas si c'était un coup du Diable ou un sort quelconque qui s'était abattu sur moi, mais j'avais la tête qui tournait.

Le brouillard épais dans mon esprit commençait doucement à se lever. Des souvenirs épars flottaient à la surface, imprécis, brumeux, comme des échos d'un rêve qu'on tente de saisir au réveil. Je me revoyais marcher dans la rue de Namur, il est presque vingt heures, j'ai fini mon travail et je vais pour rentrer chez moi. Une silhouette. Un homme. Son regard avait croisé le mien, et j'avais ressenti un froid étrange me traverser la poitrine. Un malaise profond, sans cause identifiable.

Je me rends compte que les mots sont sortis malgré moi. Les souvenirs revenaient en désordre, et je les déballais comme un somnambule.

- Martin. C'est bien comme ça que vous vous appelez ? Je lui demande la voix tendue, prudente.
- Oui, Richard, répondit-il, sans une hésitation ! C'est ce que je vous ai dit.

J'ai froncé les sourcils, me suis redressé légèrement dans ma chaise, puis me suis levé d'un bond. Je fis quelques pas dans la pièce, les bras croisés, la mâchoire serrée. Il ne me

regardait plus, tandis que mon regard parcourait la pièce en quête d'une explication pour tout ce qui venait de se passer.

- Non... non, attendez une minute, murmurais-je. Cette histoire n'a aucun sens. Vous vous rendez compte de ce que vous dites ? C'est grotesque. Dingue.

Je passai une main dans mes cheveux, visiblement plus agité que je ne voudrais le montrer.

- Vous dites venir du futur ? Enfin, que j'ai fait un bond moi dans le futur, que je suis votre grand-père ? Vous vous foutez de moi, c'est ça ? C'est une blague ?
- Ce n'est pas une blague. Je suis aussi perturbé que toi de la situation. Ce n'est pas une chose qui arrive tous les jours.
- Mais vous vous entendez parler ?! hurlais-je soudain en me retournant vers lui. Vous débarquez devant moi avec votre air sérieux, et vous balancez une fable de voyage dans le temps ?! Vous êtes malade ! Vous avez besoin d'aide, mon gars !

Je m'arrêtai net. Il glissait lentement la main dans sa poche et en sortit une petite boîte noir métallique, brillante avec de la lumière.

- Regardez, c'est ce que l'on appelle un téléphone portable.

Il me tendit l'objet. Je le saisis d'abord avec méfiance, puis mes doigts effleurèrent l'écran tactile. L'appareil s'alluma. Je sursautai, lâchant presque l'engin, je le repris, fasciné.

- Qu'est-ce que c'est que cette chose... ? Ça... ça s'éclaire sans ampoule, il n'y a même pas de fil ! C'est quoi ce machin ?!
- C'est un téléphone. Il y a tout dedans, toute votre vie, toutes les informations du monde passé et présent, vos photos. À votre époque ça n'existe pas encore et ce ne sera pas créé avant au moins quarante ans.
- Par tous les saints... soufflais-je ? Putain de merde.

Je m'assis brutalement sur le bord de la table, tenant toujours l'objet dans la main, je tremblais de tout mon être. Un silence lourd s'abattit dans la pièce.

- Si tout ce que vous me dites est vrai, alors... pourquoi moi ? Pourquoi ici ? Pourquoi maintenant ? Et comment, je retourne dans mon temps ? lui dis-je d'une voix cassée.

Martin s'assit à son tour, lentement sur la chaise de la cuisine.

- Très bonne question. Cela fait deux jours que je cherche un moyen de revoir Bertha. J'ai refait tous les gestes, revisité les lieux encore existants à mon époque, rien n'y fait. Et vous ? Vous pouvez me

dire ce que vous faisiez juste avant
d'arriver ici ?

Il réfléchit. Son regard s'était durci à nouveau.

- Je suivais une ombre. Dans la rue. Une silhouette que j'ai perdue de vue près d'une vieille maison. J'ai posé la main sur la poignée de la porte, car je ne me sentais pas vraiment au mieux de ma forme, j'avais besoin de prendre appui sur quelque chose. Ensuite... plus rien. Un trou noir.
- Et cette maison, elle se trouvait où ?
- Rue des Bouchers. À Nivelles.

Martin se figea.

- À mon époque, la rue des Bouchers n'existe plus, Richard.

Je retournai lentement la tête vers lui, comme si ses mots me giflaient.

- Qu'est-ce que vous racontez ?
- Elle a été détruite. Il y a des décennies. Il n'en reste rien. Plus aucun bâtiment, plus aucune trace. Elle a été effacée du plan de la ville.

Je secouais la tête, incrédule.

- Non. Non, c'est impossible... Vous... vous êtes sûr ?

- J'y suis allé. Je vous jure. À la place, il y a des immeubles récents. C'est fini, elle a été complètement détruite.

Ma bouche se couvrit d'une main tremblante, tandis que mes yeux s'égarèrent dans le vide. Puis, je m'écriai :

- Et moi, alors ? Qu'est-ce que je suis censé faire ici ? Je suis coincé ? Et Bertha ? Mon fils, mes parents ? Ma vie ?

Je me levai brutalement, renversant la chaise. Titubant presque comme si j'étais sous l'emprise de l'alcool.

- Je vais rester bloqué ici ?! Pour toujours ?! laissai-je échapper, le souffle court. Vous vous rendez compte de ce que vous êtes en train de dire ?!

Martin s'avavançait prudemment, tentant de désamorcer ma colère.

- Richard, écoutez-moi...

Je le repoussai violemment.

- Non ! Vous allez me dire tout ce que vous savez, maintenant ! m'écriai-je, au bord des larmes. Pas demain. Pas plus tard. Maintenant !

Martin sentit qu'il ne pouvait plus reculer. Le moment de vérité était là.

Mais à l'instant même où ma main a touché sa peau, une décharge violente a traversé l'air. Comme si l'univers entier avait eu une pulsation de trop.

Un éclair blanc, brutal, a jailli entre nous. Une lumière crue, aveuglante, accompagnée d'un grondement sourd venu de nulle part. La pièce a vibré. Le sol a tremblé. Nous avons été projetés l'un contre l'autre, puis repoussés comme deux aimants qui s'annulent. Le monde a basculé.

Je ne sentais plus mon corps. J'étais là sans y être. Suspendu dans une fraction de seconde interminable, à mi-chemin entre deux temps, deux lieux. Puis le noir. Brutal. Total.

Gaston, 1938.

Gaston Rabiot, plus connu sous le sobriquet de « le Gas », rentra chez lui. Il était de mauvaise humeur. Le temps s'était brusquement gâté l'empêchant de continuer sa prospection, la pluie s'était mise à tomber à grosses gouttes, et sa tenue en était complètement trempée.

Sans un mot, il jeta quelques boulets de charbon dans le poêle, puis commença à se déshabiller. À première vue, son accoutrement laissait penser qu'il appartenait aux bas-fonds

de la société. Mais c'était trompeur. Fils de bourgeois aisés, il avait eu la chance de vivre de ses rentes sans jamais avoir besoin de travailler.

Sa maison, située au 27 faubourg de Bruxelles, était modeste : deux pièces au rez-de-chaussée, deux autres à l'étage et un grenier qui ne servait que de débarras. C'était plus qu'assez pour un solitaire comme lui.

La chaleur commençait à se répandre dans la pièce. Nu, encore transi, il frissonnait. Mais cette morsure du froid lui faisait du bien. Il en avait besoin. C'était une façon comme une autre d'apaiser ses pulsions.

Après s'être changé, il se prépara un petit casse-croute, une miché de pain, une bouteille de vin et un morceau de saucisson lui suffisait amplement. Il posa tous les mets sur la table, sorti en même temps un calepin du tiroir de la commande et s'installe à la table.

Il feuilleta le livre, atteignant finalement une page sur laquelle aucune inscription ne se trouvait. Il prit son crayon et commença à écrire.

Au bout d'une demi-heure et la bouteille de vin complètement vide. Il s'étira, la chaleur que le poêle diffusait plus la quantité d'alcool ingurgité le plongeait doucement dans une douce torpeur.

Il se dirigea vers son lit et s'écroula. Le rêve qu'il fit était pour lui comme un doux songe, pour le reste de la population sur terre, il le qualifierait cela de cauchemar. Mais lui, il aimait ce moment où il pouvait combiner ses pulsions. Généralement, aller se coucher était ce qu'il préférait par-dessus tout, oui, généralement. Mais ce soir, ce ne fut pas comme il aurait pu l'espérer. Un visage d'homme le fixait, un regard dur et puissant en même temps. Ce visage, il le connaissait bien, enfin, il le reconnut. C'était un visage du passé. Une sorte de mentor. Celui qui lui avait donné le goût de...

D'habitude, il avait le loisir de s'abandonner à ses fantasmes de violence envers ses victimes. Cette nuit-là, cependant, les rôles furent inversés : il se retrouva du mauvais côté, celui des incommodés. Comme quand il était jeune, le temps où Monsieur le Curé lui apprenait par les sévices reçus à exorciser le diable qui l'habitait.

Il était assis sur une chaise, au milieu d'une église. Des hommes en noir l'entourant et Monsieur le Curé le fixant durement. Tout vacillait à l'entour de lui. Une musique douce lui parvenait à ses oreilles. L'homme s'approcha de lui et lui murmura à l'oreille :
« Tout se terminera bientôt. Tu récupéreras ce

que tu as accompli. Car le mal qui t'habite va disparaître. »

Gaston ouvrit les yeux, transpirant, la lumière du jour traversant la fenêtre. La bouche sèche, il se frottait la tête, tentant de remettre de l'ordre dans son esprit.

Il fut soulagé de constater que tout cela n'était qu'un rêve. Il se dirigea vers la cuisine, remplit la bassine d'eau et y plongea la tête. Le froid du liquide au contact du visage, cela lui redonna un coup de fouet.

Il n'avait pas envie de se tordre l'esprit à cause d'un cauchemar, c'était son premier, c'est plutôt cela qui le perturbait. Jamais durant toute sa vie il n'avait eu cette sensation de perte de contrôle et il n'aimait pas cela. Il avait besoin d'exorciser cette sensation. Il avait besoin de se libérer. Il avait juste besoin de tuer, de voir la peur dans un autre regard que le sien.

Il savait que son plan pour sa prochaine proie n'était pas encore au point. Mais ce besoin, si intense, le rongait de l'intérieur.

Une fois vêtu de ses habits de pauvre, comme il aimait ce terme, comme il aimait ça : paraître, mais ne pas être. Il sortit de chez lui et se dirigea vers la boucherie tenue par Monsieur Sténuît, rue de Bruxelles.

Il marchait calmement, presque en flânant, cependant, en lui, la pulsion montait, enflait, l'envahissait comme une vague noire.

Il s'arrêta devant la vitrine de la boucherie. Monsieur Sténuit, le tablier maculé de sang se tenait fièrement devant son établissement. Depuis à peine un an qu'il avait ouvert boutique, sa réputation s'était déjà solidement installée. On disait de lui qu'il proposait une viande fraîche, issue de bêtes soigneusement sélectionnées, et qu'il travaillait avec une efficacité remarquable, dans une hygiène irréprochable.

- Bonjour, Monsieur Sténuit. Je passais voir si vous ne cherchiez pas un peu d'aide aujourd'hui... pour quelques bêtes, lui dit Gaston, le regard baissé, la voix humble, comme un homme acculé qui cherche à gagner sa pitance.
- Tu tombes bien. J'ai justement deux bêtes à m'occuper, et avec ma femme malade, je ne peux pas être partout. T'as de l'expérience ? demanda le boucher en le fixant d'un œil méfiant, mais pas encore soupçonneux.

S'il savait... pensa Gaston. Il se contenta de hocher la tête, sans un mot.

Sténuit lui fit signe de le suivre, contournant le comptoir par la porte latérale. Ils passèrent

dans l'arrière-cour, pavée de vieilles pierres usées, où deux chevaux maigres étaient attachés à une barre de fer, la tête basse, les oreilles en arrière.

- Ce sont de vieux chevaux de ferme, bons à rien ! murmura le boucher en crachant par terre. On les a rachetés pour pas cher à une exploitation du côté d'Arquennes. On fait ce qu'on peut, tu sais, avec les restrictions et les contrôles de la commune. La viande reste la viande.

Il jeta un regard à Gaston, comme pour jauger ses réactions.

Tu sauras les mener à l'abattoir ? Ce n'est pas loin, au faubourg de Soignies, dans la cabane en briques, il y a une charrette pour transporter la viande, le nécessaire est là. Tu t'y prends comme tu le souhaites, tu saignes à l'encolure ou par l'artère du poitrail ? Une fois que ce sera fait, amène-les-moi, je vais les couper. Gaston hésita un moment, puis il fit semblant de réfléchir sur la manière de procéder.

- À l'encolure, c'est plus rapide... s'ils ne bougent pas trop, répondit-il d'une voix calme. Mais au fond de lui le but en était tout le contraire.

Le boucher acquiesça.

- Alors, vas-y. Je vais m'occuper de l'étal. T'as qu'à me crier si t'as besoin de quelque chose.

Il le laissa seul. Gaston avança lentement vers les bêtes. Le lieu était calme. Le cliquetis du treuil grinçait légèrement dans le vent. Il posa sa main sur l'encolure d'un des chevaux. Ses yeux s'assombrirent et il ressentit une montée d'excitation. Il regarda derrière lui et vit qu'il n'y avait plus personne.

Gaston tira doucement sur la corde du premier cheval. La bête résista d'abord, ses sabots martelant les pavés d'un pas incertain, le souffle court. Mais l'homme força sans violence, avec une lenteur presque caressante, une autorité muette. Le second cheval suivit, tête basse, résigné, sans comprendre ce qui l'attendait.

Ils empruntèrent les rues menant à la vieille l'abattoir au faubourg de Soignies. Le ciel s'était assombri. Une nappe de nuages gris pesait sur Nivelles comme un couvercle sur une marmite en ébullition. L'air sentait le fer humide et la cendre froide.

Le sol avalait leurs pas dans un silence pesant, ponctué seulement par le souffle irrégulier des chevaux. À chaque bruit, Gaston se retournait, non pas par crainte d'être suivi, mais par goût du suspens. Il aimait ces instants d'attente, ce

théâtre intérieur où il se rejouait sa propre pièce. Une fois arrivé à l'abattoir, il ouvrit la porte grinçante. L'air y était plus froid, plus épais. L'odeur du sang ancien, mêlée à celle du métal, de la paille pourrie et de la mort, flottait dans l'espace comme une prière étouffée.

Il attacha les deux chevaux, chacun à un anneau de fer scellé dans le mur, puis se dirigea vers l'établi. Il prit le couteau le plus long, le plus tranchant, celui qui vibrait encore des cris passés. Il en testa le tranchant du pouce : une fine perle de sang en naquit. Il sourit.

Il s'approcha lentement du premier cheval. La bête tourna légèrement la tête, et leurs regards se croisèrent. Dans les yeux de l'animal, Gaston vit ce qu'il cherchait depuis toujours : l'effroi muet, pur, brut. Pas celui des hommes, toujours pleins d'orgueil et de mots. Non. Celui-là était instinctif. Ancien. Animal.

Il posa la lame contre l'encolure. Il sentit le frémissement de la peau. Le cheval hennit, recula d'un pas, tira sur la corde. Gaston s'arc-bouta, le rassura d'une voix douceuse.

— Chut... chut... ça va aller. On va faire ça doucement. Doucement...

Puis, d'un geste vif et précis, il trancha.

Le sang jaillit en un arc rouge. La bête rua, les muscles tendus dans une dernière tentative de

fuite, ses sabots martelant le sol dans une danse absurde. Les bruits de lutte, les coups sourds, les râles et les hennissements se mêlèrent au souffle court de Gaston. Il ferma les yeux un instant, comme pour mieux savourer la musique.

Il posa une main sur l'encolure encore tiède de l'animal agonisant. Il aimait cette tiédeur qui s'échappait, cette lente descente vers l'inertie. Le silence, après. Le vrai silence. Celui qui ne s'obtient qu'en prenant la vie.

Il se tourna vers le deuxième cheval.

Cette fois, il ne chercha pas à faire vite. Il voulait prolonger le moment. Il fit mine d'hésiter, promenant la lame sur la peau, sans appuyer. L'animal tremblait de tous ses membres. Gaston adorait ce frisson de l'autre, cette réaction archaïque face à la menace invisible, mais imminente.

Il approcha son visage du museau de l'animal.

— Tu sens, hein ? Tu sais... Toi, tu sais.

Puis, avec une lenteur perverse, il planta le couteau à la base du poitrail. Le cheval se cabra, poussa un cri aigu, presque humain, et Gaston recula juste assez pour éviter un coup de sabot.

Le sang coulait en nappes épaisses. Le sol était une mer de boue et de rouge. Gaston était calme. Concentré. Il respirait profondément, les narines dilatées.

Lorsqu'enfin tout fut immobile, il resta là, un instant. Le couteau pendait à sa main. Son cœur battait lentement. Sa pulsion était assouvie, pour un temps.

Il s'agenouilla entre les deux cadavres. Posant les deux mains dans le sang, il leva la tête vers la lucarne où un jet de lumière perçait les nuages. Dans ce halo diffus, il murmura :

- Merci.

Puis il se releva, et commença, mécaniquement, à préparer les corps pour le transport. Comme si rien ne s'était passé. Comme si c'était un métier comme un autre.

Il n'était pas là pour la viande. Ce ne fut pas un abattage. Ce fut un rituel.

Un instant hors du monde, un instant pour lui seul.

Quand il ressortit de la cabane de l'abattoir, ses vêtements étaient tachés, son regard calme, apaisé. Le souffle de la bête s'était éteint. Et en lui, l'ombre qui grondait s'était momentanément tue.

Bertha, 1938.

Le plus délicat, c'est d'expliquer comment ces deux originaux ont atterri devant moi, sans que cela ressemble à une mauvaise pièce de théâtre. Je ne vais pas m'embourber dans les détails, mais je dois me le répéter pour être certain que ce n'est pas un rêve. C'est trop invraisemblable pour être passé sous silence.

J'étais assise sur un banc, paisible, en train de donner le biberon à Raymond, juste en face du kiosque à musique, au parc de la Dodaine. Trois musiciens, sans doute des amateurs du coin, jouaient un air doux que je n'ai pas reconnu. Pourtant, Raymond, lui, n'en perdait

pas une miette. Il buvait son lait en fixant les archets avec de grands yeux, comme hypnotisé. Ce qui me sidéra d'autant plus, car il n'était pas censé entendre la musique. Peut-être était-ce simplement parce que les musiciens ressemblaient à des marionnettes qui l'amusèrent.

Lorsqu'il eut fini, je l'ai glissé dans son landau, bien bordé, et je m'apprêtais à reprendre ma promenade. Et là... un éclair. Vif, sec, à peine une fraction de seconde, mais suffisamment fort pour m'aveugler.

J'ai immédiatement senti que quelque chose clochait. Mon instinct me hurlait que plus rien n'allait, même si mon esprit refusait encore d'y croire. Et puis... mon frère est apparu. Littéralement. Suivi de Martin. Ils se sont matérialisés devant moi comme des spectres, mais bien en chair et en os.

J'ai cru que mon cœur allait s'arrêter. Ma bouche s'est ouverte sans que je le veuille, mes yeux écarquillés semblaient vouloir fuir de leur orbite.

Devant moi... Richard.
Mon frère. Mon frère disparu depuis des jours.
Et à ses côtés, Martin, muré dans le doute.
Je compris. D'instinct qu'ils étaient revenus.

Mon souffle s'est bloqué dans ma gorge. Je suis restée pétrifiée.

Eux aussi. Pendant une fraction de seconde, ils furent tout aussi hébétés que moi. Leurs yeux clignaient sous la lumière de mai, comme s'ils émergeaient d'un long tunnel. Richard regardait autour de lui, les lèvres entrouvertes. Martin, plus nerveux, semblait chercher quelque chose à reconnaître, un repère, un ancrage. Rien. Il n'y avait que le parc, les arbres et l'étang. Tout était là. Et rien ne correspondait vraiment à ce qu'ils connaissaient.

Puis, subitement, Martin se tourna vers Richard et laissa échapper un rire sec, presque nerveux. Un rire clair, étranglé, comme celui d'un homme qui tente de cacher sa panique sous une blague. Richard le fixa d'abord, interdit... puis sourit à son tour, sans vraiment comprendre pourquoi. Ils riaient. Oui. Mais c'était un rire venu de loin. De l'absurde. De l'impossible. Un rire qui masquait le vertige.

Et moi, j'étais là, figée, les bras ballants. Je les regardais comme des fantômes revenus hanter la lumière du jour.

Et le plus déroutant ? Personne autour de nous n'a réagi. Les passants continuaient leur chemin, les yeux fixés droit devant eux, comme si rien ne s'était passé. Comme si j'étais la seule à les voir surgir ainsi, d'un claquement de doigts.

Ou pire...
Comme s'ils n'avaient jamais disparu.

- Richard ?! Mais où diable étais-tu passé ? Tu nous as fichu une de ces peurs, moi et Rose !
- Je t'expliquerai. Quant à Rose... je ne sais pas encore. Mais je dois la voir. Lui parler.
- Lui parler de quoi ?

Martin, visiblement mal à l'aise, s'est mis à gesticuler. Richard l'a fusillé du regard.

- Tu veux bien arrêter tes simagrées deux minutes ?!
- Si je puis me permettre, intervint Martin avec un sérieux inattendu, on ferait mieux d'en discuter ailleurs. Tranquillement. Sans le petit. Et à l'abri des oreilles indiscretes.

Il n'avait pas l'air de plaisanter. Son ton m'a surpris. Richard aussi, visiblement.

- Il n'a pas tort, dit-il après une pause, comme pour reprendre le dessus.

On a convenu de se retrouver plus tard chez Richard. Mais je voyais bien qu'il avait quelque chose sur le cœur. Il paraissait nerveux. Même un peu secoué.

- Qu'est-ce qui te tracasse, Richard ?
- Tu te rends compte de ce qui se passe ?
- Tu veux dire... Martin ?

- Oui. Je n'y ai pas cru au début. J'ai même pensé que j'avais trop bu. Mais j'y suis allé, moi aussi. Là d'où il vient. Pas longtemps, mais assez pour douter de ma raison.
- Tu veux dire que tu as vu... le futur ?
- Pas seulement si je puis dire. J'y ai ressenti quelque chose d'effrayant. Un malaise profond. Comme si le monde lui-même n'était plus à sa place.
- Et moi, vous croyez que je m'y retrouve ?! s'écria Martin en se redressant du landau. Mon père, bébé. Mon grand-père, plus jeune que moi. Ma tante, encore gamine. Et moi, inspecteur dans le corps de quelqu'un qui n'est pas moi dans une époque qui n'est pas la mienne. Un jour je me retrouve dans une cave, face à un cadavre mutilé, le lendemain à la morgue... Et comme si ça ne suffisait pas...
- « Qu'est-ce que tu veux dire ? » demanda Richard, plus sévèrement.
- Rien. Laissez tomber.

Martin se leva d'un coup, le visage fermé, et tourna les talons. Il fit quelques pas, puis Richard haussa la voix :

- Martin, reviens. Il doit bien y avoir une explication à tout ça.

Martin s'immobilisa.

- Il a raison, ajoutai-je calmement. Mon frère et moi... on a besoin de toi comme toi tu as besoin de nous.

En nous quittant une heure plus tard, après avoir convenu d'un rendez-vous avec Richard en fin de journée, nous formions un trio hétéroclite, composé de gens de diverses générations et provenant de milieux variés, mais décidés à faire front commun pour essayer de percer le mystère qui se présentait à nous.

Quand Richard est revenu à son domicile et qu'il a croisé le regard perçant de Rose, une vague de frisson glacial m'a envahi, presque palpable. Il est resté figé, muet. Je voyais dans son regard qu'il pesait le pour et le contre de ce qui s'était passé, et surtout comment aborder le sujet. Pourtant, je l'avais prévenu pour Martin, du fait qu'elle n'avait pas fait d'histoire et qu'à première vue, contre toute attente, elle avait plutôt bien accepté la situation du cousin venu rendre visite.

Richard s'approcha doucement de sa femme, tenta de lui déposer un baiser, mais elle détourna le visage.

Il était clair que je n'avais pas la place dans cette discussion de couple, je décidais de les laisser seul régler leurs conflits.

En tenant la poignée, juste avant de sortir, j'entendis la voix de Richard, grave et sèche. Le ton était monté. Avait-il attendu que je parte

pour libérer sa colère ? Une chose est sûre : Rose et moi, nous ne nous estimions déjà pas beaucoup, mais maintenant c'était clair, c'était scellé.

Je n'avais qu'une envie : partir, rentrer chez moi, retrouver ma vie. Je marchais d'un pas rapide lorsque le visage de Martin me revint en mémoire. Je ne pouvais pas l'abandonner. Même si je ne savais pas pourquoi, il avait besoin de moi. De nous.

Arrivée sur le square Gabriel Petit, je m'engageai dans la rue de Bruxelles, lorsque je percutai un homme. Son allure, si on peut appeler ça une allure, me fit faire un bond en arrière. Quelques taches de sang sur le devant de sa blouse, le regard légèrement fuyant.

- Désolé, ma petite dame, mais c'est vous qui m'avez bousculé sans regarder où vous alliez, dit-il d'une voix neutre, monotone.
- Je vous prie d'accepter mes excuses, j'étais dans mes pensées.

Quelque chose dans son attitude me dérangeait. Quoi ? Je ne saurais le dire. Mais je ressentis un profond malaise. Était-ce le sang ? Ou son air si neutre, si quelconque ?

- Je dois vous faire peur avec ce sang. Je travaille pour le boucher. Je viens d'abattre deux canassons.
- Je ne vous demande rien. Je suis pressée. Encore pardon pour...

- Ne vous inquiétez pas. Gaston en a vu d'autres. Il est solide, le Gaston.

Je ne lui répondis même pas. Je pris mes jambes à mon cou et traversai la rue pour me rendre sur la place de l'Esplanade.

Martin (Alexandre Botte), 1938.

Martin quitta le parc de la Dodaine, les mains dans les poches de son pantalon, le regard bas. Le gravier crissait sous ses pas. Il longea les grilles du parc de la dodaine, traversa le boulevard et descendit en direction des « 24 », ce quartier oublié entre deux mondes, entre les ruelles du vieux Nivelles et les zones boueuses qui sentaient le charbon froid.

Il marchait sans but précis, mais ses pas le portèrent naturellement en descendant les marches vers la rue du Wichet.

Les pavés luisaient d'humidité. L'air sentait la pluie à venir, mêlé de fumée de bois et d'un reste de bière éventée, sans doute d'un débit de boissons ouvert dès le matin.

En bas des escaliers, il s'arrêta net.

Sur la pilasse à droite, là où on collait d'ordinaire des avis de décès, des tracts politiques ou les programmes paroissiaux, un pan entier de mur était couvert d'affiches.

Il s'approcha, intrigué.

Des feuillets en couleur, ou du moins ce qu'il en restait annonçaient les films à l'affiche du Cinéma Le Phare. Un titre qu'il ne connaissait pas *À Venise, une nuit*. Des noms d'acteurs qui, cependant, ne lui étaient pas tout à fait inconnus Albert Préjean, Elvire Popesco et Marcel Mouloudji.

La rue n'était pas longue, des pavés y trônaient à la place du macadam qu'il connaissait. Il se rendit compte que tout ce qu'il voyait et qui se trouvait devant ses yeux n'était pour lui que des images de photos en noir et blanc ou vieille carte postale. Ici il avait tout en couleur avec les odeurs en prime.

Il tourna à gauche, puis bifurqua directement à la rue du coq pour atterrir sur la grande place. La vision de la collégiale, les maisons accolées à l'édifice. Longtemps il avait rêvé de pouvoir le

voir en vrai. Même si toute la situation était complètement folle. Il se mit à sourire de pouvoir vivre ça. Il n'aurait pas appelé ça le bonheur, mais une sensation de bien-être venait de s'emparer de lui. Ce petit moment d'extase ne dura pas longtemps. Il était en pleine contemplation lorsqu'il sentit une main se poser délicatement sur son épaule.

- Inspecteur Botte, je voulais...

Martin ne lui laissa pas le temps de terminer sa phrase. Il se retourna brusquement et poussa un cri de surprise.

- Mais ce n'est pas possible, vous apparaissez toujours lorsque je ne m'y attends pas.
- Excusez-moi, inspecteur, mais c'est au sujet de... il termina sa phrase en un hochement de tête voulant surement indiquer l'endroit où le cadavre avait été retrouvé.
- Oui et alors ?
- Le rapport complet du médecin légiste est arrivé, je me suis permis de le feuilleter. Le type à l'air de bien s'y connaître en découpage.
- Vous en concluez quoi alors ? répondit Martin, plus intéressé qu'il n'aurait pensé l'être.
- Si le type veut passer inaperçu, c'est soit un toubib ou un boucher. Ce sont les

seules personnes à pouvoir se balader avec du sang sans que l'on se pose la question.

- Ce n'est pas bête du tout, agent ...

L'agent bomba le torse, il ne s'attendait pas à recevoir un compliment de l'inspecteur.

- Agent Leclercq, inspecteur, vous avez oublié mon nom ? Baissant le regard.
- Bon Agent Leclercq, vous m'avez l'air d'un type plutôt intelligent et assez ouvert d'esprit. Donc, si vous voulez bien m'écouter jusqu'au bout, vous allez comprendre ce qui se passe.
- Oui, oui, inspecteur Botte. Se sentant de nouveau important aux yeux de son supérieur.
- Voilà si je vous semble bizarre ou étrange c'est que ... il hésita, pas longtemps, mais il hésita quand même et la fraction de seconde de flottement qui se produisit était suffisante pour qu'il prenne à son sens la meilleure des décisions. Il prit une profonde inspiration. Et reprit la conversation. Donc voilà plusieurs jours où je ne sais pas par quel hasard je me trouve ici, sans rien me rappeler, je ne sais plus qui je suis, qu'est-ce que je fais ici et surtout aucun souvenir que je suis flic. Je ne sais même plus où j'habite.

L'agent Leclercq le regarda bouche ouverte. Si déjà son regard semblait perdre le peu de clarté que Martin lui avait donné, tout s'effondra en un instant et il fut soulagé d'avoir inventé cette histoire d'amnésie plutôt que de lui dire la vérité.

- Donc, vous avez un trou de mémoire, c'est ça ?
- À ce niveau c'est plutôt un gouffre, lui répondit Martin en souriant, tentant de rendre son histoire moins dramatique que l'agent donnait l'impression de vivre.
- Et personne n'est au courant,
- Non, vous êtes le premier.
- Mais les deux personnes à qui vous parliez tantôt au parc.

Martin fut surpris de constater qu'il avait été suivi sans s'en rendre compte. Et si l'Agent Leclercq avait entendu leur conversation.

- Ne vous inquiétez pas, inspecteur, j'étais loin et j'ai vu que vous parliez à une jeune femme et à un homme. La conversation semblait animée.
- Non vous êtes le seul. Martin avait constaté que lui donner une certaine importance à cet agent ne pouvait que le mettre en confiance et le résultat ne se fit pas attendre.

- Ne vous inquiétez pas, je peux vous aider.
- À quoi ?
- Déjà vous dire qui vous êtes, vous vous appeler Botte Alexandre, montrer où vous habité, pour que vous puissiez vous changer.

Martin réalisa pour la première fois qu'ici il ne s'appelait pas Martin Potard, mais Alexandre Botte. Il n'avait pas fait non plus attention à sa tenue, il n'avait pas remarqué que le costume qu'il avait mis la veille était plus que froissé et le faite de se laver ne lui ferait pas de tort non plus.

- Bonne idée, j'en profiterais pour prendre une douche bien chaude.
- Une quoi ? sursauta l'agent.
- Me laver à l'eau.
- Vous employés de ses termes pour l'instant inspecteur que par moment, on dirait que vous venez d'ailleurs.
- Si vous saviez. Bon, conduisez-moi à ma maison et on parlera de l'affaire en marchant.

Ils marchèrent d'un pas alerte en direction de la rue de Namur. Martin marchait à un rythme régulier, les mains toujours enfoncées dans les poches, comme s'il cherchait à se réchauffer ou

à se retenir d'attraper chaque détail de cette ville qu'il découvrait malgré lui.

- La maison où vous logez se trouve pas loin du boulevard Charles Van Pee, précisa Leclercq, un brin fier de connaître chaque rue comme sa poche. C'est dans un quartier un peu plus neuf... enfin, disons moins vétuste que le centre.

Ils passèrent devant une épicerie à l'ancienne le fameux Delhaize du coin, dont la vitrine affichait encore des bocaux en verre et quelques boîtes de sardines empilées et autres ustensiles servant à la vie de tous les jours. Le parquet à l'intérieur craquait à chaque pas de la commerçante, qu'ils devinaient au bruit plus qu'à la vue.

- C'est complètement fou, dit Martin à mi-voix, tout est réel ici. Les bruits, les odeurs, même les affiches déchirées sur les murs.
- C'est normal, non ? répondit Leclercq, en jetant un regard inquiet de côté.

Ils longèrent la rue de Namur, jusqu'au carrefour menant à la place place Émile de Lalieux. Les rues étaient encore pavées de grosses pierres inégales, et une charrette tirée par un cheval ralentit leur progression. Martin observait tout. Les enfants qui jouaient en

chaussure de cuire ou en sabots, la vieille dame qui vidait son seau d'eau sale dans le caniveau, la fumée qui sortait des cheminées étroites et noircies.

- On dirait que le temps s'est arrêté ici, murmura-t-il, presque pour lui-même.
- Arrêté ? Vous êtes drôle, inspecteur. Moi je trouve que ça bouge de plus en plus vite, avec les usines, les autos, les trains qui filent.

Ils prirent la direction du boulevard Charles Van Pee, puis bifurquèrent vers l'avenue General Jacques. Là, les maisons commençaient à s'espacer un peu, certaines plus hautes, aux façades claires, témoignaient des nouvelles constructions de ces dernières années. Une odeur de lessive flottait dans l'air, probablement en provenance d'un jardin arrière où l'on rinçait du linge à l'eau froide.

- C'est encore loin ? demanda Martin, feignant l'agacement, mais curieux de ce qu'il allait découvrir.
- Non, on y est presque. Après le coin, vous verrez les platanes. C'est le début du boulevard.

Effectivement, à mesure qu'ils approchaient, les rues semblaient plus ordonnées. L'avenue s'ouvrait devant eux, large et bordée d'arbres jeunes, mais prometteurs. Quelques maisons

bourgeoises à l'architecture plus moderne, toits d'ardoises, jardins clôturés, vérandas vitrées contrastaient avec les bâtisses plus anciennes du centre-ville.

- C'est plus calme ici, remarqua Martin.
- Oui, ici, ce sont les familles de notaires, de pharmaciens, de gens bien. On n'a pas encore mis l'égout partout, mais au moins, c'est propre.

Ils s'arrêtèrent devant une maison en briques rouges, sobre, mais élégante. Une boîte aux lettres rouillée trônait à côté de la porte en bois massif. Le nom « M. Botte. A » était gravé sur une plaque de laiton, à demi ternie.

Martin eut un frisson.

- C'est ici ? demanda-t-il, la voix hésitante.
- Oui, inspecteur. C'est là que vous logez depuis quelques mois. C'est ce que le commissaire m'a dit, lorsqu'il m'a envoyé vous chercher pour le meurtre de la rue des Bouchers et que je suis tombé sur vous par hasard dans la rue, en tout cas. Vous verrez, y a une salle d'eau comme vous dites, avec un baquet et une bassine... suffisant pour vous décrasser, ajouta-t-il en souriant du moins, je le suppose, vu la teneur de la maison

Martin hochâ la t#^te. Il regarda la façade comme on scrute un visage oubli#. Une part de lui esp#rait que franchir cette porte ferait comprendre ce micmac. Mais il n'y croyait pas vraiment. Pourtant, il se sentait # sa place tout en sachant tr#s bien qu'il n'#tait pas de la bonne #poque. #trangement. Il fouilla dans la poche de sa veste # la recherche de la cl#, en esp#rant que celle-ci fut bien celle de sa maison. Il eut un soulagement lorsque celle-ci tourna sans soucis.

-Bon, fit-il en posant la main sur la poign#e, j'imagine qu'il faut bien commencer quelque part.

L'agent Leclercq le regardait avec une loyaut# presque na#ve.

- Je ne reste pas loin, inspecteur. Si vous avez besoin... pour l'affaire ou pour autre chose.

Martin acquiesça. Il n'avait pas encore trouv# toutes les r#ponses, mais il venait peut-#tre de gagner un alli#.

Martin (Alexandre Botte), 1938.

Bon, c'est vrai que j'aurais préféré une bonne douche ou un bain bien chaud, mais devoir me contenter de me laver dans un baquet d'eau me fait malgré tout du bien. Car, malgré ce que Georges m'avait laissé croire, ma maison ne possédait pas de salle d'eau. Ça, c'est pour le côté physique. Mais faut pas se mentir, il y a quand même une sacrée bizarrerie dans tout ça. Comment se fait-il que moi, qui vivais

encore il y a quelques jours en 2025, une vie merdique, d'accord, mais enfin, une vie banale, je me retrouve ici, en 1938, avec une maison, un salaire, une existence tout établie ? Dans un corps qui n'est pas le mien, avec mes propres pensées, mais des effluves du corps que j'habite.

J'ai beau retourner tout ça dans ma tête, je n'arrive toujours pas à comprendre.

Les pièces principales de la maison sont assez belles. C'est décoré avec goût, mais on voit que je suis célibataire dans cette vie de 1938 comme en 2025. Le salon est grand, plus grand que celui de la maison de Richard. Une grande fenêtre éclaire la totalité de la pièce. Je monte un étage. La porte de gauche donne sur ma chambre. Enfin, je le suppose. Là aussi, une pièce assez large et assez sombre où trône un lit qui me donne l'impression de m'appeler. J'hésite quelques instants, je m'assois une poignée de secondes sur le matelas. J'avais oublié cette sensation de matelas à ressorts et de sommier du même matériau. Autant le lit me paraissait confortable, autant le tester me refroidit un peu.

Je fouille les armoires à la recherche de vêtements. Le costume que je trouve est de bien meilleur état que celui que je porte depuis des jours. Dans le tiroir du buffet, je mets la main sur un portefeuille. Tout est là : plusieurs

billets de cent francs, trois, pour être précis. Mes papiers d'identité avec ma photo. Et c'est bien ma tête et mon nom actuel, Alexandre Botte, qui y sont inscrits. Je me les répète à plusieurs reprises pour être certain qu'ils s'inscrivent dans mon esprit, ainsi que ma date et mon lieu de naissance. Ici, je suis né le 4 septembre 1908 à Nivelles. Le jour et le mois correspondent dans mes deux vies, mais l'année, évidemment, n'est pas la même. Même ma plaque de police est là.

J'ai besoin, de nouveau, de m'asseoir.

Je regarde autour de moi. Cette maison qui est censée être la mienne, et que je ne connais pas. Ces papiers que je tiens en main semblent m'appartenir, mais avec lesquels je n'ai aucun lien, aucune vraie résonance.

On frappe à la porte. Je me doute que c'est l'agent Leclercq qui commence à s'impatienter. Je me lève, descends les marches et lui ouvre. Effectivement, il est là, face à moi. Il me regarde avec un air soucieux.

— Tout va bien, inspecteur Botte ? me demande-t-il doucement.

Je ne sais pas si j'arriverai à m'y faire, à ce nouveau nom. À chaque fois qu'il le prononce, je n'ai vraiment aucune sensation, j'ai juste le sentiment qu'il s'adresse à quelqu'un d'autre.

- On va dire que oui. J'ai presque fini, on va pouvoir y aller. Mais d'abord, il faut que je mange.
- Vous avez raison, je n'ai rien avalé depuis ce matin non plus.
- Écoutez, je vous invite. Maintenant que j'ai retrouvé mon portefeuille.
- Mais inspecteur, ma dame m'a préparé de quoi manger !
- Je n'ai pas envie de manger seul. Et puis, nous devons parler de l'affaire, non ?
Considérez ça comme un ordre.

L'agent Leclercq rougit de tout son front. Il accepta, faisant mine d'être embêté pour le repas que sa femme avait préparé.

Après quelques minutes de marche, dans un silence presque religieux, trop de questions venaient s'entrechoquer dans mon esprit. J'avais besoin, durant ce court instant, de remettre les choses en place. Mon regard se posa sur un établissement qui me sembla tout à fait approprié pour calmer ma faim, de plus en plus pressante. Nous étions devant le numéro neuf de la place Émile de Lalieux. Ce n'était pas un grand restaurant comme on pourrait en voir maintenant, cela ressemblait plus à un bistrot, mais je dois vous avouer que cela m'importait peu.

L'agent Leclercq poussa la porte avec l'aisance d'un habitué. À l'intérieur, des tables en bois,

quatre, d'après un rapide coup d'œil, un bar, ou plutôt un zinc, comme on doit l'appeler ici. Deux tables étaient occupées par ce qui semblait être des représentants de commerce. Au zinc, un homme accoudé buvait tranquillement une bière.

Nous nous installons à la table près de la fenêtre. De là, je pouvais voir l'édifice, ou plutôt une partie du monument que la ville avait érigé en l'honneur de celui dont la place portait le nom. Tout cela n'existait plus à mon époque.

- Vous prenez quoi, inspecteur ?

Je suis presque certain que ce que j'aurais envie de manger n'existe pas ici. Je me voyais mal demander un kebab, un hamburger, ou même une pizza. Si déjà l'agent me trouvait bizarre, là, il me prendrait pour un fou.

Mon regard balaya la pièce à la recherche d'une ardoise ou d'un menu du jour, mais ce fut peine perdue.

Il reprit, un peu moqueur :

- Ne me dites pas que vous ne savez plus ce que vous aimez manger !

Ce n'est pas ça, bougre d'idiot, mais tu ne comprends pas que ta nourriture n'a plus rien à voir avec celle que je connais... Voilà ce que j'aurais pu répondre. Mais je me contentai d'un haussement d'épaules.

- Qu'est-ce que je sers à ces messieurs ?

La voix était grave et rocailleuse. Un homme de petite taille, assez trapu, se tenait devant nous. Sa moustache en guidon de vélo faillit me faire éclater de rire.

- Vous viendrez voir le match de boxe ce samedi ?
- Vous pratiquez la boxe ici ? répondis-je, abasourdi.
- Bien sûr ! À l'arrière, nous avons une grande salle. Et vous pouvez même venir faire du ping-pong si le cœur vous en dit ! Alors, je vous sers quoi ?

L'agent Leclercq, percevant mon désarroi, prit les devants et commanda :

- Vous pouvez nous mettre deux stoemps-saucisse.
- Et avec ça ?
- Deux Archiducs bien fraîches.

J'attendis que le patron s'éloigne un peu pour remercier l'agent de m'avoir sorti de cette impasse.

Les plats, ainsi que les deux bières, arrivèrent. Je ne vais pas mentir : ils n'ont pas fait long feu. Et une chose est sûre : la bière d'autrefois, c'est quand même autre chose que celle qu'on nous sert aujourd'hui.

Sans vraiment m'en apercevoir, je levai le bras, comme un habitué, et commandai un deuxième service. Côté boisson.

- Agent Leclercq, c'est quoi votre prénom ?
- Georges, inspecteur... répondit-il, un peu surpris.
- Bon, à partir de maintenant, vous m'appellez Alexandre, et moi, je vous appelle Georges. Fini les "agents" ou les "inspecteurs", c'est compris ?
- Mais... mais...
- Il n'y a pas de "mais". Vous voulez participer à cette enquête ?
- Oui, bien sûr.
- Alors, on va établir les règles. Vous avez bien vu que je suis un peu dans le brouillard. Vous êtes le seul au courant. Pour être complètement honnête avec vous, les deux personnes que vous avez vues avec moi au parc le savent aussi. Et elles peuvent m'aider. Ne me demandez pas ? Ni comment ? Je vous demande juste de me faire confiance. Cette enquête qui m'est tombée dessus, c'est une vraie merde. Mais, allez savoir pourquoi, j'y suis lié. Donc, si vous acceptez cette mission, il faudra être discret. Très discret. Et tous les renseignements que vous trouverez

devront être transmis à moi seul. À
personne d'autre.

À cet instant précis, j'ai eu l'impression de voir
le début du film *Mission impossible*. La
musique s'est mise à résonner toute seule dans
ma tête.

Mais pour Georges Leclercq, ce fut, à mon avis,
un vide sidéral. Il resta là, figé, sans rien dire.

- Ho ! Georges ! Vous remontez à la
surface ?
- Désolé, insp... heu, Alexandre, dit-il en
rougissant. Mais franchement, je ne
vous reconnais plus. Oui, je veux vous
aider. Mais... je ne dois rien dire au
commissaire de notre avancée ?
- Vous lui direz quand on aura trouvé
quelque chose. Mais en aucun cas vous
ne lui parlez de mon cas. Compris ?
- Oui. Promis.
- Bon. Maintenant que les choses sont
claires, parlons de l'affaire.

Jamais je n'aurais cru dire un jour ce genre de
phrase. Mais il faut bien avouer qu'au fond de
moi, je me prends au jeu. Je ne sais pas où tout
cela va me ? Ni pourquoi ni comment c'est
arrivé, mais il faut bien reconnaître une chose :
ce genre d'histoire, ça n'arrive à personne. Ou
alors... personne n'en parle.

Nous avons discuté plus d'une demi-heure. Moi, je lui ai raconté ce que j'avais appris pendant l'autopsie. Lui, il m'a exposé ce qu'il avait compris en lisant le rapport, qui, normalement, m'était destiné.

Pour moi, on avait là le portrait parfait d'un tueur en série. Même si, officiellement, on n'avait qu'un seul cadavre. Mais ce chiffre gravé sur son crâne ne laissait aucun doute.

- Le monstre qui opère, et ce n'est pas peu dire, c'est vraiment un boucher. J'ai l'impression qu'on a affaire à un professionnel du couteau, dit-il.
- Oui, je sais, Georges. Mais vous en déduisez quoi ?
- Ce qui m'étonne, c'est qu'au départ, le tueur a l'air si organisé, méthodique... et puis le fait de le tuer d'un coup, c'est un peu comme si celui-ci avait été empêché de terminer, excusez-moi l'expression, *son œuvre*.
- Je me suis fait la même réflexion. Lorsqu'à l'autopsie, il a parlé d'arme contondante.
- Selon encore le dossier du docteur, il n'y avait aucun signe de pupilles dilatées ou contractées, traces d'injection, de piqûres, d'odeurs particulières, mis à part le corps en putréfaction, mousse aux lèvres qui aurait été un signe de

convulsions ou d'empoisonnement,
cyanose, rigidité ou lividité anormales.

Georges avait dit tout cela de mémoire, tout en caressant son verre de bière.

- En conclusion, il a été torturé en étant en pleine conscience ! Mes mots sortirent de ma bouche avec un léger trémolo horrifié.
- Comme tu dis, Alexandre, en conclusion, oui ! Pour moi, on devrait aller faire un tour à l'abattoir. Discrètement.

Le regard perdu dans le fond de son verre.

- Discrètement ? Avec ton uniforme ?
- Ne te formalise pas. Il nous arrive souvent de faire des rondes dans le coin. C'est un endroit où les hommes aiment bien boire après leur journée. Il n'est pas rare qu'une bagarre éclate en fin d'après-midi. Et vu l'heure, je crois que ce serait le moment parfait pour investiguer.
- L'heure ?
- Oui, pardi ! Il est presque 17 h 30.

Je reçus cette information comme une décharge. Je me levai d'un bond, allai payer, et promis à Georges qu'on irait. Mais demain. Aujourd'hui, pour moi, c'était fini. J'avais d'autres obligations.

- Mais... il me semblait que tu avais tout oublié ?
- Georges, promis, je te raconterai tout.
Mais, pour l'instant, fais-moi confiance.

Je ne lui laissai pas le temps de dire un mot. Je lui tendis la main et sortis, tel un diable de sa boîte.

Avec tout ça, j'avais complètement oublié Bertha, Richard... et Rose.

Je devais aller les retrouver.

Avec eux aussi, j'avais une discussion à avoir.

Richard, 1938.

Avec Rose, ça n'a jamais été simple. Et depuis la venue du bébé, qui nous a obligés à nous marier... Enfin, tout ça pour dire que je suis devant une femme, qui est la mienne, et que je ne vois dans son regard que de la haine ou du mépris. Elle m'en veut d'avoir, comme elle dit, pris la fuite. Elle ne me croit pas. Je lui ai dit que je ne me souvenais de rien, que j'ai eu un trou noir, et que je me suis retrouvé devant Bertha et... J'ai dû réfléchir pour ne pas commettre d'impair, car pour moi, Bertha, c'est

Martin, mais pour les autres, il s'appelle Alexandre.

Je ne peux pas trop lui en vouloir, mais pour une fois que je dis presque la vérité... Je n'insinue pas que je lui mens d'habitude, mais merde, quoi. Si j'avais commis une connerie, je ne suis pas assez idiot pour inventer un truc pareil.

Raymond dort toujours dans son couffin. Pour une fois, je bénis les dieux qu'il n'entende pas. Car durant plus de dix minutes, le ton entre nous a vraiment explosé. Même si le regard de Rose est dur et froid, la tempête semble se calmer. J'ai l'impression qu'elle commence à douter. Qu'elle pourrait, selon elle, même si tout cela semble invraisemblable, croire à un soupçon de vérité.

Je me dirige vers l'armoire, sors la bouteille de vin et me sers un grand verre.

- Tu ne vas quand même pas commencer à boire ? me dit-elle, le regard noir.
- Tu permets ? Tu parles comme si j'étais un poivrot.
- Pourquoi, tu ne l'es pas ?
- Écoute, Rose, je sais que tu estimes que "nous", c'est une erreur. Je le vois bien, que tes sentiments pour moi n'y sont plus. Mais on a un fils. Nous sommes mariés. Et ça, malheureusement pour toi, on ne peut rien y changer. Donc je

ne te demande pas de m'aimer. Juste de t'occuper de notre fils et de ton mari comme toute épouse est en droit de le faire.

Elle n'a rien dit. Elle s'est assise sur la chaise en bois près de la table et a commencé à pleurer. Je n'ai pas eu le courage, ni l'envie, de faire un geste pour elle. J'ai vidé mon verre d'un trait, puis, prenant une voix plus douce que je ne l'aurais vraiment voulu :

- Je dois voir Alexandre et Bertha. Nous devons régler certaines choses. Cela étant, je te promets que ce sera plus calme et que je m'occuperai de mon fils pour te soulager.

Je n'ai pas attendu qu'elle me réponde. J'ai pris ma veste, qui était sur le porte-manteau, et je suis sorti attendre qu'ils arrivent. J'étais à ma deuxième cigarette lorsque Bertha arriva. Elle marchait d'un pas rapide, regardant souvent derrière elle. Elle me donna l'impression de craindre d'être suivie. Je me dirigeai vers elle. Ses yeux s'illuminèrent lorsqu'elle m'aperçut. Elle se jeta presque dans mes bras.

- Oh, Richard, comme je suis soulagée de te voir.
- Qu'y a-t-il ?

- J'ai croisé un homme dans la rue. Quelque chose en lui m'a troublée profondément.
- Il est où, que j'aie le retrouver ?
- Non, il n'a rien fait. Nous nous sommes juste bousculés et... je ne sais pas, mais quelque chose en lui m'a mise mal à l'aise. Et franchement, je ne pourrais même pas le reconnaître.

Il fallut à Bertha au moins cinq minutes pour reprendre son calme. Elle me demanda comment ça s'était passé avec la marâtre. Je n'ai pas su quoi répondre. Je lui ai juste raconté en quelques lignes notre échange, enfin, si on peut appeler ça une conversation.

Martin arriva à bout de souffle. Il avait couru. Il s'appuya quelques instants à la façade de la maison pour reprendre sa respiration. Le voir comme ça me fit quand même un drôle d'effet. Je crois que je commence à réaliser que ce type, plus âgé que moi, est de mon sang. C'est mon petit-fils. Ça me soulage de savoir que Raymond a eu des enfants. Mais combien ? Et avec qui ? Je sais, une femme, mais quel style de femme ?

- Tu as des frères et sœurs ? lui lançai-je sans crier gare. Il me regarda, surpris.
- Oui, une sœur. Daphné. Elle est plus âgée que moi.
- Et raconte-moi ta vie.

- Non, répondit-il, sec.
- Pourquoi non ? Là, c'est moi qui suis surpris.
- Ce n'est pas le moment. Et ce n'est pas le propos. Mais... je crois que je vous dois quelques explications. Surtout à toi, Richard.

Il semblait soudain plus tendu. Il regarda autour de lui, puis s'assit sur la marche. Bertha et moi restâmes debout. Il inspira longuement, comme pour se délester d'un poids invisible.

- Il y a plusieurs nuits, j'ai rêvé. Enfin... je crois que c'était un rêve. C'était trop réel. Je veux dire, je me suis réveillé trempé de sueur, le cœur battant comme si j'avais couru un marathon. Et ce que j'ai vu...

Il marqua une pause. Ses doigts se frottaient nerveusement.

- Je t'ai vu, toi, Richard. Mais pas ici. Pas comme ça. Ce Richard, il était... dans une cave. Ou un sous-sol, je ne sais pas. Il faisait sombre. L'air était épais, humide. Il y avait un bruit, constant, métallique... peut-être une chaîne qui pendait. Et il y avait cette odeur. Une odeur que je ne connais pas dans ma vie d'aujourd'hui. Une odeur de... peur, peut-être. Je ne sais pas.

Je ne dis rien. Bertha non plus. Nos regards fixaient Martin avec intensité.

- Il était attaché. Mais pas vraiment ligoté : ses jambes pouvaient encore bouger. Comme s'il était trop faible pour se lever. Il a tenté quand même. Il essayait de parler, mais aucun son ne sortait. Pourtant, je savais ce qu'il pensait. Et puis, il y avait une silhouette. Imprécise. Je ne peux pas l'affirmer, mais... c'était sombre. Il bougeait lentement, comme un fauve. Et il jubilait. Un rire bas, contenu. Ce n'est pas ce qu'il faisait qui m'a glacé, c'est ce que j'ai ressenti. Comme si tout, dans cette scène, criait qu'un événement inévitable allait se produire. Quelque chose de mauvais. De définitif.

Bertha mit la main sur sa bouche. Moi, je restai figé. Mes jambes semblaient vouloir plier sous moi.

- Et après ? demandai-je, la gorge nouée.
- Je me suis réveillé, brutalement, au moment où... je ne sais pas. Mais la sensation est restée. Comme si j'étais encore là-bas, quelques secondes après. Je ne sais pas ce que ça veut dire. Et je ne veux pas vous alarmer... mais ce n'est pas la première fois que je rêve de ça. À chaque fois, c'est plus net, plus précis. Et

tu es toujours là, Richard. Jamais Bertha. Jamais moi. Juste toi. Et cette cave.

Bertha s'écarta légèrement. Son regard allait du mien à celui de Martin.

- Tu crois que c'est un avertissement ? demanda-t-elle à voix basse.
- Je ne sais pas. Mais je crois que c'est lié à ma venue ici. Rien de ce que je vis depuis mon arrivée ne ressemble à du hasard.

Je tentai de garder mon calme. Mais dans ma poitrine, un orage grondait. Et une image persistait : une cave, un rire, et mes forces qui m'abandonnent.

- Tu as vu autre chose ? demandai-je, presque à contrecœur.
- Ce que j'ai vu... c'est qu'en arrivant ici, dans votre époque, je me suis retrouvé dans une vie qui m'attendait déjà. En 1938, ici, je suis inspecteur. J'ai un nom, une adresse, une fonction. Et le pire, c'est que j'ai vu, en vrai, la scène de mon rêve.
- Quoi ? hurlai-je.
- La première fois que je me suis retrouvé seul, j'étais dans la rue des Bouchers, près de la Grand-Place.

- Oui, je connais, merci Martin, mais j'habite Nivelles.
- Je sais, désolé. Mais j'essaie de remettre de l'ordre dans tout ça. Un policier, en uniforme, m'a abordé directement en m'appelant « inspecteur Botte ». Il m'a montré sa plaque de police et m'a embarqué avec lui, comme si tout cela était normal.
- Purée... murmura Bertha, entre surprise et terreur mêlées.
- Ce flic m'a conduit à l'intérieur d'une maison, et la scène que j'ai vue correspondait, à s'y méprendre, à ce dont j'avais rêvé. La seule différence, c'est que la victime... ce n'était pas toi, Richard. C'était un autre homme. Mais le lieu, l'ambiance, le détail du sol, tout y était. Quand Bertha a cru que tu avais disparu, et que moi, je suis arrivé sur les lieux du crime, j'ai cru un court instant que ma venue ici avait modifié quelque chose. Quelque chose de fragile. Peut-être du passé. Ou de l'avenir.
- Tu te rends compte que c'est complètement aberrant, ce que tu racontes ? lui dis-je fermement.
- Je sais, Richard. Comme tout ce qui nous arrive ici.
- Et donc ? Tu en conclus quoi ?
- Franchement ? Je n'en sais rien. Mais je me doute que tu as un lien direct, ou

indirect, avec ce qui se passe. Il faut être honnête : je suis complètement dans la panade. Je suis certain qu'il va recommencer. Que ce meurtre n'est que le début d'une série. Je dois le trouver, je dois le stopper. Je ne veux pas qu'il arrive quelque chose à toi.

- Mais pourquoi moi ?
- Je n'en ai aucune idée. As-tu eu des problèmes avec quelqu'un ?
- Non. Tu sais, mis à part mon travail et la famille, je ne vois pas grand monde.

Martin nous a alors raconté ce qu'il savait, dans les moindres détails, à propos de l'affaire de meurtre dont il était censé s'occuper. Rien de ce qu'il disait n'avait la moindre logique pour moi. En quoi pouvais-je être lié à cette histoire ? Il faut rester cohérent : je suis un homme tout ce qu'il y a de plus ordinaire.

Gaston, 1938.

Gaston revenait tout juste de sa petite escapade à la mer. Retrouver son costume trois-pièces, manger dans de vrais restaurants, côtoyer le beau monde... Ce n'était pas une nécessité, mais une parenthèse. Des vacances à sa manière.

Il réajusta le gilet de son costume et jeta un regard vers le lit, où une femme nue dormait paisiblement. Il ne connaissait même pas son nom, et cela lui importait peu. Ce qui comptait,

c'était le pouvoir de possession. Et de ce point de vue là, tout s'était déroulé à la perfection.

Il déposa un billet de cinquante francs sur la table de chevet. Un geste ostensiblement généreux, qui lui donnait l'illusion d'être un grand seigneur. Puis il referma la porte de la chambre, sans bruit, et descendit les escaliers.

L'odeur de la mer, mêlée à la fraîcheur matinale, le frappa au visage. Ce frisson particulier des matins de transition le traversa. Il se sentait bien. Il se sentait prêt à jouer. Prêt pour sa prochaine proie.

Une heure plus tard, il monta dans un train en direction de Bruxelles. Toujours dans son rôle de bourgeois aisé, il voyageait en première classe, savourant le confort comme on savoure un bon vin. Il étira le plaisir jusqu'à l'arrivée en gare.

Lors de l'escale, il se changea, troquant ses habits luxueux contre ceux d'un pauvre. Le personnage reprenait vie. Il retrouvait sa place dans l'ombre. Ce jeu de pouvoir, cette dissimulation, l'enivrait. Il avait les moyens de vivre sans travailler. On disait de lui qu'il avait hérité jeune, d'un père affairiste, à qui il ne rendait jamais hommage. Fils à papa sans attaches, il se plaisait à entretenir un mystère presque aristocratique.

Il arriva à Nivelles vers vingt heures trente. En sortant de la gare de l'Est, il s'arrêta un instant. Le square, devant lui, était désert. Mais les bistrots alentour vibraient d'agitation. Rires gras, les verres d'alcool qui s'entrechoquaient, voix éraillées. Tout cela flottait dans l'air tiède du soir.

Gaston avait revêtu ses vêtements d'homme du peuple. Il inspira profondément, prêt à redevenir invisible. À redevenir cette silhouette qu'on croise sans jamais vraiment remarquer.

La ville semblait engourdie dans une lumière brumeuse. Les réverbères vacillaient, projetant des ombres allongées sur les pavés humides. Une fine buée s'élevait des caniveaux. À chaque pas, son reflet vacillait dans les vitrines éteintes.

Nous étions à une semaine de la foire agricole. Le lundi 6 juin 1938, il le savait, serait un jour à marquer d'une croix noire. Il avait tout prévu. Ce serait le jour où il s'amuserait... un peu. Voir des bêtes. Peut-être même en sacrifier une. Mais la bête qu'il comptait offrir n'était pas de celles qu'on enferme dans une étable.

Depuis qu'il avait quitté la gare, il dévalait lentement la rue de Namur. En descendant, arrivant au carrefour près de la rue de Bruxelles, il bouscula une jeune femme. Elle recula brusquement, surprise. Ils échangèrent

un bref regard, puis quelques paroles. Puis chacun reprit sa route. Elle en accélérant le pas et lui, il ne se retourna pas. Elle ne l'intéressait pas.

Arrivé au faubourg de Bruxelles, il passa devant sa maison, il avait besoin de marcher, de faire des tours et des détours. Il tourna dans la rue Laurent Delvaux. Il pensait à Edmond. Ce petit bonhomme insignifiant, ce pantin qui allait devenir son jouet, l'espace de quelques heures. Il y pensait avec une douceur cruelle.

L'église du Saint-Sépulcre se dressait un peu plus loin. Du haut de son clocher, elle semblait l'observer, le juger. Il lui lança un regard vague. Ce quartier, il le connaissait par cœur. C'était son terrain. Ses repères. Il y avait passé des heures, seul, à errer sous les porches, à observer les gens, à mémoriser les recoins où personne ne viendrait jamais.

Il marcha encore quelques minutes, puis tourna à gauche pour enfin arriver de nouveau au faubourg de Bruxelles. Le silence s'épaississait à mesure qu'il s'éloignait des bistrotts. À cette heure, la ville se refermait comme une bête repue.

Il arriva devant une petite maison en briques noircies par le temps. Rien de nouveau. Rien à redire. Il y entra sans bruit. Tout ici lui

appartenait. Le vingt-sept était son antre, sa maison.

Il alluma une lampe à pétrole. La flamme vacillante projeta des ombres familières. Il s'assit à la petite table, sortit son carnet.

"Lundi 30 mai 1938.

La mer était douce, presque maternelle. Le plaisir facile. Vide. Trop facile. Ici, tout est plus brut. Plus réel. Edmond approche. Je le sens. Ce petit corps qui ne sait pas encore qu'il sera mien. Il ne crie pas encore, mais j'entends déjà son silence. Je perçois sa terreur dans les yeux. Cela me calme. Cela me nourrit."

Il s'arrêta. Ferma les yeux. Pas de cauchemar cette nuit-là. Pas comme la nuit précédente. Depuis quelques semaines, ils s'étaient espacés. Ses nuits n'étaient plus peuplées par les cris de l'enfant au masque de suie ni par les couloirs humides de la maison de son enfance. Était-ce parce qu'un nouveau sacrifice approchait ? Était-ce cette certitude qu'il allait agir, qui le pacifiait ? Il ne savait pas. Il ne voulait pas savoir.

Il reprit, plus lentement :

"Je ne suis pas un homme cruel. Je suis un homme qui voit clair dans la boue des autres. Je leur retire ce qu'ils ont de plus fragile. C'est une justice. Une mise à nu. Et je suis l'arbitre."

Il referma le carnet. Le glissa dans le tiroir.

Puis il se leva, tira les rideaux, et s'enfonça dans la moiteur de son lit. Il pensa un instant à Edmond. Il hésitait encore : devait-il le conduire dans l'ancien abri derrière la brasserie, ou bien tester cet autre endroit, près de la ferme abandonnée, à l'orée du bois ? Ou encore cette vieille bicoque abandonnée rue aux souris. Il avait encore quelques jours pour décider.

Mais il savait déjà : il n'aurait pas besoin de chercher bien loin.

Bientôt, il dormirait.

Bertha, 1938

Il faudrait un mot plus franc que “affreux”.
Insupportable, atroce, suffocant. Le fait même
de penser que Richard, pour une raison
indéterminée ou parfaitement obscure,
pourrait être mêlé à cette histoire démente me
serre la gorge comme un étau. Je revois son
regard, sous la lampe, quand Martin lui a tout
exposé : enfin, tout ce qu’il croyait savoir. Mais
ce qu’il a révélé n’a fait que refermer les volets
sur un gouffre de questions des questions sans
cesse plus vides de réponses.

Mes interrogations, mes spéculations, me
tournent dans la tête comme des scies qui

grincent. Leur résonance m'empêche de dormir, m'arrache à chaque sommeil, me ramène à la lisière d'un cauchemar éveillé.

Pourquoi ? Comment ? Ces mots : l'écho infatigable de notre inquiétude. Je les entends encore, dans ma tête, ces mots martelés par l'angoisse. Ils sont partout : dans la pénombre d'une rue, dans le silence interrompu par les passants dans une route, dans le bruissement des feuilles d'un arbre. C'est insensé, tout ça. Pourtant, je n'arrive pas à m'en défaire.

J'ai tourné ces questions dans tous les sens, j'ai cherché des pistes, remonté des liens invisibles, tenté de comprendre les connexions encore cachées. Rien. Plus je creuse, plus le mystère s'épaissit. Et la nuit me rattrape, brutale, froide, saturée d'imaginaire.

Martin est parti vers vingt-deux heures. Son visage portait les marques du dilemme. Sur son front, deux gouttes de sueur sombrent. Ses yeux cherchaient quelque chose dans le vide. Il nous a quittés avec toutes ses inquiétudes. Il était convaincu d'une chose : il fallait retrouver le tueur. Il fallait le débusquer, le coincer, avant qu'il ne frappe encore. Mais comment ? Il ne parlait même pas d'un suspect précis, juste d'une présence, d'un malaise croissant. Un tueur. Point barre. Ou "quelqu'un qui a tué".

J'ai longuement parlé avec Richard des conséquences de rester chez eux, maintenant qu'il était revenu et que Rose m'avait bien fait comprendre que ma présence n'était plus souhaitée chez elle. Je savais que ma visite ne serait que temporaire. Mais c'était un fait, les événements qui secouaient ma petite vie, à dix-huit ans, étaient loin d'être anodins.

- Pourquoi ne demandes-tu pas à Martin de t'héberger ?
- Mais c'est un homme seul, que vont dire les gens ?
- Théoriquement, c'est de notre famille. Si on te demande, tu n'as qu'à dire que tu es sa cousine et que tu es venue pour la foire agricole. Tu n'as pas pu rester chez ton frère en raison de ma situation actuelle.

L'idée n'était pas mauvaise. Elle n'était pas parfaite, mais elle me convenait quand même. Et il n'avait pas tout à fait tort : nous étions de la même famille, donc ce "mensonge" n'en était pas vraiment un. Je voyais mal Martin me refuser ce service. Cependant, le vrai problème, c'était cette nuit. Aller à l'hôtel était impensable et surtout interdit. Je n'avais aucune envie d'être considérée comme une fille facile. Et puis, le gérant aurait très bien pu me refuser une chambre, vu que je n'étais pas majeure. Richard ne m'a pas laissé tomber. Il m'a dit que, pour cette nuit, Rose n'aurait rien à dire et

qu'il était hors de question que je me retrouve seule dans la rue.

- Merci, car je n'étais pas rassurée, surtout avec ce tueur dans les parages.
- Et tu aurais fait quoi, si je ne l'avais pas proposé ?
- Honnêtement, je n'en ai aucune idée. Mis à part me réfugier dans la collégiale si j'arrivais à trouver le curé ou un sacristain et qu'il accepte.
- Oui du n'importe quoi, tu imagines le risque que tu encoures ?

Je suis entré dans sa maison. Rose était toujours debout. Ses yeux ne dégageaient plus cette sombre expression qu'ils avaient cet après-midi. Elle ne m'a pas offert de sourire ni de geste amical en guise de salutation. Je ne dis aucun mot. J'ai laissé Richard parler. « Elle a juste répondu oui, je m'en doutais. Il y a votre assiette à tous les deux dans le sellier ». Assis à la table, je mangeais en silence, dans un silence presque religieux. Seuls les bruits des couverts et de notre mastication étaient perceptibles.

On s'est installés à table. Tout était en ordre, propre, impeccable et glacé. Pas un mot. La lumière tombait en ligne dure depuis le plafonnier. J'ai remarqué l'alignement des chaises, des couverts. Chaque détail vibré de tension contenue.

La bière est venue d'elle-même à nos lèvres. Une bouteille noire, sobrement étiquetée *Le Chat Noir*. Une bière brune. Richard m'a servi un verre, que j'ai pris malgré moi. Je n'aime pas boire. Mais là, je me suis dit que j'en avais besoin. Pour oublier. Pour anesthésier les ombres dans l'air. Pour baisser un peu la température de ma peur.

Il y avait aussi des pommes de terre, froides, recouvertes d'un peu de beurre salé, et deux œufs durs, souillés par un peu de poudre de sel. Un repas modeste, strict, mais un repas quand même. Et la bière brûlait déjà ma gorge, mais son nom me plaisait. *Le Chat Noir*. J'ai pensé que c'était peut-être déplacé, j'espérais que ce ne serait pas un mauvais présage.

Je l'ai dégustée lentement. Le liquide amer m'a remonté l'œsophage, m'a asséché la bouche comme une aspiration. Mon regard s'est posé sur un coin du mur. Rien d'étonnant : juste une imperfection. Mais la bière a rendu l'air flou. J'ai cru voir cette tache bouger. Elle ondulait, bizarrement. Elle respirait. Je n'y ai pas cru, j'ai secoué la tête. Mauvaise idée lorsque l'on a un peu bu. J'ai voulu me ressaisir.

Je suis restée là, immobile. La lumière restait figée, crue. Pendant un instant, j'ai cru que tout s'arrêtait autour de moi.

Puis... la tache a tremblé.

Elle a pris forme. Dans cette imperfection, un visage est apparu. D'abord flou, ensuite plus net. Un visage d'homme jeune, d'une laideur tragique de souffrance. Il semblait figé, pétrifié. Son expression : une terreur sans issue. Une larme de sang glissait le long de sa joue, vive, brillante, comme un rubis égaré. Sa bouche bougeait, silencieuse. On voyait ses lèvres s'ouvrir sur un hurlement...

Sa peau s'effiloçait. Elle se détachait en lambeaux comme un vieux parchemin. J'ai cru entendre un crissement, un bruit mouillé, un suintement. Il n'y avait plus qu'un crâne. Sur la matière nue de son front, un chiffre rouge : le chiffre 2, gravé, tatoué, imprimé. Un 2 menaçant, flottille d'un macabre symbole.

J'ai bondi hors de la chaise. Le verre a volé en éclats contre le carrelage, se brisant dans un fracas aigu. L'alcool s'est renversé, noirâtre et visqueux, formant une tache sur le carrelage. Mes mains ont plongé dans mes cheveux, mes doigts dans mon visage, comme pour attraper le cauchemar qui était devant moi, et le repousser, le détruire. Je tremblais, ma vision se brouillait. Le visage s'est volatilisé en un éclair. Il s'est effacé, tout simplement, laissant la tache comme avant un banal défaut de crépi.

L'image disparaissait. Et moi, j'étais figée. Immobile au milieu de la pièce. Le silence est revenu, lourd, morbide. Le bruit du verre cassé

résonnait encore dans la pièce, comme un signal d'alerte.

Richard a bondi de sa chaise. Il m'a prise, doucement. Il m'a dit "Bertha". D'un ton doux, moi, je tremblais malgré tout. Il a cherché mon regard pour créer un contact.

Qu'est-ce qui s'est passé ? m'a-t-il demandé.

Je lui ai dit, d'une voix à peine audible, que j'avais vu un homme. Un visage. En sang. Juste derrière lui.

Il s'est retourné, a regardé le mur. Il n'a rien vu.

Il m'a alors rassurée : c'était sûrement l'alcool. Trop bu, trop vite. Il m'a dit de boire un verre d'eau, de respirer lentement, de m'asseoir. Il a attrapé la carafe d'eau, versé un verre, doucement, sans mots. Puis il m'a dit : "Respire, prends ton temps. Tu vas aller mieux."

Je suis restée là, les yeux rivés sur le mur. Dans ma tête la tache vibrait encore. Elle respirait contre ma rétine. J'ai imaginé des formes se profiler. Des visages. Une mer de visages. Les meubles palpitaient. La table oscillait. L'ombre projetée par la lumière devenait un monde à part : des silhouettes se glissaient, un seuil entre deux réalités. Je voyais, je croyais, je touchais la frontière du réel.

Mes mains tremblaient, mes doigts n'en finissaient plus de se décoller de mon visage. Ma respiration était courte, haletante. J'avais le sentiment que le mur, tout entier, allait m'engloutir.

Je me suis assise. Lentement. Comme si je m'asseyais sur un bord d'un précipice. Richard est resté à mes côtés, silencieux. Il ne forçait rien. Il regardait le mur. Il me regardait.

J'ai bu l'eau. Lentement. Il a posé sa main sur la mienne. Juste un contact. Un contact qui m'a rappelé que j'étais là. Vivante. Terrifiée, mais vivante.

Le temps est passé sans qu'on le mesure. Peut-être dix minutes. Quinze. Une heure. Je ne sais pas. Je ne veux pas savoir.

C'est alors que la porte s'est ouverte. J'ai senti un souffle. Une présence. Une ombre dans l'embrasure. Rose est entrée sans un bruit. Sa silhouette se découpait dans la lampe. Son visage était fermé, tendu. Ses yeux semblaient habités d'un jugement glacial.

Elle ne nous a pas regardés. Elle s'est penchée doucement vers le sol, vers les débris noirs de la bouteille brisée et les gouttes de bière répandues sur le carrelage. Ses mains, soulevant chaque fragment de verre avec une précision étrange.

Elle a ramassé tous les bris. Pas un n'a échappé à sa vigilance. Elle les a mis dans une petite pelle, puis dans un bac en fer. Elle a nettoyé les résidus d'alcool. Chaque geste était mesuré, un rituel, lent. J'ai cru percevoir un sourire qui se formait. Un rictus glacé, puis disparu aussitôt.

Puis elle a murmuré. Pas assez fort pour couvrir nos respirations saccadées, mais assez pour porter sur l'acier des débris :

Elle est folle. Complètement folle.

Ça a claqué dans le silence. Comme un verdict. Elle a ramassé la pelle. Elle a pivoté sur elle-même, sans un mot. Elle est sortie comme elle est entrée : sans bruit.

J'ai senti l'odeur du verre brisé, du métal froid. Tout s'est figé encore une fois. Richard et moi nous sommes regardés. Sans prononcer un mot.

J'avais envie de pleurer, de crier. J'avais envie de tout effacer. De dormir, jusqu'à ce que ce cauchemar s'achève.

Je suis restée là, les doigts encore englués sur ma peau fine. L'humidité de mes paumes a suffi à me rappeler que j'étais réelle.

Et la tâche, la tâche, elle, était revenue à son état d'origine, insignifiante.

Gaston, 6 juin 1938, 22h20.

Il est assis en face de moi, ligoté comme une saucisse. Cette fois-ci, je lui ai attaché les jambes aux pieds de la chaise, pas question que comme pour le premier, je sois obligé d'accélérer son trépas à cause du fait qu'il a bougé tout le temps et pour ses mains, j'ai pensé que les ligoter avec du fil barbelé serait une bonne idée. Je suis assez satisfait du résultat. Pour l'instant, il est toujours inconscient. J'ai eu du mal à le transporter. Mais comme c'est la foire agricole, il m'a suffi

de le glisser en boule sur une charrette, recouvert d'une bâche et de quelques carcasses de moutons morts.

Le capturer fut plus évident que je ne le pensais. J'ai dû le suivre plusieurs jours, apprendre chacun de ses faits et gestes, découvrir où et comment il vivait. Je savais que ma fenêtre d'action serait très courte, mais le jeu en valait vraiment la chandelle. Surtout maintenant, en le regardant.

La place Saint-Paul commençait à se vider des festivités du lundi de Pentecôte. J'étais accoudé à une charrette que j'avais empruntée à l'autre bout de la ville, observant attentivement. Lui, il enchaînait les bières depuis le début de l'après-midi. Il parlait avec des gens, mais avec personne en particulier. Par chance, il était complètement éméché. Lorsqu'il s'approcha de moi, je fis mine de le retenir pour éviter qu'il ne tombe, le saisis par le bras et, dans le même mouvement, lui fis respirer un mouchoir imbibé d'éther.

Son état n'étonna personne autour de nous. Une partie de sa chemise pendait hors de son pantalon, et son regard, d'ordinaire vif et intelligent, était désormais vide. Je le pris sous le bras pour le soutenir. Il empestait l'alcool et me souffla son haleine fétide au visage. Ce simple geste suffit à raviver mon envie de débarrasser la terre de cette vermine.

Un couple avec une poussette s'approcha. L'homme me proposa son aide. Je vis dans les yeux de sa femme toute la désapprobation du monde, et tout le dégoût qu'elle portait à l'ivrogne. Je tentai de rester poli, mais l'homme insista un peu trop. C'est sa femme qui mit fin à l'échange, le fixant d'un regard noir :

- *Richard, il est temps de rentrer. Je dois donner à manger à Raymond.*

Le fameux Richard en question me fixa quelques secondes, puis tourna la tête vers sa femme. Il ne lui répondit pas de suite. Ses poings étaient serrés, les jointures blanchies. Il revint vers moi d'un regard dur, puis dit simplement :

- *D'accord.*

Je ne saurais expliquer ce qu'il s'est passé entre ce type et moi. Il avait pris un air supérieur, un regard noir. Il me plaisait bien. Je le voyais déjà comme mon prochain jouet. Le remettre à sa place de simple mortel.

Il me fixa encore deux secondes, puis sa femme le tira par le bras. Ils s'éloignèrent, mais je sentais encore cette tension dans l'air, même lorsqu'ils disparurent de mon champ de vision. Ce petit contretemps m'avait fait perdre quelques précieuses minutes. À cause d'un type comme lui, j'aurais pu perdre l'avantage.

Je pris une profonde inspiration pour me recentrer, puis soulevai l'ivrogne qui, par chance, était toujours sous l'effet de l'éther. Je le glissai doucement sur la charrette, le calai bien au fond. Toute la scène se déroula naturellement. Les passants me regardaient sans vraiment prêter attention. Je le recouvris d'une bâche épaisse, ajoutai quelques carcasses pour faire illusion. Le plus dur était fait. Il ne me restait plus qu'à traverser la place pour rejoindre mon nouveau lieu de plaisir.

Même si la journée touchait à sa fin, le temps restait doux et quelques badauds traînaient encore. D'autres ivrognes étaient affalés contre les arbres. Je passai devant le palais de justice, puis atteignis le square Gabriel Petit. Les deux cafés principaux étaient encore pleins, *Le Pèlerin* avait sorti des chaises sur le trottoir. Je tournai à gauche dans la rue des Frères Pirsaux et passai devant l'orphelinat de la rue des Canonniers. Enfin, au bout de dix minutes, j'arrivai enfin à la rue aux Souris.

C'est une ruelle étroite et pavée, à peine assez large pour qu'une charrette tirée par un cheval puisse y passer sans frôler les murs. Elle porte bien son nom : basse, sinueuse, encaissée entre des maisons en briques sombres, elle s'enfonce sous la ville comme une veine discrète.

Les façades sont noircies par les hivers et la suie du charbon. Les volets, souvent clos,

pendent en lambeaux de peinture écaillée. Les portes sont bancales. Certaines maisons penchent légèrement, fatiguées par les années. L'air y est chargé d'une odeur persistante : un mélange de suie, de terre mouillée, de linge humide et de soupe aux poireaux.

Les enfants du quartier s'y fauflent, sales, jouant à cache-cache dans les recoins sombres. Les anciens restent silencieux, les yeux plissés de méfiance. Les femmes, en tablier, toujours aux aguets.

La lumière y glisse timidement, en filets gris, filtrée par les murs trop proches. Et quand la nuit tombe, un seul réverbère à gaz projette une lueur tremblante sur les pavés, dessinant des ombres inquiétantes. On dit qu'il ne faut pas traîner ici après la tombée de la nuit.

Cette rue est parfaite pour m'adonner à mon occupation préférée. La maison au bout est inhabitée depuis plusieurs semaines. Je l'ai découverte pendant mes repérages. Une nuit, je m'y suis aventuré et l'ai inspectée de fond en comble. La pièce principale était en ruines, mais la cave était suffisamment grande. Je bouchai le soupirail pour étouffer les cris. Car des cris, il y en aurait, c'est certain.

Je déverrouille la porte d'entrée, préalablement barricadée. Je dépose le corps encore sous l'effet de l'éther.

Cela fait maintenant plus de dix minutes que je l'observe. J'allume une cigarette et souffle lentement la fumée vers son visage. Sa tête bouge. Il revient peu à peu à lui. Son regard reste flou, mais la peur y prend forme quand il tente de bouger et que les pointes du barbelé s'enfoncent dans sa chair. Il va crier. Mais je ne veux pas encore l'entendre. Je veux d'abord voir sa peur. La ressentir.

Je bondis de ma chaise et le bâillonne avec un mouchoir sorti de ma poche. Dans la précipitation, je ne remarque pas que c'est celui imbibé d'éther. Il retombe aussitôt dans l'inconscience.

Je m'assois et attends. Heureusement, le produit s'est évaporé et son sommeil ne dure pas. Je sors mon couteau préféré de la poche de ma veste. Il tient bien en main. La lame est parfaitement aiguisée. Je joue avec la pointe, la faisant tourner doucement.

Il me regarde. Cette fois, je lis clairement sa peur. Malgré la pénombre, à la lueur tremblante d'une bougie, je perçois les tics de son visage. Il se tortille, mais la douleur à ses poignets le calme. Je m'approche lentement. Je veux qu'il sente mon souffle sur sa nuque. Je le respire. Il tente de détourner la tête, comme s'il pouvait fuir. Pauvre petite chose.

- *Edmond, Edmond, Edmond... pourquoi tu ne veux pas jouer avec moi ?*

Il ne peut répondre. Le mouchoir est toujours enfoncé dans sa bouche. Je rapproche la lame de sa joue. Le fil racle sa barbe naissante. Ce bruit résonne dans ma tête. Des gouttes de sueur perlent et glissent le long de son visage. L'alcool et l'éther ont quitté son corps, chassés par la terreur.

Je plante doucement la pointe dans sa joue. Son visage se crispe. Une goutte de sang perle. Je fais glisser la lame. Un sillon rouge se dessine. Il pleure. Et je viens à peine de commencer.

Je ralentis. Je le pensais plus résistant. Je crains qu'il ne s'éteigne trop tôt, avant que j'aie fini de jouer. Je retire la lame de sa joue et la glisse le long de sa nuque. Un frisson le parcourt. Je m'approche de son oreille et, d'un coup sec, lui en sectionne un morceau. Ses yeux sont écarquillés d'effroi et de douleur. La première image qui me vient, c'est celle de Van Gogh. Il a dû faire la même grimace.

Je regarde ses cheveux. Il a de beaux cheveux. Je n'avais pas remarqué. Je prends un plaisir immense à l'idée de le scalper. Je caresse doucement son crâne, presque tendrement. Il tremble de tout son être. J'adore ça. J'adore ce moment.

Dehors, le silence règne. Je regarde ma montre : cela fait plus de deux heures que je joue avec Edmond. Il est mûr. Je ne peux pas prolonger davantage, de peur qu'il ne meure sans que je lui donne moi-même le coup final.

Son visage ruisselle de larmes et de sang. Je me place face à lui. Je le force à me regarder dans les yeux. Puis j'enfonce doucement le couteau dans sa gorge. Des bulles d'air et de sang s'échappent. Ce qu'il lui reste de vie le quitte peu à peu. Son regard, encore habité de peur, se vide. Voilà. Il ne respire plus. Il ne bouge plus. Je vais pouvoir m'occuper de sa belle chevelure.

J'ai pris mon temps. Je l'ai scalpé avec tendresse, découpé quelques lambeaux de chair sur son visage, lui donnant l'air d'une vieille marionnette défraîchie. Et pour terminer le spectacle, je lui ai gravé le chiffre deux sur le sommet du crâne.

Une fois terminé, je suis sorti de la maison. Tranquillement. J'ai laissé la charrette derrière moi, flâné dans les rues, les mains dans les poches. Heureux. Satisfait du travail accompli.

Martin, 11 juin 1938, 11h58

Martin marchait tranquillement le long de la Grand-Place. Il remettait de l'ordre dans les maigres informations récoltées lors de sa visite à l'abattoir. C'était la première fois qu'il mettait les pieds dans un tel endroit. Lui, habitué à faire ses courses dans les grandes surfaces de son époque, avait désormais pris l'habitude de se fournir chez les petits commerçants. Une autre ambiance, une autre vie. Il devait l'avouer : il appréciait cette époque, où tout semblait plus simple, plus humain, en matière de relations sociales.

Il avait perdu l'habitude des portables, d'Internet... Même si cela lui manquait parfois. Surtout le soir, lorsqu'il se retrouvait seul dans son lit, sans la possibilité de regarder une série ou une vidéo pour s'évader.

En entrant dans l'abattoir, ce furent d'abord les cris des bêtes, puis l'odeur du sang qui le retournèrent complètement. Il avait dû se retenir pour ne pas vomir son repas sur les pieds de l'agent Leclercq. Celui-ci, plus aguerri à ce genre de situation, lui avait conseillé de quitter les lieux et s'était proposé de poursuivre les recherches seul. Martin n'avait pas hésité une seconde à rebrousser chemin, pris d'un besoin urgent de respirer de l'air frais.

Une demi-heure plus tard, l'agent Leclercq était revenu. Martin comprit à son regard que la pêche n'avait rien eu de miraculeux. Ils étaient dans une impasse.

Les jours suivants ne furent guère plus prolifiques. Le bourgmestre avait convoqué Martin dans son bureau. Monsieur Léon Jeuniaux n'était pas un aristocrate en quête de prestige, mais un homme du peuple. Cela se voyait à sa manière de se tenir et de s'adresser aux autres. C'est sans doute ce qui lui avait valu d'être élu : la population avait besoin de se sentir comprise, d'entendre un langage proche du leur.

L'entrevue à l'hôtel de ville s'était révélée tendue. Jeuniaux avait clairement exprimé son malaise face à une situation qui le mettait en porte-à-faux. Dans une petite ville comme Nivelles, les commérages allaient bon train, et avec les tensions qui régnaient en Belgique et dans le reste du monde, une psychose supplémentaire devenait un fardeau difficile à gérer.

Martin n'avait rien répondu, se contentant d'acquiescer d'un hochement de tête. Même si le bourgmestre semblait bien le connaître, la réciprocité n'était pas vraie.

Durant les jours suivants, il avait erré dans la ville, rendant plusieurs fois visite à Richard. Bertha avait emménagé chez ce dernier. Il lui avait aménagé une chambre d'amis. Ce n'était pas le grand confort, mais elle s'était sentie soulagée de ne pas devoir retourner chez leurs parents. Elle aussi avait tenté de récolter quelques informations, en vain.

Richard, de son côté, avait repris ses occupations, et ses relations avec Martin devenaient de plus en plus chaleureuses, presque fraternelles.

Midi allait sonner au clocher de la collégiale. Martin marchait toujours calmement lorsque, soudain, il sentit une vibration sourde monter du sol. Il s'arrêta net, croyant d'abord à une illusion.

La cloche frappa le premier coup.

Puis le sol trembla. Faiblement d'abord. Une ondulation presque imperceptible fit vibrer les vitres des cafés. Une seconde plus tard, ce fut plus violent : les pavés semblèrent grincer sous ses pieds, comme si la terre elle-même poussait un cri contenu depuis des siècles.

Des cris éclatèrent. Des passants se figèrent. Une femme hurla en courant hors d'une boulangerie, son tablier volant derrière elle. Une nuée de moineaux s'envola des toits, affolée.

Les volets claquèrent. Des chiens se mirent à aboyer. Puis, dans un bruit sec, une cheminée s'écroula sur un toit, brisant des tuiles et soulevant un nuage de poussière.

Martin recula d'instinct, le cœur battant à tout rompre. Ce n'était pas un simple camion passé trop près, c'était un tremblement de terre.

Il vit les gens sortir précipitamment de leurs maisons, les yeux écarquillés, les bras levés comme pour garder l'équilibre. On criait, on appelait les enfants, on priait même. Une vieille dame s'agenouilla, tremblante, au milieu du trottoir.

Du côté du Palais de Justice, le silence solennel fut brusquement rompu. Tous ceux qui s'y trouvaient sortirent en courant : magistrats, greffiers, huissiers, robes au vent. Ils se

massèrent sur la place Saint-Paul, cherchant à comprendre.

- Mon Dieu... Ce n'est pas la fin du monde ?! s'écria quelqu'un.
- Le sol... il a bougé... Vous l'avez senti ?!

Martin resta figé, fasciné et effrayé à la fois. Le tumulte retomba peu à peu. Le tremblement n'avait duré qu'une poignée de secondes, mais le temps semblait s'être figé dans un instant suspendu.

Les dégâts, finalement, furent légers : quelques cheminées effondrées, des fissures dans les murs, des carreaux brisés. Mais la panique, elle, avait été totale. La ville tout entière s'était figée dans la peur, dans l'incompréhension, comme si le sol lui-même venait de révéler un secret enfoui.

Et Martin, au milieu de cette agitation, eut l'étrange impression que ce bouleversement n'était pas seulement d'ordre naturel. Comme si ce tremblement annonçait quelque chose aux habitants. Un avertissement. Une secousse... du destin. Les prémices de ce qui allait se produire deux ans plus tard, en mai 1940, et détruirait une grande partie de leur Grand-Place.

Il fallut quelques heures pour que le calme revienne. Une fois les gravats ramassés et les

dégâts constatés, sans blessé à déplorer, les habitants reprirent le cours normal de leur vie.

Martin était allé à toute vitesse jusqu'à sa maison pour voir si Bertha n'avait rien. Elle l'attendait sur le pas de la porte, les cheveux défaits, mais soulagée de constater que Martin allait bien lui aussi. Elle se jeta dans ses bras et le serra si fort qu'il crut un instant étouffer. Mais la sensation qu'il ressentit n'était pas celle d'un manque d'air. C'était la même qu'il avait déjà connue auparavant, lors d'un contact... juste avant d'être projeté dans son époque. Il se retira rapidement de l'étreinte et comprit, en croisant le regard de Bertha, qu'elle avait ressenti la même chose et surtout qu'elle avait compris ce qui aurait pu arriver.

Elle se confondit en excuses, il tenta de la calmer.

Il allait rentrer chez lui lorsqu'il entendit une voix essoufflée l'appeler. Il se retourna et vit l'agent Leclercq courir à sa rencontre.

- Martin, inspecteur, venez vite !
- Que se passe-t-il, Georges ?

À bout de souffle, il peinait à reprendre sa respiration. Bertha le regarda, et malgré la gravité de la situation, Martin distingua un petit sourire moqueur se dessiner sur ses lèvres.

- Allez, Georges... pourquoi tant d'empressement ?
- Il... il y en a un deuxième !
- Un deuxième quoi ?

Georges jeta un regard à Bertha, hésitant à parler devant elle. Martin lui fit signe de continuer.

- Un deuxième corps. On vient de trouver un deuxième corps.

Martin resta sans bouger, et Georges poursuivit son récit :

- C'est à cause du tremblement de terre. Ce sont des enfants qui ont eu peur. Ils jouaient dehors lorsque ça a commencé à bouger, alors ils se sont réfugiés dans une maison abandonnée. Et c'est là qu'ils l'ont trouvé le...

Bertha, 1938

Après avoir été rassurée de voir que Martin n'avait subi aucun dommage suite au tremblement de terre et qu'il était parti avec l'agent Leclercq, je me suis dépêchée de rejoindre Richard et Raymond pour vérifier qu'ils n'avaient pas été blessés. Je marchais d'un pas rapide, me faufilant entre les quelques gravats qui jonchaient encore le sol. Mis à part la panique ambiante, j'étais soulagée de constater que ce phénomène n'avait, semble-t-il, causé que des dégâts matériels.

Arrivée au boulevard Fleur de Lys, je me trouvais presque en face de la clinique du

docteur Hemblen. Richard arriva à ma rencontre, tenant Raymond dans ses bras. Il semblait soulagé de me voir saine et sauve. Je voyais bien, dans ses yeux, qu'il se retenait de pleurer. Le petit semblait indemne, mis à part la frayeur qui l'habitait. J'effleurai sa joue du bout des doigts, apaisée de le savoir hors de danger.

- Il faut que je rentre, dit Richard. Rose est encore à l'intérieur, et je ne veux pas la laisser seule avec toutes ces secousses.

Le ciel avait une couleur étrange. Un voile gris, comme un rideau de poussière, filtrait la lumière du jour. Les gens s'agitaient encore, certains criaient des prénoms dans les rues. Une odeur âcre de Raymond brisée flottait dans l'air. Mon cœur battait plus vite que d'habitude, non pas à cause du tremblement de terre, mais à cause d'un malaise plus diffus, plus profond, qui me serrait les entrailles.

C'est à ce moment précis que je le vis. Il se tenait à l'angle de la rue de Bruxelles et du boulevard des Archers, debout, immobile, les mains croisées derrière le dos. Un homme nous fixait, vêtu d'un manteau sombre, le chapeau légèrement incliné. Je crus d'abord rêver. Ses traits, bien que flous à cette distance, me semblaient étrangement familiers, sans que je puisse dire d'où je le connaissais. Un frisson désagréable me traversa la poitrine.

Richard s'arrêta net, remarquant mon trouble. Il se retourna et fixa à son tour l'homme en question.

- C'est le type de la foire agricole.
- Tu le connais ? lui demandai-je, inquiète.
- Non... je l'ai juste croisé. Il m'a semblé louche. Enfin, je ne sais pas trop t'expliquer.
- Moi aussi, j'ai cette impression de le connaître... sans parvenir à remettre son visage.
- Laisse tomber. T'as vu sa tenue ? C'est sûrement un poivrot. Et Martin ? Tu as eu de ses nouvelles ?
- Il vient d'être appelé. Ils ont trouvé un deuxième corps.

La nouvelle pétrifia mon frère. Il lui fallut quelques secondes pour reprendre le contrôle de ses émotions.

- Tu sais où ?
- Pas loin, si j'ai bien entendu... rue aux Souris.
- Purée... c'est quoi cette histoire...
- Je n'en sais rien, mais ça me fait peur.
- Écoute, tu vas rentrer chez toi. Tu seras plus en sécurité qu'ici.
- Il n'en est pas question ! Je sais que je ne suis qu'une gamine à tes yeux, mais cette histoire... on est impliqués, que tu le

veuilles ou non. Il est hors de question que je me cache alors que tu pourrais être en danger et que Martin compte sur moi.

J'avais dit cela avec une telle force que Richard en resta surpris. Sa petite sœur était en train de grandir, et je voyais bien qu'il ne s'y attendait pas.

Il est reparti. Il m'a juste souri, et a déposé un baiser sur la joue en murmurant :

- Sois prudente, petite sœur.

Puis il est passé devant l'homme. Moi, j'étais restée sur place, observant la scène. Ils se sont croisés. L'homme a regardé Richard comme on regarde une vitrine. Il n'y a pas eu d'échange de mots, seulement un échange de regards. Connaissant mon frère, je suis certaine qu'il a soutenu le sien. Puis le type en question a traversé pour aller vers le faubourg de Bruxelles

J'ai hésité quelques instants. Mais mon hésitation fut de courte durée. Je traversai le boulevard Fleur de Lys, passai devant le terminus du tram. Quelques cheminots fumaient leurs cigarettes à l'entrée du dépôt, attendant l'ordre de reprendre leur service. Un gars me siffla en passant. Je n'y prêtai pas attention, mais j'accélérai le pas. Je n'aime pas ce genre de types, persuadés qu'un sifflement

suffit pour qu'une fille leur tombe dans les bras.

Je longeai le boulevard des Archers, puis, arrivée à l'angle de la rue Sainte-Anne, je ralentis. La marche rapide m'avait essoufflée. Je remontai le faubourg Sainte-Anne et m'arrêtai net en arrivant à la rue aux Souris.

Au bout de la rue, c'était l'effervescence. Je fus soulagée de constater que j'avais bien compris ce que l'agent Leclercq avait soufflé à Martin. C'était bien là. Je le vis, Martin, au loin, les mains dans les poches, le regard noir. Un homme en costume, l'air sévère, lui parlait. Je ne le reconnus pas, mais à voir les policiers qui tournoyaient autour de lui comme des mouches autour d'un bol de lait, c'était sans doute quelqu'un d'important.

Je restai à distance. Je ne percevais rien de leur conversation. Plusieurs badauds étaient tenus à l'écart. Une vieille femme s'approcha doucement de moi et murmura entre ses dents :

- Ça nous change de notre routine. Vous allez voir qu'ils vont dire que c'est notre faute...
- Pourquoi dites-vous ça ? lui répondis-je, plus par curiosité que par envie de discuter.

Elle se retourna vers moi, m'adressant un large sourire. Une seule dent, énorme, semblait occuper tout son visage. L'odeur qu'elle dégageait me souleva un peu le cœur, un mélange de vieux, d'urine et de saleté. J'eus envie de reculer, mais deux autres curieux s'étaient postés derrière moi.

- Pourquoi ? Parce que c'est toujours les pauvres qu'on accuse. Vous avez vu ce quartier ? On dirait une poubelle. Ils devaient faire quelque chose pour nous... Mais pensez-vous, pour eux, on est juste des numéros. Et des numéros qui coûtent cher.

Elle se détourna et se faufila entre les gens pour retourner chez elle. Avant d'entrer, elle leva sa canne et ses épaules dans un geste étrange, comme pour jeter un sort à la foule.

- Qu'est-ce que tu fais ici, bordel, Bertha ?

La voix me fit sursauter. Le regard que Martin me lança me donna l'impression de redevenir une petite fille prise en faute. Il avait l'expression de mon père, la même intensité dans les yeux. Aucun doute : il était bien de notre sang.

- Je passais...
- Ne me dis pas que c'est par hasard.

Il me saisit par le bras et fit signe à un policier que j'étais autorisée à rester.

- Tu as écouté ma conversation ? Merde, Bertha ! C'est dangereux, tu ne te rends pas compte. On a un putain de tueur qui circule en ville !

Ce qui me frappa le plus, au-delà de la certitude de notre lien familial, c'est qu'il m'avait tutoyée. Pour la première fois. Ensuite, son langage : il venait de balancer en une phrase assez de grossièretés pour remplir une vie entière. Il dut s'en rendre compte, car il s'interrompit, puis, voyant mon visage défait, il me sourit.

- Désolé... Je me suis emporté. Mais vous vous rendez compte du danger ?

Je ne pus m'empêcher de le taquiner, sûrement pour détendre l'atmosphère :

- Vous ne me tutoyez plus ? Et vous avez retrouvé un langage un peu plus correct...

Il n'eut pas le temps de répondre : une voix sortant de la maison du crime lui ordonna de revenir à l'intérieur.

Martin (Alexandre Botte), 1938

Martin n'avait pas apprécié que Bertha prenne l'initiative de s'immiscer dans l'enquête. Mais l'appel du juge d'instruction Dubloudts avait interrompu leur conversation. Sans vraiment s'en rendre compte, il endossait de plus en plus sérieusement son rôle d'inspecteur. Son ancienne vie, dans une époque moderne, commençait à lui paraître lointaine, presque insignifiante.

Il en avait pleinement conscience. Pourtant, il savait aussi que le compte à rebours était lancé.

Dans moins de deux ans, les deux personnes auxquelles il s'était le plus attaché dans cette époque troublée allaient disparaître. Il ne savait pas comment empêcher l'inévitable. Il ne pouvait stopper la folie meurtrière des hommes qui allait s'abattre sur le monde pendant quatre longues années. Tant de vies gâchées... Mais ce qui comptait, plus que tout à ses yeux, c'était celles de Bertha et de Richard.

Il marchait, pensif, le long du trottoir, le regard fixé droit devant lui.

La porte d'entrée était gardée par un policier en faction. Le juge, quant à lui, se tenait près du chambranle, attendant l'arrivée de Martin. Dès leur première rencontre, Martin avait été frustré par l'attitude du magistrat, qui l'avait accueilli de haut. Était-ce sa façon naturelle d'être ? Ou simplement sa tête que le juge ne supportait pas ?

Sans un mot, celui-ci lui fit signe d'entrer dans la maison. Martin, l'estomac noué, descendit les marches une à une, se dirigeant vers la cave. Encore un point commun avec le premier meurtre. Une cave. Humide. Abandonnée. Le corps était dans la même position, marqué des mêmes découpes chirurgicales.

Martin eut un haut-le-cœur.

Le juge Dubloudts posa sa main sur son bras. Martin fut surpris de lire dans son regard le même profond malaise.

- Je ne m'y ferai jamais, dit le juge calmement, la voix légèrement tremblante.
- Moi non plus. Je ne comprendrai jamais la folie des hommes.
- J'espère qu'un jour l'humanité deviendra plus intelligente.
- À votre place, je ne nourrirais pas trop d'espoir.

Martin avait répondu avec une telle assurance que le juge le fixa, interloqué.

- Vous lisez dans l'avenir ? demanda-t-il, suspicieux.

Martin ne sut quoi répondre. Il s'avança d'un pas et examina le corps affaissé sur la chaise. Il fouilla dans sa poche, en sortit un crayon, et souleva délicatement le cuir chevelu. Une marque bien nette était gravée sur le sommet du crâne.

- C'est le même tueur. C'est sa deuxième victime.
- Qu'est-ce qui vous fait dire ça ? demanda le juge en s'approchant lentement du cadavre.
- La marque sur le crâne.

Le juge fit un bond en arrière en apercevant le chiffre deux inscrit dans la chair.

- Mais c'est immonde ! lâcha-t-il, le visage blafard.
- Je sais.

Martin n'avait pas besoin d'en voir davantage. Il savait déjà ce que le juge allait découvrir pour la première fois. Il opéra un demi-tour, mais son pied heurta quelque chose au sol. Il s'abaissa et ramassa un petit carnet noir. Il était recouvert du sang séché de la victime, les pages collées entre elles.

Martin regarda autour de lui, à la recherche d'un sac. Mais les sacs plastiques n'existaient pas encore. Ils ne seraient inventés que dans une vingtaine d'années.

Le juge, sans un mot, sortit un mouchoir propre de sa poche et le tendit à Martin. Ce geste, simple, le surprit. Il en éprouva presque de la honte pour le jugement hâtif qu'il avait porté sur lui.

Martin enveloppa soigneusement le carnet dans le tissu immaculé et le glissa dans sa poche. Il savait qu'il n'avait plus rien à faire ici. Il leva les yeux vers le juge, qui lui dit d'une voix grave, presque étouffée :

- Trouvez-moi le salaud qui a fait ça. Peu m'importent les moyens que vous

employez. Je veux qu'il paie. On ne peut pas laisser une ordure pareille en liberté.

- Je vous le promets, monsieur le juge.

Installé à son bureau, il fixait le calepin sans vraiment le voir, comme si les mots qu'il aurait dû y inscrire refusaient de naître collé par le sang agglutiné. Il ne se sentait pas à sa place, étranger entre ces murs trop lisses, assis sur cette chaise qui semblait le rejeter plutôt que le soutenir. Tout le gênait : la lumière trop crue qui tombait de la lampe, le tic-tac obstiné de l'horloge, le silence épais qui amplifiait chacun de ses soupirs. Il avait besoin de se sentir enveloppé, protégé, presque dissimulé dans une sorte de cocon, un refuge où ses pensées pourraient se déployer sans heurts. Et le seul endroit où il pouvait espérer retrouver cette sensation, le seul lieu où le monde cessait de lui peser, c'était chez lui, dans la chaleur familière de ses murs, au cœur d'un espace façonné par ses habitudes et ses souvenirs.

Martin une fois rentré chez lui, referma la porte derrière lui, Bertha qui l'avait attendu l'avait suivi sans ce parler durant tout le trajet. Elle prit soin de tirer le loquet. La maison était plongée dans une semi-pénombre ; seule la lumière terne d'une lampe à pétrole oscillait faiblement sur la table de la cuisine. Il déposa son manteau sur le dossier d'une chaise, jeta un regard circulaire à la pièce, comme pour s'assurer qu'ils étaient bien seul tous les deux,

puis sortit lentement le carnet noir de la poche intérieure de sa veste. Il le posa devant lui, comme un objet sacrilège. Bertha, la bouche grande ouverte, prit une chaise et vint s'asseoir en face de lui. Elle respirait lentement de peur de le déranger.

Le mouchoir blanc du juge, désormais teinté de brun, avait absorbé une partie du sang séché, mais le carnet était encore rigide, imbibé, presque pétrifié par la coagulation. L'odeur ferreuse qui s'en dégageait avait quelque chose de profondément dérangeant, une senteur métallique, mêlée à celle du cuir humide et du temps figé.

Il s'assit lentement, les mains posées de chaque côté de l'objet, comme s'il craignait qu'il prenne vie. Puis il se leva à nouveau et alla allumer la petite cuisinière à charbon dans le coin de la cuisine. Il y plaça une vieille casserole en fer-blanc remplie d'eau. Il n'avait ni laboratoire ni matériel scientifique, seulement une intuition ancienne, presque animal, la vapeur pouvait ramollir les chairs mortes... et peut-être aussi les pages collées par le sang.

Le silence était oppressant. On entendait à peine le grésillement du feu sous la casserole. Le monde extérieur semblait s'être arrêté à la porte. Même les murs paraissaient retenir leur souffle.

Lorsque l'eau commença à frémir, Martin approcha le carnet de la vapeur. Lentement. Il tenait l'objet entre deux doigts, le dos vers le haut, comme on tiendrait une bombe prête à exploser. La vapeur s'éleva en volutes épaisses, enveloppant l'objet dans une brume chaude et humide. Il attendit. Une minute. Deux. Puis il reposa le carnet sur la table, l'essuya doucement avec le mouchoir. Bertha ne manquait rien des gestes précis qui s'opérait.

Du bout d'un couteau à beurre, l'outil le plus fin qu'il avait trouvé, il tenta de soulever le coin de la première page. La surface craqua. Un filet de sang séché tomba en poussière. Il insista, très lentement. Une résistance. Puis un léger décollage. Il sentit son cœur battre plus vite. Le papier céda enfin dans un bruit de feuille morte.

Le mot apparaissait à demi effacé, griffonné au crayon, sa mine probablement émoussée, l'écriture tremblante :
« lumière ».

Il frissonna. Ce n'était rien. Juste un mot. Mais il semblait chargé d'un poids étrange, comme s'il sortait d'un tunnel noir.

Il continua.

La deuxième page, qu'il réussit à ouvrir, résista davantage. Il humidifia un mouchoir propre, le passa très légèrement sur les bords. Une page

glissa enfin, révélant d'autres fragments épars.

« rue de la tranquillité »

« silence »

« Edmond »

Le reste était illisible. Des tâches, des gribouillages, des lignes effacées par le sang coagulé et l'humidité. Mais il y avait quelque chose dans l'agencement de ces mots, dans leur étrangeté, qui le glaça.

Il feuilleta encore. Chaque page décollée libérait une odeur plus forte, plus infecte. Une page semblait vierge, mais à la lumière, il devina un tracé en creux, comme si quelqu'un avait gravé un mot sans trop appuyer. Il inclina la feuille. Un mot s'esquissait presque invisible.

« suivant »

Et plus bas, d'un trait plus affirmé, gravé dans la fibre même du papier :

« Richard ».

Martin recula sa chaise, le souffle court.

Le dernier mot qu'il put déchiffrer, isolé sur une page partiellement détruite, semblait être une sorte de rituel, une formule personnelle.

« jouet »

Il reposa le carnet. Ses mains étaient moites, ses nerfs à vif. Il n'avait aucune preuve, aucune certitude. Mais il avait vu. Il avait compris. Ce tueur ne choisissait pas au hasard. Il classait. Il préparait. Il annonçait.

Et maintenant qu'il avait trouvé le numéro deux, il ne faisait plus aucun doute : le numéro trois était déjà dans sa ligne de mire.

Et ce numéro trois, c'était Richard.

Tout prenait sens. Le rêve. Le cauchemar. L'intuition sourde qui ne le quittait plus. Bertha avait vu la même chose que lui. Elle ne dit rien, mais ses yeux s'emplirent de larmes. Une émotion muette, dévastatrice, la submergea.

Martin se leva brusquement, la chaise raclant le sol dans un grincement nerveux. Il voulut la prendre dans ses bras, la consoler, mais elle recula d'un pas vif, les mains levées devant elle.

- Non ! cria-t-elle, la voix brisée.

Martin s'arrêta, figé.

- Tu sais bien ce qu'il se passe quand on se touche...

Le silence retomba comme une chape de plomb. Il hocha la tête, lentement, avant de retourner s'asseoir, les épaules basses.

- Écoute, dit-il d'une voix plus posée, je vais aller prévenir Richard. On va tout faire pour éviter que ça arrive. Je te le promets. Fais-moi confiance.

Elle le regarda, les yeux rougis, encore brillants de larmes.

- J'ai confiance en toi... Je ne sais pas pourquoi. Il y a encore quelques jours, je ne te connaissais même pas. Et pourtant... au fond de moi, je sais que je peux te faire totalement confiance.

Gaston, 1938

Je peste contre moi-même. Je ne cesse de me répéter : *Gaston, t'es vraiment un con*. Où ai-je bien pu foutre ce putain de carnet ? Je suis certain de l'avoir encore eu dans la poche après m'être amusé avec ce pantin de pacotille. Edmond... Autant ça m'a fait un bien fou de pouvoir me vider la tête à chaque glissement de lame sur sa peau, autant maintenant que je réalise avoir perdu mon carnet, la rage me reprend, encore plus violente.

A trois quarts arrivé chez moi, j'ai refait le chemin à l'envers. Je ne suis pas allé jusqu'à la cave pour fouiller : malheureusement, le corps a été retrouvé plus tôt que prévu. Si ce tremblement de terre n'avait pas eu lieu, j'aurais probablement pu y retourner. Et l'odeur du cadavre n'aurait dérangé personne : dans cette rue, où tout pue, les maisons, les gens, les trottoirs. Ça suinte la pauvreté, la crasse, le désespoir.

Quand j'ai fait mon repérage, j'avais l'impression de voir des rats s'agiter dans un labyrinthe, courant dans tous les sens. Ils me dégoûtent tous.

Je me suis arrêté au coin de la rue, bloqué par une bande de crasseux en mal de divertissement. Les flics étaient déjà sur place. J'ai dû faire demi-tour.

En arrivant au coin de la rue de Bruxelles, juste en face du terminus du tram, je l'ai vu.

Je l'ai regardé.

Et mon cœur a fait un petit pincement.

Mon Richard.

Mon nouveau jouet. Celui que je convoite avec tant de rêves.

Je m'imagine déjà son regard arrogant, sa suffisance se fissurer... Je vois la sueur se mêler à la terreur sur son visage, quand il me verra approcher lentement la lame le long de sa joue.

La gamine face à lui me regarde aussi. Sa tête me dit vaguement quelque chose, mais je m'en fiche. Une petite garce en devenir, comme toutes ces femmes qui n'usent de leurs charmes que pour obtenir ce qu'elles veulent.

Mais *lui*, Richard... Il est la cerise sur le gâteau. Les deux premiers, je les ai choisis parce qu'ils étaient là et qu'il représentait ce que j'exècre des petits parvenus. C'était pour moi suffisant. Mais lui, on me l'a offert. Comme un cadeau.

Il incarne tout ce que je méprise. Tout ce que je veux éradiquer. L'arrogance, le dédain...

Il est passé juste en face de moi, son regard n'a pas quitté le mien. Je sentais qu'il voulait me dire quelque chose. Ou me sauter à la gorge. Je ne comprends pas d'où vient cette animosité, mais une chose est sûre : nous étions faits pour nous rencontrer.

Je l'ai suivi du regard à une distance raisonnable, mais je sentais bien qu'il me *sentait*. J'ai dû, à un moment, bifurquer.

Trouver où il habite ne sera pas compliqué. Je parie qu'il vit près de la Grand-Place, dans une petite maison qui sent le talc pour bébé et la soupe aux poireaux. Une maison de pauvre, mais qui s'y croit. Ça me dégoûte.

Je décide de rentrer chez moi en longeant les rails du tram, le long du faubourg de Bruxelles.

Pas longtemps. Juste assez pour que cette ligne courbe apaise un peu mes nerfs.

J'essaie de me souvenir... Où ai-je pu perdre ce carnet ? Et surtout, *comment* ?

Toutes mes pensées, tous mes actes sont transcrits là-dedans.

Si quelqu'un tombe dessus, je suis foutu. Mais ce qui me rassure un peu, c'est qu'il faudrait vraiment un coup de malchance pour que ce carnet tombe entre les mains de la police. Et si, par miracle, c'est un bouseux qui le ramasse, il y a de grandes chances qu'il s'en serve pour allumer le feu de la cuisinière.

Arrivé devant le numéro 27, chez moi, je fouille dans ma veste. Et là... je réalise que ma clé a disparu aussi. J'enfonce ma main dans la poche, un grand trou. Ma main passe à travers et ressort à l'air libre. Incompréhensible. Je revis toute la scène dans ma tête, mais à aucun moment je ne me souviens d'un accroc, d'un bruit, de quoi que ce soit.

Peut-être en transportant le corps ? En le sortant de la charrette ?

Rien. Aucun souvenir.

Je fulmine.

Un stress me serre la poitrine. Je vérifie l'autre poche, soulagement, mes papiers d'identité et mon portefeuille sont là. J'ai au moins un peu d'argent sur moi.

Je n'ai pas le choix : je dois aller frapper chez le voisin. Ce voisin que je ne connais pas, que j'ai toujours évité et qui a eu la décence de m'ignorer aussi.

Je me plante devant sa porte. Je frappe d'abord timidement. J'attends quelques secondes. Puis je frappe plus fort. La porte finit par s'ouvrir.

Une jeune femme se tient là. Elle doit avoir une trentaine d'années. Je ne l'avais jamais vue. On pourrait dire qu'elle est jolie. Sa petite robe met ses formes en valeur.

Son sourire me désarme. C'est rare qu'on me sourît. Mais ce n'est pas ce que je cherche non plus.

Je repense au carnet perdu. L'angoisse me revient aussitôt.

Elle me regarde, en attente d'explication. Je lui parle brièvement de ma situation. Au début, elle ne comprend pas ce que je veux. Je hausse légèrement le ton, et dans ses yeux, je vois qu'elle a saisi. Elle me fait finalement entrer.

L'intérieur pue la cigarette et la bière.

Un homme, son mari, sans doute, il est affalé dans un fauteuil, un journal à la main, les yeux mi-clos. Il lève à peine la tête. Elle me fait signe de ne pas y prêter attention. J'ai compris, il a plus d'alcool que de sang dans les veines.

Je traverse la maison et me dirige vers le jardin. Avec un mouvement acrobatique, je

passer par-dessus la séparation. Je me retourne et lâche simplement :

- Merci.

Elle ne cherche pas à faire la conversation. Parfait. Moi non plus. J'ai juste droit à un dernier sourire.

Je force un peu la porte arrière du jardin et réussis enfin à pénétrer chez moi.

Je m'affale sur une chaise.

Tout ça m'a vidé.

Mais je ne peux pas rester là, les bras croisés. Attendre quoi ? Qu'ils retrouvent mon carnet ? Qu'ils comprennent que j'en suis l'auteur ? Je dois quitter la maison. Disparaître quelques jours.

Je fouille dans l'armoire, à la recherche de la clé de secours. Je finis par la retrouver, au fond d'une vieille boîte à outils. Un soupir de soulagement.

Je prépare quelques affaires que je fourre dans un grand sac.

Et je quitte la maison.

Pour aller me réfugier ailleurs.

Mais... ailleurs où ?

Martin (Alexandre Botte), 1938

Lorsqu'il arriva devant la maison de Richard, Martin ne put s'empêcher de ressentir le l'angoisse qui montait en lui. Il devait prévenir Richard. Il le savait. Mais il savait aussi qu'il devrait parler devant Rose.

Il frappa plusieurs fois à la porte et, comme il s'y attendait, ce fut Rose qui vint lui ouvrir.

- Le fameux cousin ! lança-t-elle.
- Oui, justement... Il faut que je vous parle, à tous les deux. C'est extrêmement important. Richard est là ?

- Vous avez de la chance pour une fois : oui, il est à la maison.
- Je peux entrer ?
- Ai-je le choix ?

Je n'eus pas le temps de répondre que Richard apparut dans l'entrebâillement de la porte.

- Richard, je suis venu parce qu'il faut que je vous parle.
- À tous les deux ?
- Oui ! Je voyais bien à son regard que l'inquiétude grandissait.

Il me fit entrer, et j'eus juste le temps de lui souffler à l'oreille, en espérant que Rose ne remarque rien :

- Fais-moi confiance et dis oui à tout ce que je dis.

Je ne lui laissai pas le temps de répondre, mais son regard en disait long. On pouvait y lire plus d'inquiétude que de quiétude.

Rose me proposa de m'asseoir, ce que je fis. Je lui conseillai de faire de même, car ce que j'allais leur dire n'était pas des plus évidents.

- Rose, je vous dois la vérité. Nous n'avons pas été très honnêtes avec vous.
- Bien voyons... répondit-elle avec un regard glacé.

- Je m'appelle bien Alexandre Botte, mais je ne suis pas le cousin de Richard. Je suis policier.

Au fur et à mesure que je déroulais mon récit, celui du policier que j'étais censé être, et non celui du voyageur temporel que j'étais malgré moi, le visage de Rose se transforma peu à peu.

- Ce que je vais vous raconter est la vérité. Nous n'avons pas pu vous en parler plus tôt, mais là, je n'ai plus le choix. L'heure est grave. Richard ne voit peut-être pas encore où je veux en venir, mais il se retient de tout commentaire. S'il a disparu ces derniers jours, c'est pour une très bonne raison.
- Ah oui ? Elle s'appelle comment, cette raison ? cracha-t-elle en direction de Richard, qui restait de marbre. Les yeux grands ouverts, mais de marbre tout de même.
- Non, vous n'y êtes pas. Votre mari a été témoin d'un fait terrible.
- Allons donc !
- Vous êtes au courant qu'il y a eu un meurtre, il y a quelques jours ?
- Qui ne le serait pas ? dit-elle, toujours sur la défensive.
- Je dois vous dire que cet après-midi, on en a découvert un deuxième.

- Et Richard, qu'a-t-il à voir là-dedans ?
- Justement. Sur le lieu du crime, j'ai retrouvé un petit carnet, recouvert de sang.
- Et ?
- Sur ce carnet, malgré son état, j'ai réussi à déchiffrer le nom de votre mari.
- D'accord, mais ça, c'est pour aujourd'hui. Sa disparition et votre venue ici datent de plusieurs jours.
- J'y viens. Votre mari a, par inadvertance, été témoin du premier meurtre. Enfin... il a vu qui était le meurtrier. Il l'a suivi.
- Et pourquoi ne l'avez-vous pas arrêté ?
- Parce que, même s'il l'a suivi, nous ne savons toujours pas qui il est.
- Je ne vois toujours pas le rapport avec sa disparition.
- Nous avons... enfin, *j'ai* pris la décision de le cacher quelque temps, pour le protéger.
- Et vous l'avez libéré, alors que le tueur court toujours.
- Je ne pouvais pas le retenir plus longtemps. Il avait trop besoin de revoir son fils. Et vous, par la même occasion.

Richard me fixa avec un nouveau regard. Il y avait de la tendresse dans ses yeux. Je voyais bien qu'au début de notre rencontre, il avait eu du mal à admettre que son petit-fils débarque

ainsi dans sa vie. J'avais ressenti plus de rivalité que de complicité. Mais à ce moment précis, il était évident que ses sentiments à mon égard avaient évolué dans une autre direction.

Il allait maintenant falloir aborder le point le plus délicat de l'histoire. Rose restait sur la défensive, mais je ne pouvais faire autrement : le temps pressait.

- Je dois vous proposer quelque chose. Je sais que vous n'allez pas comprendre pourquoi, mais c'est très important.
- Dites toujours.
- Je voudrais que vous veniez tous les trois chez moi, juste le temps de l'enquête. J'habite une grande maison et...
- Il n'en est pas question.
- Écoutez, Rose, la vie de votre famille est en jeu.
- Et comment allons-nous faire pour vivre ?

Je sortis de mon portefeuille les trois billets de cent francs qui s'y trouvaient et les déposai sur la table.

- Voilà. Vous pourrez faire quelques courses, de quoi tenir quelques jours. C'est juste le temps de mettre la main sur ce fou qui écume la ville.

Le silence qui suivit fut interminable. Richard resta stoïque, ne bougeant pas d'un cheveu. Tandis que la main de Rose pianotait sur la table, signe d'un questionnement intérieur.

- C'est d'accord. Mais gardez vos billets, nous ne sommes pas des mendiants.
- Parfait. Je dois encore vous prévenir de quelque chose.
- Le contraire m'aurait étonnée. Dites toujours.
- La maison est grande, et je dois protéger votre famille.
- Oui, vous l'avez déjà dit !
- Votre famille, que vous le vouliez ou non, comprend votre mari, votre fils Raymond... et votre belle-sœur Bertha.
- Et pourquoi elle ? lança-t-elle, les yeux noirs de colère.
- Parce qu'elle a séjourné chez vous pendant que Richard était sous protection.
- C'est bien ma chance d'avoir voulu de l'aide... Que voulez-vous que je vous dise, de toute façon ? Ai-je vraiment le choix ? Nous ne sommes pas obligés de nous côtoyer si votre maison est aussi grande que vous le dites.
- Elle est grande... mais ce n'est pas un château non plus.

Je dus constater que mon trait d'humour tomba à plat comme une tartine de confiture.

Deux heures plus tard, toute la petite famille était installée chez moi. Je cédaï ma chambre à Richard et à Rose.

Bertha, quant à elle, ne montra aucune réaction particulière à l'arrivée de son frère et de sa belle-sœur.

Mon projet d'aller avec Georges jeter un coup d'œil fut reporté, au vu des événements de la journée.

Je repris le carnet retrouvé sur les lieux du crime et tentai de déchiffrer d'autres mots, dans l'espoir de découvrir un indice permettant d'identifier l'auteur.

Bertha entra dans la pièce. Elle me regarda en silence. Je relevai la tête et lui adressai un sourire, qu'elle me rendit.

Toujours penché sur le carnet, je lui parlai. Avec tout ce que nous vivions, nous n'avions jamais vraiment eu de vraie conversation. Je voulais la connaître, savoir ce qu'elle aimait, ce qu'elle espérait. Mais je gardais en tête qu'elle ne serait plus de ce monde dans deux ans, selon la logique du temps. Je n'avais toujours pas eu le courage de le lui dire. À un certain moment c'est elle qui posa la question fatidique.

- Martin... je peux te poser une question ?
- Je t'écoute.

- À ton époque... il se passe quoi ? Je suis devenue quoi ? Et Richard, et Raymond ?

Le moment que je redoutais le plus était arrivé. Cela devait bien arriver un jour. Je relevai la tête de mon calepin. Ses yeux étaient pleins d'interrogations.

- C'est certain que je ne suis plus de ce monde, puisque je serais centenaire. Mais qu'est-ce que j'ai fait de ma vie ?
- Bertha, te le dire ne serait pas bon pour toi. Tu dois faire tes propres choix dans la vie.
- Mais... tu peux quand même me dire si je me suis mariée... si j'ai eu des enfants ?
- Non, Bertha... je voudrais te le dire, même si tu ne me crois pas. Je t'assure, je le souhaiterais vraiment.

Je voyais bien que la conversation l'avait un peu vexée. Je m'en voulus. Je ne voulais pas lui mentir. Mais qu'est-ce qui m'en empêchait, au fond ? Si je pouvais lui donner un peu d'espoir...

- Mariée... trois enfants.

Les mots sortirent tout seuls, sans que j'y prenne garde.

Le sourire qui se dessina sur son visage, l'espoir d'un futur heureux... En quelques secondes, elle redevint une petite fille, un soir de Noël devant ses cadeaux.

Elle m'envoya un baiser de la main. Je voyais bien qu'elle ne rêvait que d'une chose : se jeter dans mes bras pour m'embrasser tendrement, comme une vieille tante le ferait à un jeune enfant.

Tout en parlant, ma main caressa discrètement l'intérieur de la couverture du carnet. Quelque chose d'étrange s'y faisait sentir. Je tentai doucement de décoller deux feuilles qui s'y étaient agglutinées. À ma grande surprise, une petite photo d'identité apparut.

Je la pris délicatement entre mes doigts et, à l'aide d'un chiffon légèrement humide, je tentai de la nettoyer. Le visage d'une femme m'apparut : une tête haute, sans doute issue de la bourgeoisie, âgée d'une cinquantaine d'années.

Je retournai la photo. L'inscription au crayon n'était que partiellement lisible :

"Mari... Vinc... Veuve d'Eugè... Rab..."

Bertha et Martin avaient passé une grande partie de la soirée à tenter de déchiffrer le reste du carnet, mais ce fut sans succès. Ils avaient pris la décision de laisser Richard et Rose seuls, en espérant qu'ils parviennent à se parler et à apaiser leurs tensions. Ce qui ne fut pas aisé, à en juger par les cris et les engueulades qui traversaient les murs.

Il était presque vingt-trois heures lorsqu'ils décidèrent d'aller se coucher.

Martin savait que le lendemain serait une journée difficile. Il devait, comme promis à

l'agent, aller faire un saut jusqu'à l'abattoir. Rien de tout cela ne l'amusait, mais il se devait de le faire. Georges avait peut-être raison : ils ne devaient négliger aucune piste.

À sa grande surprise, sa nuit fut assez calme et réparatrice, malgré le fait qu'il ait laissé son lit au jeune couple. Le lit de fortune qu'il s'était confectionné quelques couvertures et un coussin s'avérant bien plus agréable qu'il n'y paraissait. Le soleil commençait à se lever, et Martin fit de même. Il prit les vêtements qu'il avait préparés la veille et, après s'être regardé dans le miroir, il eut un petit sursaut. Il avait encore du mal à s'habituer à sa nouvelle tête. Mais sa tenue était parfaite.

Il sortit de la maison et l'air frais du matin lui fit le plus grand bien. Il était parti rapidement, ne souhaitant croiser personne au réveil. Le petit carnet dans la poche, toujours emballé dans le mouchoir, et la photo trouvée, glissée dans son portefeuille.

Arrivé devant le bureau de police, à proximité immédiate de l'Hôtel de Ville, sur la Grand-Place, Martin prit un instant pour regarder autour de lui. La vision qui s'offrait à lui semblait irréaliste. Il dut se pincer pour être certain de ne pas rêver.

Il poussa la porte : un silence de plomb y régnait. Seule une petite femme d'un certain

âge s'affairait à nettoyer la pièce qui devait probablement servir d'accueil ou de réception. Il regretta d'avoir pris l'initiative de venir seul dans un lieu qui lui était totalement inconnu, mais où il était censé faire partie du décor. Il s'en voulut de ne pas avoir demandé à Georges de l'accompagner. Il aurait pu le guider, un peu comme on accompagne un enfant lors de son premier jour d'école.

Une forte odeur de tabac froid planait dans l'air. Les murs, jaunis, portaient quelques affiches qu'il ne prit pas la peine de lire, préférant jouer son rôle d'habitué jusqu'au bout. Mais ses yeux restaient en alerte, scrutant le moindre détail.

Il était presque résigné lorsqu'il remarqua, par chance, un tableau au pied de l'escalier : une sorte d'organigramme. Son nom y figurait. Du moins, le nom de l'homme dont il habitait désormais le corps. Son bureau se trouvait au deuxième étage.

Il gravit les marches une à une. Il avait l'impression d'être complètement seul dans le bâtiment, ce qui, pour tout dire, l'arrangeait. Hormis la femme de ménage toujours en bas, personne ne semblait présent.

Le couloir n'était pas très long. À la troisième porte, une plaque indiquait : « Inspecteur Botte. A. » Il posa la main sur la poignée en espérant que la porte ne soit pas verrouillée. Par chance, le loquet céda dans un cliquetis sec et la porte s'ouvrit sans résistance.

Le bureau ressemblait à ceux qu'il avait vus dans les séries télévisées de l'époque. Il se serait cru dans un épisode de *Maigret*. Un vieux poêle à charbon, un bureau en bois massif, des armoires d'un autre âge. Tout y était.

Il fit un tour sur lui-même, puis se dirigea vers la fenêtre pour contempler la vue. La place s'étendait devant lui, paisible. Mais il n'eut pas vraiment le temps de rêvasser. Quelques secondes plus tard, un homme fit irruption dans le bureau. Martin se retourna et croisa le regard éberlué de Georges.

- Alexandre... euh, Inspecteur. Je suppose qu'il vaut mieux vous appeler par votre grade ici, pour éviter toute jalousie, lança Georges.
- Tout à fait. Je crois que c'est préférable, tant que la porte est ouverte.
Georges comprit l'allusion et entra complètement dans le bureau, refermant la porte derrière lui.
- Georges, je suis soulagé de te voir ici.
- Toujours ce problème de mémoire, à ce que je vois.
- C'est peu dire. Je suis arrivé très tôt, de peur de croiser des collègues qui me connaîtraient.
- Pas trop de risques. Nous ne sommes pas nombreux. Et en cas de besoin, il y a la gendarmerie. Nous, on s'occupe plutôt

des petits larcins... ou, comme maintenant, des meurtres.

- Viens, regarde. En fouillant le carnet hier soir, je suis tombé sur ça, dit-il en sortant la photo de son portefeuille. Georges l'observa attentivement, la retournant plusieurs fois.
- Inconnue au bataillon. Jamais vu cette femme.
- Je me doute qu'elle te dise quelque chose, mais on pourrait peut-être la retrouver dans les registres.
- Tu imagines le nombre de fiches et de registres à fouiller ? Ça nous prendrait des années. Et on n'a pas assez de personnel. Et puis chercher qui ? Chercher quoi ?

Martin s'arrêta un instant et fixa longuement Georges. Il savait qu'il avait raison. Et que, malheureusement, le sacrosaint Internet n'existait pas encore dans ce monde.

Il n'eut pas le temps d'en dire plus qu'un policier frappa à la porte. Celui-ci entra, une farde de documents à la main. Il fit un signe de tête à Martin pour le saluer et déposa la farde sur le bureau. Sur la couverture, on pouvait lire : « Arrivées du jour ». Martin ne

dit rien, attendant patiemment que l'agent ressorte et referme la porte.

- Ce sont les arrivées de cette nuit, dit Georges, comme si cette simple phrase allait déclencher une révélation dans l'esprit de Martin.
- C'est quoi, les « arrivées du jour » ?
- Les personnes séjournant dans un hôtel, une auberge ou une pension doivent s'enregistrer, et les hôteliers sont légalement tenus de transmettre ces informations à la police. Surtout vu le contexte actuel, avec l'Allemagne... et ce fou d'Hitler. Enfin, fais attention : il y en a plusieurs ici qui sont rexistes, et eux, ils l'aiment bien, le petit moustachu. Ne me dis pas que ça aussi tu l'as oublié ?
- Écoute, je suis dans une merde noire. Je ne peux pas t'expliquer, mais j'ai vraiment besoin de ton aide. À partir de maintenant, tu ne me quittes plus d'une semelle. Où je vais, tu me suis. D'accord ?

Martin avait dit cela avec un tel cri de détresse dans la voix que Georges recula d'un pas, avant de se ressaisir.

Une grosse partie de la matinée, il dut, avec l'aide de Georges, faire une partie de son

travail administratif. Cela ne l'enchantait pas vraiment, mais il savait qu'il n'avait pas vraiment le choix. Son supérieur avait surgi à plusieurs reprises pour voir si, pour une fois, son subalterne était bien à son travail.

Il avait devant lui la pile de documents des arrivées du jour. Ce nom, bien que très précis, englobait plutôt les arrivées dans la ville des derniers jours. Il devait avoir devant lui une bonne trentaine de fiches signalétiques remplies par les hôteliers. Beaucoup étaient des gens du pays, venant en transit ou séjournant quelques jours pour les vacances. Il devait faire deux tas : les Belges d'un côté, les étrangers à notre pays de l'autre, en mettant une note en rouge pour toute personne venant de pays comme l'Allemagne ou l'Italie.

Au bout d'une heure à avoir renoté dans un cahier tous les noms, prénoms et pays d'origine, il avait les yeux rouges qui piquaient, une crampe à la main. Le manque d'habitude de tenir un stylo se faisait ressentir. Lui qui avait plus l'habitude de pianoter sur un clavier d'ordinateur que de retranscrire des informations à la main.

Sans vraiment savoir pourquoi, deux ou trois noms repris dans la liste le firent tiquer. Il reprit une feuille dans le tiroir de son bureau et les griffonna rapidement avant que quelqu'un ne s'en aperçoive. Georges le regarda, surpris. Martin, sans une explication, lui montra les trois fiches qui avaient retenu son attention.

Le premier était Hans Grubber, venant tout droit de Cologne, boucher de formation, il était à l'Hôtel du Commerce. Arrivé à Nivelles le 15 mai, pour raison familiale, et devait se rendre à Anvers.

Le deuxième était Gaston Rabbiot. Originaire de Bruxelles, celui-ci vivait à Nivelles, au faubourg de Bruxelles, et pour une raison inconnue, avait pris une chambre d'hôtel deux rues plus loin, à l'Hôtel de Russie, situé avenue Albert Élisabeth. Profession : journalier.

Et le dernier était Maurice Dupont, chirurgien, arrivant de Paris pour raison de vacances. Mais en relisant cette fiche, Martin la remit dans le tas des personnes qu'il estimait ne pouvant apporter de problème.

Georges relut à plusieurs reprises les deux fiches. Celle qui retint le plus son attention était celle de l'Allemand. Martin sentit qu'il n'était pas objectif. Vu le contexte, il comprenait l'attitude de Georges, mais ne la cautionnait pas. Celle qui le faisait le plus douter, et qui, pour lui, ressemblait à une incohérence, c'était celle du fameux Rabbiot. Pourquoi un homme vivant dans la ville avait-il quitté sa maison pour aller loger à quelques centaines de mètres de chez lui ? Même dans la plus grande logique, cela ne lui paraissait pas normal.

- C'est sa femme qui l'a foutu dehors, dit Georges, pensant trouver la solution parfaite.
- Un journalier qui va prendre une chambre d'hôtel ? Tu penses vraiment qu'il en a les moyens ? J'ai beau venir d'une autre époque, je sais très bien qu'un journalier, généralement, ne gagne juste assez de quoi survivre.
- Ou ce n'est pas faux. Mais pourquoi alors ?
- Après notre visite à l'abattoir, nous irons faire un tour jusqu'à chez lui et on verra bien.

Martin s'étira et poussa un long soupir. Il avait besoin de bouger, de prendre l'air.

L'air enfumé qui y régnait au bout de quelques heures l'incommodait vraiment. Il se redressa de tout son long, prit son manteau et fit un signe à Georges de le suivre.

Arrivé sur le trottoir, une jeune femme se tenait devant lui, les mains sur les hanches, les yeux rouges de colère.

- Tu aurais pu m'attendre ? fulmina Bertha. Martin ne put s'empêcher de rire de voir sa tante l'engueuler.
- T'attendre pourquoi ?
- Pour t'aider à trouver le salaud qui... Elle s'arrêta net lorsqu'elle aperçut Georges, caché derrière le dos de Martin.
- Tu as déjà fait la connaissance de mon collègue.
- Ce n'est pas la question, lui répondit-elle lorsqu'elle reprit ses esprits.
- Tu ne peux pas m'aider.
- C'est ce que l'on va voir. Tu crois que je vais rester les bras croisés ?
- Je ne dis pas ça, mais c'est dangereux. Autant la surprise de voir Bertha débarquer comme une furie l'avait amusé, autant il trouvait que la tournure de la conversation commençait à prendre un tournant qui ne lui plaisait pas.

- Écoute Bertha, dit-il avec deux octaves de plus dans la voix. J'ai des choses à faire pour le moment. Tu rentres à la maison et on en reparle tantôt.
- Ou sinon quoi ?
- Je demande à Georges de te mettre en cellule pour trouble de l'ordre public.
-

Bertha resta stoïque devant les propos de Martin. Lui, cependant, dut se retenir de ne pas éclater de rire. Tant sa phrase, tant entendue dans des films ou séries, lui était sortie sans réfléchir. Georges, en revanche, regarda Martin sans savoir s'il était sérieux ou pas.

- Bonjour, Monsieur Georges, je vous souhaite bien du courage pour travailler avec un énergumène de la sorte. Lui dit-elle et opéra un demi-tour, toujours rouge de colère, et Martin ne put s'empêcher de garder son sérieux plus longtemps.

Si une chose pouvait exaspérer Bertha, c'était bien ça : se faire rembarrer parce qu'elle n'était « qu'une femme » et « trop jeune ». Elle bouillonnait intérieurement. Elle avait envie de crier, d'hurler. Elle fit demi-tour avec l'intention de retourner à l'assaut avec Martin, mais celui-ci était déjà parti avec Georges. Ils se dirigeaient tous deux vers la rue de Soignies.

Bertha compta jusqu'à cinq, leur laissant un peu de distance, mais sans les perdre de vue. Malgré la colère qui l'habitait, elle parvint à ralentir l'allure, de peur de les rattraper ou simplement de se faire repérer.

Passer inaperçue dans l'endroit où elle allait se rendre n'allait pas être une mince affaire. L'odeur du sang devenait de plus en plus forte. Les cris des bêtes qu'on menait vers une mort certaine aussi. Elle avait beau être une fille de la campagne, avoir déjà vu des poules décapitées ou des lapins dépecés, pour elle tout cela faisait partie de la logique de la chaîne alimentaire. Mais entrer dans un abattoir, voir tous ces gros animaux attendant la mort, la mettait mal à l'aise.

Cela faisait plus de dix minutes qu'ils étaient entrés dans l'enceinte. Bertha, postée à l'angle de la rue, attendait, prête à bondir à la moindre occasion. Son plan d'action était simple : sauter sur Martin à sa sortie et lui faire comprendre clairement qu'il n'avait aucune excuse pour l'écarter de cette mission. Elle avait déjà préparé la phrase qui ferait mouche, sans hésitation. Car même s'il avait l'impression de prendre les rênes de la situation, il ne devait pas oublier que c'est lui qui était venu lui demander de l'aide. Que grâce à elle, il se trouvait maintenant ici, et que sans elle, il serait encore en train de végéter dans un wagon de train, à se demander quoi faire.

Toutes ces phrases qu'elle avait préparées... elle n'eut pas le temps de les prononcer. Elle sursauta lorsqu'une main se posa sur son épaule. Devant elle se tenait Georges, et Martin se tenait à côté, les mains dans les poches. Elle

sentit le rouge lui monter au visage. Martin, avec un sourire qui se voulait plus tendre qu'il n'aurait dû, lui dit :

- C'est quand même terrible, c'est plus fort que toi. Tu sais que c'est dangereux, ce que tu fais.
- Comment tu as su ?
- C'est Georges qui t'a vue nous suivre. Nous, on a juste fait le tour de l'abattoir pour venir te surprendre.
- Vous vous êtes bien moqués de moi, dit-elle, vexée.
- Être policier, c'est un métier, madame, dit doucement Georges.
- Mademoiselle, je vous prie, répondit Bertha, encore plus touchée dans son amour-propre.
- Que comptes-tu faire, Bertha, franchement ?
- Je veux vous aider, ce n'est pas compliqué.
- Mais nous aider à quoi ?
- À trouver qui en veut à... Elle s'arrêta net, voyant le regard de Martin qui lui signifiait de ne pas tout dévoiler.

Dans la rue, le passage des charrettes se faisait de plus en plus rare. Le café juste en face, en revanche, commençait à se remplir peu à peu. Martin fit signe à Bertha et Georges de le suivre. Ils remontèrent le boulevard de la

Batterie et, une fois en haut, s'arrêtèrent en face de l'hôpital.

- Bon, écoutez tous les deux, j'ai comme l'impression que vous me prenez pour une buse, dit Georges, brisant le silence. Il y a quelque chose que vous ne me dites pas. Alors soit, vous êtes francs avec moi, soit j'arrête les frais et je vais voir le commissaire pour mettre les choses au clair.
- Je ne suis pas certain que tu sois prêt à encaisser le coup.
- Quoi ? Je suis trop con pour ça ? éructa-t-il.
- Non, loin de là. C'est justement pour ça que j'ai pris l'initiative de me confier à toi à propos de mon problème de mémoire.
- Écoute, Martin, dis-lui la vérité, lança Bertha, fixant Georges sans vraiment savoir quelle attitude adopter.
- Pourquoi elle t'appelle Martin ? Georges recula d'un pas, prêt à fuir à toute jambe.
- Je ne m'appelle pas Alexandre Botte, comme tout le monde le croit.
- T'es qui ? Un des leurs ?
- Des leurs ? De qui parles-tu ?
- Des espions allemands, pardi !
- Mais non, pas du tout. C'est plus simple... et plus fou que ça.

- Je te donne cinq minutes pour tout me dire, ou alors...
- Bon, écoute-moi jusqu'au bout. Si après ça tu ne me crois pas, je te promets que tu n'entendras plus jamais parler de moi. Mais sache que je suis ici pour une seule raison bien précise.
- Ah oui, et laquelle ?
- Sauver mon grand-père d'un tueur en série.
- Un quoi ?
- Un tueur répétitif. Parce que celui qui tue en ce moment ne va pas s'arrêter. Il en est à sa deuxième victime, et je crois... non, je suis sûr que la prochaine sera mon grand-père.
- Les deux premières victimes n'étaient pas des vieillards, pourquoi il tuerait un vieux maintenant ?
- Parce que mon grand-père, à l'heure actuelle, est plus jeune que moi.
- Tu dérailles complètement.
- Laisse-moi t'expliquer, s'il te plaît. Et ne m'interromps pas ! Comme je te l'ai dit, je ne m'appelle pas Alexandre Botte. Mon vrai nom est Martin Pottard. Je suis né à Nivelles, le 4 septembre... mais le problème, vois-tu, c'est que je suis né dans plus de soixante ans.
- Qu'est-ce que tu racontes ? Georges le regardait, de plus en plus incrédule,

mais quelque chose en lui le poussait à rester. Il voulait savoir jusqu'où la folie de ce type pouvait aller.

- La femme... enfin, la jeune fille à côté de moi, c'est Bertha. Ce qu'on appelle ma grand-tante. Elle est la sœur de mon grand-père, Richard. En 1938, il a vingt-six ans, et il vient d'avoir mon père, il y a quelques mois.
- Complètement cinglé. Et vous, mademoiselle, vous cautionnez ça ?
- Je sais, c'est insensé. Mais il m'a apporté des preuves de ce qu'il dit.
- Des preuves ? C'est facile à fabriquer.
- Mon frère, Richard, son grand-père a disparu il y a quelques semaines. Sa femme n'a pas prévenu la police, mais c'est une autre histoire. Mon frère a été projeté lui aussi dans le présent de Martin, enfin... de votre Alexandre. Il a vu ce qui nous attend.
- C'est un coup monté. Vous n'avez qu'à faire un spectacle, les gens paieront pour entendre vos élucubrations et moi, je ne serai pas obligé de vous suivre dans votre délire.
- Georges, je t'en prie, laisse-moi finir.
- Donne-moi une seule preuve de ce que tu avances.
- Comment veux-tu que je te prouve quelque chose qui va se passer dans des

années ? Je n'ai pas le temps d'attendre, et toi, pas la patience.

- Tu dois bien avoir un moyen de me le prouver.
- Nous sommes le mardi 14 juin 1938. Tu es d'accord ?
- Oui, et alors ? Ce n'est pas une preuve.
- Demain, un des titres du journal *La Dernière Heure* sera : « 313 témoins doivent être entendus au procès des poisons. » Je le sais parce qu'en vidant la maison de mes parents, j'ai trouvé cet extrait de journal découpé et glissé entre plusieurs photos. Le titre m'avait interpellé. Pourquoi ? Je n'en ai aucune idée. Je ne vois aucun lien avec ce que je vis.
- Ce n'est pas une preuve non plus. Il faut que j'attende demain.
- Je n'ai que ça à t'offrir. Et ma parole.
- Il vous dit la vérité, monsieur, supplia Bertha.

Georges ne savait plus quoi penser. Tout cela semblait complètement aberrant. Rien n'était logique, rien n'était possible. Comment croire quelqu'un qu'on ne connaît pas ? Et pourtant, les deux protagonistes paraissaient si sincères dans leurs propos qu'il commença à envisager l'éventualité que...

- Donc c'est pour ça que vous ne vous souvenez de rien concernant votre vie ?
- Tu ne me tutoies plus ?
- On ne se connaît pas vraiment.
- Sois honnête, Georges. Tu l'as dit toi-même : je ne suis plus le même inspecteur que tu as connu. Je suis complètement différent. Tu comprends pourquoi je suis perdu dans votre époque ? Il n'y a plus rien de commun avec ce que je connais. Tout a changé, tout a évolué. Même la bouffe ! On ne mange presque plus les mêmes choses qu'en 1938.
- Je reconnais que vous êtes différent de l'inspecteur que je côtoyais, mais rien ne me certifie que vos propos sont vrais.
- Je comprends. Je veux bien l'accepter. Mais as-tu vraiment le choix ?
- On a toujours le choix.
- Donc, soit tu m'enfermes pour excès de folie, soit tu me fais confiance. C'est à toi de décider. Mais si jamais tu ne me crois pas... laisse-moi juste le temps de prévenir mon grand-père.

Gaston savait que le fait de prendre une chambre d'hôtel à deux rues de chez lui n'était pas la meilleure idée qu'il ait eue. Il en avait besoin pour deux raisons. La première : garder un œil sur sa maison, vérifier si les flics y avaient trouvé son carnet ou un quelconque indice. La deuxième : il était trop impatient de jouer avec le type qu'il avait croisé à plusieurs reprises. Le Richard, comme il aimait l'appeler.

Pour ces deux raisons, tout en sachant qu'il jouait un jeu dangereux, il avait choisi une chambre à l'hôtel de Russie. Juste en face de la

Gare du Nord. Prêt à bondir dans un train si jamais les choses se corsaient.

En remplissant la fiche de signalement, il avait hésité à donner une fausse identité. Cependant, le tenancier de l'hôtel, même s'il n'avait pas établi de lien formel entre eux deux, le connaissait de vue. Gaston avait beau tout faire pour passer inaperçu dans la vie de tous les jours, il ne pouvait pas devenir invisible.

Le premier jour, il n'avait quasiment pas quitté sa chambre, si ce n'est pour descendre au café de l'hôtel boire un verre et manger. Sa nuit avait été blanche. Sans rêves. Il se retournait dans tous les sens. Le cahier perdu n'arrêtait pas de le hanter.

Le lendemain, il retourna dans sa rue au faubourg de Bruxelles. Sans s'approcher trop du numéro 27, mais assez pour observer les allées et venues. Il ne resta qu'une dizaine de minutes. Il rebroussa chemin lorsqu'il vit la porte de sa voisine s'ouvrir. Il n'avait pas envie d'être aperçu.

Ce matin-là, se sentant un peu plus rassuré, il reprit le cours de sa vie presque normalement. Il se dirigea vers la Grand-Place et entra dans le Grand Bazar. Seul le propriétaire, debout derrière son comptoir, remplissait des colonnes de chiffres. Gaston s'approcha et lui demanda un petit carnet ainsi qu'un crayon noir.

L'homme, sans relever la tête de son registre, lui demanda si c'était tout. Gaston répondit par l'affirmative.

L'homme s'enfonça dans les rayons et revint quelques minutes plus tard, déposant devant Gaston les objets demandés. Il paya les 1 franc 25, glissa le tout dans sa poche, non sans vérifier que celle-ci n'était pas trouée et sortit sans dire un mot. Le commerçant, le nez replongé dans ses chiffres, n'accorda plus aucune attention à Gaston.

Le calepin bien calé dans la poche, Gaston se dirigea vers le quartier où Richard devait habiter ou pensait qu'il habitait. Il arpenta plusieurs fois les alentours dans l'espoir d'apercevoir l'homme ou sa femme sortir.

L'impatience commença à l'envahir au bout d'une heure. Comment pouvait-il mettre son plan à exécution s'il ne savait pas précisément où vivait Richard ? Il rebroussa chemin pour rentrer à l'hôtel.

Parfois, se disait-il, il suffisait d'un petit coup de pouce du destin pour que les cartes tombent comme il faut sur la table. Et à ce moment-là, les dieux étaient avec lui, pensa-t-il.

Au détour d'une rue, plus précisément en descendant la rue de Mons, elle se tenait là, devant lui. Le petit bout de femme qu'il avait vue parler avec « son Richard ». Il n'en croyait

pas ses yeux. Son premier mouvement fut d'aller à sa rencontre, mais il se figea en apercevant le policier en uniforme qui l'accompagnait, ainsi qu'un homme en civil.

Gaston se cala juste à l'entrée de la rue Sainte-Gertrude. Il les laissa passer devant lui, retenant sa respiration. Si la femme avait été seule, il n'y aurait eu aucun problème. Mais là, la vue de l'uniforme le glaça.

Il leur laissa une petite avance, puis se mit à les suivre, discrètement.

Le trio avançait en parlant. Le policier, malgré son air contrarié et ses gestes larges, semblait accorder une certaine importance à l'homme en civil.

Arrivés à l'entrée de la rue de Namur, les deux hommes ainsi que la femme s'arrêtèrent un instant. Le civil s'adressa sérieusement à la jeune femme. Celle-ci le fixa du regard et hochait la tête en guise d'acquiescement.

La jeune femme partit de son côté. Gaston, lui, vit les deux hommes prendre une autre direction et il reprit sa filature du mieux qu'il put, sans se faire repérer pendant qu'il ne quittait pas des yeux la femme marcher, lui se mit à penser à tout ce qu'il pourrait faire lorsqu'il aurait richard entre ses doigts.

Au bout de dix minutes, elle arriva devant une maison et frappa à la porte. Gaston, toujours à l'affût, bien dissimulé, ne perdait rien de ses faits et gestes. La porte s'ouvrit... sur un homme. Et cet homme, c'était Richard. Il reconnut sa stature, les traits de son visage. C'était lui. Il n'en revenait pas.

D'abord, d'avoir pu se tromper sur le lieu potentiel de son habitation. Ensuite et surtout d'avoir eu la chance de tomber dessus. Par pur hasard.

Il ne savait pas si Richard l'avait vu ou senti, mais il eut la désagréable impression qu'au moment où celui-ci allait fermer la porte d'entrée que leurs regards s'étaient croisés une fraction de seconde.

Une fois rentré dans sa chambre d'Hôtel, il sortit son carnet ainsi que le crayon fraîchement acheté. Poussa la chaise qui se trouvait devant une petite table donnant sur la fenêtre, mouilla la pointe du crayon et commença à écrire dans son carnet.

Mon Richard,

Je t'ai enfin retrouvé.

J'ai eu, à un moment, peur. Peur de quoi, tu vas me dire ? Peur de t'avoir perdu.

Si je n'avais pas égaré ce fameux carnet, je ne me sentrais pas aussi angoissé.

Je sais, je m'inquiète pour rien. Les flics sont tellement cons.

J'ai fait la connaissance de ta sœur. Enfin... je crois que c'est ta sœur, elle te ressemble tellement. Ta femme, je l'ai déjà croisée, tu t'en rappelles, mon Richard ? La foire agricole. Comme tu avais l'air sûr de toi... Tellement sûr de toi.

Donc elle ressemble à ça, ta petite sœur. Elle est mignonne. Ce n'est pas mon genre, mais elle est mignonne quand même.

Ne t'inquiète pas, elle, elle ne m'intéresse pas. Tu sais, les femmes, pour moi, ne sont que des exutoires physiques.

Je suis beaucoup plus intéressé par toi. Par la peur que je vais te faire goûter. Je sens déjà le goût de ta sueur couler le long de ton front.

Le tressaillement, lorsque tu sentiras la pointe de mon couteau pénétrer délicatement ta chair...

Enfin... je m'emporte. Mais ne t'inquiète pas, mon Richard. J'arrive. Bientôt, tu me retrouveras. Rien qu'à toi. Tu seras ma chose.

Il déposa le crayon à côté du carnet, relut ce qu'il avait écrit et satisfait de cette missive,

referma le calepin et le rangea dans la poche de sa veste.

Il sortit de sa chambre, descendit les escaliers. S'arrêta au bar et commanda une bière bien fraîche.

Gaston

Cette bière, j'en avais besoin, j'avais besoin de sentir ce goût d'alcool descendre le long de ma gorge. J'avais besoin que son effet fasse comme une pause dans mon cerveau, je sais que c'est peine perdue, je revois le visage de Richard, me fixant. M'a-t-il vu ? Se doutait-il que j'étais tapi dans l'ombre ? Je ne le sais pas. Ce que je sais, c'est ce que j'ai ressenti en le voyant lui. Ce petit pincement au ventre, ce petit chatouillis, comme diraient les amoureux, eh bien là, moi, je l'ai ressenti. J'ai ressenti toutes ces choses que l'on pourra faire ensemble.

Dehors, le soleil commence à être caché par de gros nuages qui arrivent. La Gare du Nord s'assombrit de plus en plus, les quelques voyageurs arrivant de Manage fixent le ciel en sortant du train et, d'une moue boudeuse, accélère le pas de peur qu'une averse leur tombe dessus.

Le tenancier allume les lampes en maudissant le temps, prétextant que si le temps se gâte, personne ne viendra dans son bistrot, trop pressé de rentrer chez leurs baronnes. Effectivement, nous ne sommes que quatre dans son estaminet. Les trois autres sont occupés à jouer aux cartes. Je n'ai jamais vraiment compris cet engouement pour ces jeux, encore moins pour ce besoin primordial de devoir créer des liens sociaux. Moi, je suis très bien seul. J'ai toujours été seul. C'est peut-être pour cela que je ne ressens pas ce besoin. Je fais signe pour avoir une deuxième bière.

Voilà, la pluie s'abat maintenant, le trottoir dégouline et le ciel est aussi noir qu'un soir d'hiver. Je finis mon verre en espérant que cette pluie s'arrêtera assez rapidement, car je dois aller repérer l'endroit où je vais emmener Richard pour notre séance de jeu.

Au bout de dix minutes, je sors du bistrot, relève le col de mon manteau. La pluie s'est arrêtée, mais l'air est plus frais.

J'ai à peine le temps de faire quelques pas que j'entends crier mon prénom. Les deux premières fois, je ne réagis pas. Puis l'appel se fait plus insistant et plus proche. Je me retourne, je me trouve devant un homme d'une quarantaine d'années, costume trois-pièces de bonne coupe. Il présente bien. Cet homme, je le reconnais, je le connais. C'est un de mon autre vie, celle que j'ai lorsque je ne joue pas les pauvres. Une personne que je rencontre en dehors de Nivelles. Le plus souvent à Ostende.

Il me fixe, surpris de me voir affublé d'un tel accoutrement, fais un pas en arrière pour mieux me regarder, un léger sourire au coin des lèvres.

- Mais qu'est-ce que tu fous dans un tel accoutrement ? me dit-il amusé.

Je n'ai pas envie de lui répondre. Je voudrais couper court à la conversation, il insiste. Parle plus fort, comme deux copains qui se racontent une bonne blague. Je ne veux pas que l'on nous remarque. La pluie s'étant arrêtée, les gens recommencent à sortir. Je finis à contrecœur par lui parler.

- J'aime me divertir en me passant pour un du peuple.
- C'est dément, je n'y avais jamais pensé. On devrait organiser ça à plusieurs.

Il a beau être riche, il n'a pas gagné en intelligence. Petit-fils à papa, qui profite de l'argent de sa famille sans trop se fatiguer.

- Mais toi, que fais-tu ici ?
- J'en avais marre de la mer, donc j'ai voulu un peu parcourir le pays et par le plus grand des hasards, je suis descendu dans cette ville et je tombe sur toi. J'ai cru d'abord que je voyais mal, mais, lorsque tu es sorti de l'hôtel, j'étais certain de bien t'avoir reconnu.
- Tu restes longtemps ?
- Maintenant que je t'ai trouvé, je vais sûrement prolonger mon séjour.

Mon sang ne fait qu'un tour, il va finir par tout gâcher. Depuis que j'ai perdu mon carnet, plus rien ne se passe comme prévu. J'ai l'impression que la roue tourne. Je reste sans voix, lui, il a l'air de bien s'amuser. Moi j'ai juste une seule envie : qu'il se taise, qu'il parte. Je regrette la pluie torrentielle qui s'est arrêtée. Au moins j'étais presque certain de ne croiser personne. Pourquoi suis-je sorti maintenant ? J'aurais pu retourner dans ma chambre et attendre le soir. Non, il a fallu que j'en fasse qu'à ma tête. Gaston, reprends-toi, bordel. Tu vas finir par tout gâcher.

Je n'ai pas d'autre solution que de le faire venir dans ma maison du faubourg de Bruxelles. J'y suis à peine en moins de cinq minutes. Moins

de risques de faire une mauvaise rencontre.
Il ne met pas longtemps à se laisser convaincre.
Le prétexte étant simple : je lui ai juste proposé
de l'initier à ce petit jeu « tu veux être comme
le peuple ». Cela l'amuse beaucoup. Il sautille
presque comme un enfant.

J'arrive devant ma maison, ma vraie maison.
Ma main sur la poignée, la clé dans la porte,
j'entrouvre et constate qu'elle est telle que je
l'ai laissée.

Il regarde les pièces, mi-dégoûté, mi-surpris.

- Toi, quand tu joues un rôle, c'est à fond !

J'ouvre la bouche et puis je ne dis rien, juste un
sourire en coin, lui donnant l'impression d'une
certaine complicité.

Je l'invite à s'asseoir, sors une bouteille et deux
verres. Le sien, je le remplis presque à ras bord.
Le mien, juste un quart. Il le vide cul sec. C'est
très bien comme ça. Je lui ressers un deuxième
qui subit le même sort. À ce rythme-là, ce sera
encore plus facile. Je vois à son regard que
l'effet de l'alcool commence à agir. Son débit de
parole est un peu plus hésitant. Je tente de lui
resservir un troisième, il fait mine de le refuser,
mais, en insistant un peu, il finit par accepter.
Moi, j'attends. Patiemment. Je le regarde
sombrier un peu plus chaque seconde que le
temps passe.

Le voilà qui sombre, sa tête se penche vers l'avant. Il est à point. Je le secoue un peu, mais les seules réactions qu'il a sont des gémissements. Je le saisis par les épaules et le descends à la cave. Ce n'était pas prévu que j'emploie ma propre demeure pour ça. Mais je n'ai pas le choix. Sa venue n'est pas une aubaine pour moi.

Il a les mains ligotées, attachées au crochet du plafond de la cave. Je l'ai bâillonné pour empêcher que ses cris et jérémiades ne se fassent entendre. Les bras tendus et le corps à demi fléchi. Je le regarde. Je me dis qu'il y a quelque chose encore à faire. Ses jambes. J'ai oublié de les entraver. Je ne veux pas risquer un coup de pied malheureux. Je fouille du regard dans la cave et me saisis de ce qu'il y a de plus lourd. Une caisse en bois que je leste de briques qui traînaient dans un coin. Je lui attache les pieds à la caisse, qui doit bien peser maintenant plus de trente kilos. Je me doute que, comme ça, il va être à ma merci.

Sa tête commence à bouger. Il reprend doucement ses esprits. Ses yeux s'ouvrent et, lorsqu'il prend conscience de ce qui se passe, son regard se remplit de terreur. Un cri étouffé sort de sa bouche. Il n'est pas fort, mais assez quand même pour que, si un quidam passe dans la rue, cela puisse éveiller les soupçons. Je bouche les deux soupiraux avec de vieilles couvertures qui, je l'espère, seront suffisants

pour instaurer un silence. Je descends aussi mon tourne-disque et le mets en route. Les Quatre Saisons de Vivaldi sont occupées à virevolter dans la pièce.

- Tu n'étais pas prévu au programme, mais ta venue ne m'arrange pas du tout.

Il voudrait répondre, mais seuls des gémissements sortent de sa bouche, des larmes commencent à couler le long de sa joue et sont absorbées par le bâillon que j'ai serré.

- Je suis obligé, ne m'en veux pas, mais bon, que veux-tu, c'est la vie. C'est le destin qui en a décidé ainsi.

Il gigote dans tous les sens. C'est vrai que ce n'était pas prévu et qu'au début ça m'a fameusement contrarié. Cependant, je dois bien avouer que de le voir pendu comme un jambon, sentir la terreur monter en lui me fait un certain effet. Je ne sais pas encore si je vais pouvoir le comptabiliser dans ma liste. Je le déciderai après.

Je fixe la lame de mon couteau, elle est encore bien aiguisée. Ses yeux sortent de ses orbites tellement la peur l'envahit.

Me voilà que je me prends au jeu. Je passe derrière lui. J'aime murmurer à son oreille, je sens monter en moi l'excitation, la même que j'ai ressentie pour les deux autres victimes. Pourquoi n'ai-je pas commencé ça plus tôt ?

Pour faire durer un peu le plaisir, je découpe sa chemise, libérant sa poitrine, je passe la main sur son téton et d'un coup sec le sectionne. Son cri est heureusement étouffé par le bâillon. Il agite sa tête dans tous les sens. Le sang coule sur ses vêtements. La lame dessine sur son torse des arabesques, je m'approche de leur sein, glisse la pointe sur le mamelon, l'enfonce doucement puis remonte la lame jusqu'à la gorge. Celle-ci lui dessine un léger sillon rouge où quelques gouttes de sang se mêlent à sa sueur.

Je continue mon travail, calmement, savourant chaque seconde. Enfonçant la lame et lui découpant des morceaux de chair au visage. Il perd connaissance au bout de dix minutes. Le voir inconscient ne m'amuse plus. La lame glisse le long de son cou et d'un coup, je la lui enfonce profondément. Le sang jaillit. Je soupire, car, après tout ça, je vais devoir m'amuser à tout nettoyer. Son corps est sans vie. Je le détache du plafond, le fais rouler près du trou d'évacuation en espérant qu'un maximum de sang s'évacue par là.

Je le déshabille complètement. Je retire par la même occasion mes vêtements aussi, ils sont gorgés de son sang. J'ai vraiment travaillé cette fois-ci comme un cochon.

Le mot *cochon* résonne dans ma tête. Voilà une bonne idée, pour me débarrasser de son corps. Complètement nu, je remonte à l'étage, ouvre

un tiroir et sors les trois couteaux de cuisine qui sont en ma possession. Je ne sais pas si cela sera suffisant, mais je devrai m'en contenter. En même temps, je saisis deux vieilles valises en carton qui traînaient dans un coin de la pièce principale, que je remplis d'une pile de gazettes.

Il m'a fallu plus de deux heures pour démembrer complètement le corps, une heure pour tout emballer dans les journaux et le placer dans les deux valises, et encore une bonne heure pour me laver et nettoyer complètement la cave et faire partir cette odeur de sang qui empestait complètement l'endroit. J'étais complètement vidé. Malheureusement, ce n'était pas encore fini pour cette soirée.

Une valise à chaque main, je sortis de chez moi et traversai la ville pour aller rejoindre un champ près de Baulers. Je m'enfonçai dans le chemin dit du « laid patard » et lorsque j'étais certain qu'il n'y avait personne, j'ouvris les valises et jetai les morceaux du cadavre à travers champs.

Rentrant chez moi complètement fourbu, j'enfournai dans le poêle les gazettes remplies de sang et les deux valises, qui s'étaient aussi imbibées du liquide rougeâtre, que j'avais coupées en morceaux, et j'allumai le feu. Celui-ci prit rapidement. Une chaleur s'installa. Je m'assis dans le fauteuil et sombrai dans un sommeil profond.

Il y avait une atmosphère tendue qui régnait dans le bureau de police depuis la découverte du contenu du colis apporté par Richard. Le bruit de la tête découverte avait fait le tour des agents en poste et chacun à leur tour, essayait de passer devant le bureau de Martin dans l'espoir de percevoir une réaction, un fait, enfin un événement qui égayerait leurs routines administratives.

Ce n'est que vers la fin de la matinée qu'un agent se présenta dans le bureau, en lui indiquant que le monsieur qui avait reçu une

convocation était là. Martin dut remettre ses idées en place pour comprendre de qui l'agent parlait. Dans les premières secondes, sa première pensée fut de le renvoyer chez lui et de lui dire de revenir plus tard. Puis, se rappelant qu'il pouvait avoir un lien quelconque avec l'affaire, même minime fut-il, il se dit qu'il ne pouvait en aucun cas louper la moindre information.

L'homme entra dans le bureau de Martin. Celui-ci le fixa, sans animosité, plutôt comme l'on regarde un animal dans une cage. Martin, cependant, ressentit un léger malaise devant cet homme qui, de prime abord, pouvait laisser présumer qu'il était du style monsieur Tout-le-Monde.

Martin lui fit signe de s'asseoir sur la chaise devant lui. L'homme le fit sans aucune réaction de sa part, un peu comme un chien docile. Martin prit une farde à rabat qui traînait sur le côté gauche de son bureau, l'ouvrit et consulta les quelques notes qui s'y trouvaient.

Martin n'avait pas immédiatement fait le rapprochement entre l'adresse du dénommé Gaston, en 1938, et celle de la maison de ses parents. Si tout ceci était lié. Si ce qu'il vivait à présent n'était qu'une suite logique : Bertha, Richard, Gaston et le faubourg de Bruxelles. C'est en feuilletant une nouvelle fois le dossier que cette révélation l'avait frappé : et si le tueur

était ce fameux Gaston, l'homme qui venait tout juste d'entrer dans son bureau ?

Il inscrivit quelques mots à la hâte sur une feuille qu'il tendit à l'agent qui avait escorté Gaston. Sur le papier, rien de plus que quelques mots tracés au crayon :

« Urgent. Fouillez la maison de cet homme et revenez dès que vous avez terminé. »

L'agent leva les yeux vers Martin, interloqué, comme s'il n'avait pas saisi l'urgence de la situation. Martin, d'une voix presque militaire, tonna :

- Vous attendez quoi ? Allez, dépêchez-vous !

L'agent ne se fit pas prier davantage et quitta aussitôt le bureau. Martin, lui, retourna s'asseoir. Son calme, peu à peu, revenait.

- Vous vous appelez bien, Monsieur Gaston Rabiot ?
- Oui, répondit-il d'une façon neutre.
- Vous êtes domicilié au 27 faubourg de Bruxelles.
- C'est exact.
- Pouvez-vous me dire pourquoi, si vous habitez là, vous avez loué une chambre à l'hôtel de Russie qui se trouve à deux rues de votre domicile ?

Gaston n'eut aucune réaction lorsque Martin lui posa la question. Il se doutait que le risque

n'était pas nul et avait préparé différentes réponses si jamais on lui demandait.

- Il n'y a rien qui m'interdise, à ce que je sache, de vouloir découcher. Son ton était neutre, sans la moindre vibration. Il avait répondu comme si on lui demandait l'heure.
- Il serait important pour nous que vous puissiez nous répondre.
- Je vais le faire, mais rien ne m'y oblige. J'ai rempli la fiche à l'hôtel, donc, théoriquement, les renseignements sont suffisants.

Ce qui perturbait encore plus Martin, c'était que le personnage qui se trouvait devant lui ne correspondait absolument pas à la façon dont il s'exprimait. Les mots, les phrases, sa façon d'articuler ne correspondaient en rien au costume qu'il portait.

Si celui-ci n'ouvrait pas la bouche et que Martin l'avait croisé dans la rue, il l'aurait tout de suite catalogué dans ceux qui font partie du monde des parias, de l'univers des rejetés, des alcooliques. Mais ici, la personne qui se trouvait en face de lui était tout sauf une personne en manque d'éducation. Même si Martin voulait bien concevoir que son époque et celle de 1938 n'avaient plus rien à voir entre elles, il savait que la nature humaine était restée la même. Que la bêtise humaine fût

toujours de mise ! Seul le respect avait changé de direction. Il secoua la tête pour revenir au moment présent.

Gaston le fixait toujours et Martin n'était pas certain, mais il crut voir sur son visage un certain sourire se dessiner à la vue de son trouble.

- La raison est toute simple : ayant eu un petit souci d'ordre domestique, je me suis vu dans l'obligation de quitter mon domicile.
- Je vais être direct avec vous, mais il y a certaines choses qui clochent avec vous.
- Je vous en prie, qu'est-ce que je peux faire pour apaiser votre inquiétude ?

Gaston s'amusa de cette confrontation, il poussait même le vice à bien appuyer les mots, à forcer sa diction. Ce qu'il souhaitait le plus, c'était de perturber encore plus le policier qui se trouvait en face de lui.

Votre façon de vous exprimer, ne m'en voulez pas, ne correspond pas vraiment à votre style.

Les apparences ne sont que des costumes, vous devez le savoir, vu votre profession !

Martin commença à s'agiter sur son siège, signe que l'énervement qui l'habitait commençait à prendre plus d'ampleur qu'il ne l'aurait souhaité. Il sentait qu'il commençait à perdre le

petit duel qui s'était instauré entre eux.
Martin inspira profondément pour calmer les battements désordonnés de son cœur. Il savait que, s'il se laissait emporter, l'autre gagnerait sans même avoir à se lever de sa chaise. Gaston semblait goûter chaque seconde de ce face-à-face, comme un chat jouant avec une souris.

- Vous savez, reprit Martin, les hommes qui aiment brouiller les pistes finissent toujours par se trahir.
- Peut-être... ou peut-être pas, répondit Gaston, un coin de ses lèvres se relevant dans un rictus imperceptible. Tout dépend de qui observe, et de ce qu'il est prêt à voir.

Martin sentit le piège dans la phrase, mais choisit de l'ignorer.

- Parlons plutôt du colis.

Un silence dense, presque palpable, s'installa. Gaston cessa de sourire, mais ses yeux, eux, restaient vivants, moqueurs.

- Ah... le colis, dit-il enfin, en appuyant sur chaque syllabe. Je ne vois absolument pas de quoi vous me parlez. Vous pouvez m'en dire plus ?
- Ce n'est pas vous qui posez les questions ici.

- C'est vrai, concéda Gaston, mais parfois... les réponses que l'on obtient dépendent des questions que l'on est capable d'entendre.

Martin se pencha légèrement, posant ses mains à plat sur le bureau.

- Où étiez-vous avant-hier soir ?
- Chez moi.
- Quelqu'un pour le confirmer ?
- Oui... moi.

Il y eut ce regard, lourd, direct, comme une gifle silencieuse. Martin sentit, à ce moment précis, qu'il savait que c'était lui. Comment l'avait-il découvert ? Il n'en savait absolument rien, mais tous les signaux de détresse se mirent en route dans son cerveau. Il avait envie de lui hurler qu'il savait, qu'il devinait l'odeur de sang qui collait à ses gestes. Mais il savait aussi que Gaston n'attendait que ça : une faille, un dérapage. Et que lui, il s'amusait de la situation.

Une voix résonna derrière la porte. Un coup bref.

- Inspecteur ? On a retrouvé quelque chose... dans les caves du faubourg de Bruxelles.

Le regard de Gaston ne bougea pas. Pas un cil. Il resta maître de lui.

- Oui, je suis désolé, mais je ne savais pas que vous viendriez ce matin et j'ai envoyé deux agents fouiller votre maison.
- Vous aviez un mandat du juge qui le permettait ?

Martin resta sans bouger. Gaston avait réussi à reprendre la main. Il se leva de son siège et dit, en fixant l'inspecteur :

- Vous avez violé un domicile sans l'accord du juge. Donc, tout ce qui vous semble avoir été trouvé n'a aucune valeur légale. Ce sera votre parole contre la mienne. Sur ce, cher inspecteur, je vous souhaite bonne entente.
- Cela ne vous intéresse pas de savoir ce que nous aurions trouvé à votre domicile ?
- N'ayant aucune valeur légale, cela m'importe peu.

Gaston se leva et quitta le bureau de Martin. Celui-ci pouvait sentir le sourire que Gaston affichait en quittant la pièce.

Gaston

C'est fou... incroyable, même, comme le plus infime grain de sable, perdu dans l'engrenage parfaitement huilé d'une mécanique bien rodée, peut en un instant pulvériser une routine qu'on croyait inébranlable ! Des années d'anticipation, de préparation méticuleuse, de gestes répétés comme une chorégraphie invisible... tout cela réduit à néant par un détail insignifiant : un simple carnet égaré. Et pourtant, ce minuscule incident a suffi à déclencher une succession d'événements qui n'auraient jamais dû exister.

Je repense encore à cette confrontation avec le petit policier. Plutôt divertissante, au fond, plus amusante qu'inquiétante. Il avait cette lueur de conviction naïve dans les yeux, comme s'il tenait enfin quelque chose. Quant à eux, ces imbéciles, ils semblent persuadés d'avoir découvert un secret dans ma cave. Qu'ils croient ce qu'ils veulent... cela ne changera rien.

Ou peut-être... peut-être que si.

Il me faudra encore y réfléchir. Mais une chose est sûre : ce soir, ce sera mon coup final. Après cela, j'enfilerai à nouveau mon masque de respectabilité, celui du riche oisif, du notable à qui tout réussit, et je quitterai cette ville. Définitivement. Mais avant, je dois laver l'affront, effacer la trace de cette petite humiliation que certains ont osé me faire subir.

J'erre dans les rues, les mains dans les poches, l'esprit saturé de pensées. Je ne croise personne ou, plutôt, je fais en sorte que personne ne me remarque. Mon regard glisse sur les façades, sur les ombres projetées par les lampadaires, et mon esprit s'égaré. Lorsque je reprends conscience de ce qui m'entoure, je m'aperçois que mes pas m'ont mené droit vers une maison familière : celle où j'ai aperçu Richard, debout sur le pas de la porte.

La décision se dessine d'elle-même. Ce sera là. Dans sa propre demeure.

Je m'arrête à quelques mètres, dissimulé

derrière un arbre robuste, protégé des regards indiscrets. L'attente n'est pas longue : à peine dix minutes passent avant que la porte d'entrée ne s'ouvre. Une femme en sort, poussant un landau, suivi de près par Richard. À la fenêtre, une silhouette féminine apparaît : la jeune femme que j'ai déjà vue à ses côtés, observant la scène à travers les rideaux, jusqu'à ce que le trio disparaisse au coin de la rue et que la jeune fille retourne à ses occupations.

J'attends encore, juste assez pour que la maison retrouve son calme. Puis je m'avance, jetant des coups d'œil rapides à gauche et à droite. Ma main se pose sur la poignée : elle tourne sans résistance, et la porte s'ouvre dans un silence parfait. Pas le moindre grincement pour trahir mon entrée.

Je progresse à pas feutrés, le souffle suspendu, attentif au moindre bruit. Chaque battement de mon cœur semble résonner dans mes tempes. À tout moment, je m'attends à voir surgir cette petite femme, prête à me dévisager avec cet air soupçonneux que j'exècre. Mais au lieu de cela, un léger fredonnement parvient jusqu'à mes oreilles. Une chanson presque enfantine... Elle se trouve dans la cuisine, à n'en pas douter.

Je m'approche, invisible, insaisissable. Elle ne réagit pas, n'a même pas conscience de ma présence. Encore quelques centimètres... Mes mains jaillissent : l'une se plaque sur sa

bouche, l'autre enserre son cou et ses épaules dans une étreinte froide et ferme.

Je ne veux pas la tuer. Pas maintenant.

Seulement l'empêcher de nuire, la réduire au silence. Elle se débat, ses gestes désordonnés frappant le vide, puis peu à peu, je sens ses forces s'amenuiser. Ses jambes fléchissent. Elle respire encore : parfait.

Je la traîne jusqu'à la cave, où je l'attache solidement : poignets, chevilles, bâillon. Un pion neutralisé.

Il reste l'autre femme, celle avec le landau, et bien sûr... Richard.

La chance semble enfin se rallier à ma cause. Tapie dans l'ombre derrière la porte de la cave, je la vois rentrer seule, poussant le landau. Pas d'escorte, pas d'obstacle. Plus simple encore que prévu. Je la laisse s'avancer, refermer la porte, s'occuper du bébé. Lui, je m'en fiche : il n'a pas d'importance dans cette histoire, et je ne veux pas lui faire de mal.

Lorsqu'elle le couche dans une chambre, je passe à l'action, exactement comme pour la première. Même technique, même silence maîtrisé. La peur jaillit dans ses yeux au moment où elle comprend que tout est réel. Cette peur... ce frisson qui court dans l'air... il n'existe rien de plus grisant. Elles croient peut-être que je vais les violer. L'idée même m'arrache un rictus. Cela ne

m'intéresse pas. Il existe des plaisirs bien plus profonds, plus viscéraux, qui n'ont rien à voir avec la chair.

Désormais, il ne reste plus qu'un seul nom sur ma liste.

Richard.

Martin.

Ce n'était pas seulement l'affrontement, ni le sang versé, mais la certitude glaciale d'avoir entrevu, dans les yeux de Gaston, quelque chose d'insondable qui me poursuivrait toujours. La haine, la folie... tout cela mêlé en un éclat de jouissance meurtrière. Je devais absolument stopper son geste, mais à quel prix ? Lors de la confrontation, je n'avais pas triomphé : j'avais survécu, et ce n'était pas la même chose. Plus tard, les agents me rapportèrent ce qu'ils avaient découvert dans sa maison : une mèche de cheveux, encore collée de sang séché, coincée entre deux

planches de l'étagère humide de la cave. Cette image me hanta aussitôt. Ce n'était plus une enquête ni une intuition, c'était une certitude : Gaston n'était pas seulement une menace, il avait déjà laissé derrière lui des traces irréparables.

Lorsque je suis rentré chez moi, rien ne me laissait présager de ce qui allait se passer. La maison était plongée dans un silence et un noir complet. Ce qui n'était pas normal vu l'heure avancée de la soirée. Le clocher de la collégiale venait de terminer le dixième coup de sonnerie, indiquant les vingt-deux heures. Les pièces du bas ainsi que l'étage résonnaient dans leur silence. Une faible lueur traversait le bas de la porte qui menait vers les caves. Le seul endroit que je n'avais pas encore visité de la maison. J'ouvris la porte doucement, des gémissements se firent entendre. Ils n'étaient pas fort, mais assez pour que j'en perçoive le bruit. Depuis le début de mon arrivée dans cette époque, et ayant compris que le corps que j'habitais était policier, je n'ai jamais pris la peine de porter une arme sur moi. Résolution complètement aberrante, mais justifiée, car, n'en ayant jamais porté, je ne comprenais pas l'utilité et, en étant honnête avec moi-même, je dus me rendre compte que je ne savais absolument pas m'en servir. Chose que je regrettai en descendant doucement les marches de l'escalier qui me menaient à la cave.

La première pièce était quasiment vide, seules quelques caisses en bois traînaient de façon éparse. La petite porte qui menait dans la seconde était à moitié ouverte. J'avais l'impression que ma respiration résonnait dans toute la maisonnée. J'avançais d'un pas hésitant, les bruits de gémissements se faisant de plus en plus présents. Par-dessus ces plaintes, une voix d'homme prenait le dessus.

Il ne me fallut que quelques secondes pour me rappeler ce timbre de voix. Cette façon de placer les mots. Il n'y avait aucun doute là-dessus. L'homme qui parlait n'était autre que le Gaston qui s'était présenté au poste et avec qui j'avais eu une conversation qui ne m'avait pas laissé une bonne impression ou plutôt des doutes sur la véracité de ses propos.

Je n'étais plus qu'à quelques centimètres de l'entrée, essayant tant bien que mal de m'approcher pour juger de la situation. La première vision que j'eus fut celle de Rose et Bertha, ligotée et bâillonnée, les yeux pleins de larmes.

De dos se tenait le fameux Gaston. Je fus soulagé qu'il ne soit pas de face à la porte. Mais terrifié, car je ne savais pas comment agir. Je n'étais pas formé pour cela, je n'étais pas préparé à en découdre avec un tueur. Mon regard se porta sur le sol à la recherche de quelque chose qui pourrait me servir pour me défendre. Je dus constater que,

malheureusement, ce n'était pas comme dans les films et qu'aucune arme ou barre de fer ne viendrait par miracle se trouver sur mon chemin.

Mon regard remonta lentement le long du mur suintant la moisissure, et c'est là que je le vis. Dans l'ombre, à moitié dissimulé derrière un pilier de bois rongé par l'humidité... Richard. Ligoté, suspendu à un crochet fixé au plafond, la tête penchée sur le côté comme une poupée brisée. Ses bras étaient attachés dans son dos, ses pieds traînant sur le sol. Son visage, gonflé et violacé, portait encore les marques de ce que Gaston avait déjà commencé.

Mon estomac se noua, un froid poisseux me parcourut la nuque. Je compris que je n'étais pas arrivé à temps pour empêcher le pire, mais peut-être encore pour éviter que l'histoire ne se répète.

- Beau tableau, hein ? lança Gaston en se retournant lentement vers moi. Sa voix était un mélange de satisfaction et de menaces.

Ses yeux brillaient d'un éclat malsain. Dans sa main, la lueur métallique du couteau accrocha la faible lumière de la cave. Il le fit tourner entre ses doigts avec une lenteur calculée, comme s'il savourait chaque seconde qui nous séparait de ce qu'il allait faire.

Je n'eus pas le temps de réfléchir. Il se jeta sur moi, rapide, bien plus rapide que je ne l'aurais

cru possible pour un type de sa carrure.
L'impact me coupa le souffle, le sol en terre battue heurta mon dos dans un craquement sec.

Je sentis un choc brûlant sur mon flanc. Un coup de lame. Gaston souriait, presque béat, ses yeux exorbités, respirant lourdement, comme s'il tirait un plaisir pur et animal de la douleur qu'il infligeait. Le sang coulait, chaud, poisseux, et sa main se préparait déjà à frapper encore.

Dans un réflexe de survie, je roulai sur le côté, sentant la pointe du couteau frôler mon visage. Mes doigts agrippèrent son poignet, la lutte fut brève, mais violente. La lame tremblait entre nous, nos visages presque collés, son souffle fétide me cognant le nez.

- Tu crois que tu peux m'arrêter ? crachait-il, les dents serrées.
- Non... mais je peux t'empêcher de recommencer.

Je forçai, poussai de toutes mes forces, sentant ses doigts se relâcher une fraction de seconde. C'était suffisant. Dans un geste brut, sans réfléchir, j'inversai la pression. La lame remonta d'un coup sec. Un gargouillement ignoble s'échappa de sa gorge lorsque l'acier pénétra sous son menton et remonta dans sa chair.

Ses yeux se figèrent, son corps se raidit. Puis il s'effondra lourdement sur moi avant de glisser au sol.

Je restai là, haletant, le goût métallique du sang dans la bouche, incapable de bouger, le regard accroché au crochet où Richard pendait toujours, inconscient, comme figé hors du temps.

Essoufflé, à bout de force, je me relevai et me précipitai pour libérer mon grand-père. Il était inconscient, mais vivant. Sa respiration devint plus calme, il ouvrit les yeux encore à demi comateux, il ouvrit la bouche, mais aucun son n'en sortit.

Lorsque je l'ai libéré, je n'ai pas ressenti cette fameuse vibration qui s'opérait lorsque je le touchais, lui ou Bertha. Mais, par crainte et pour ne pas prendre de risque, je préfèrai libérer en premier Rose et lui demander de s'occuper de Bertha. En une fraction de seconde, je ne vis nulle part mon père. Rose comprit à mon regard la question que je me posais, elle me répondit en libérant Bertha que le petit Raymond était dans sa chambre. Bertha se redressa, se précipita vers son frère qui, malgré le visage tuméfié, reprenait doucement vigueur. Rassurée de le voir vivant, elle se redressa, se dirigea vers moi et là, je vis dans ses yeux la terreur s'installer.

- Du sang ! me dit-elle en montrant mon ventre.

Je portai ma main à la tâche et le contact de ma main avec la plaie libéra une douleur foudroyante. Mes jambes me lâchèrent. Je me retrouvai au sol, à côté du cadavre de Gaston. Avec l'adrénaline dégagée par la bagarre, je n'avais pas pris conscience de la gravité de ma blessure. Je tremblais, j'avais froid. Bertha se précipita, Richard se traîna malgré la douleur. Ils tendirent la main tous les deux vers moi, mais ils avaient peur de me toucher. Eux aussi pensaient que je risquais de repartir dans mon monde.

J'avais envie de leur dire. Je voulais leur parler de ce qui allait se passer. Je m'en voulais de ne pas l'avoir fait plus tôt. Dire à Bertha que la guerre allait éclater et qu'elle ne devait absolument pas fuir vers Oostdunkerque. Dire à Richard que, même si la vie était dure et que son mariage prenait l'eau, la vie de Raymond en dépendait. Car s'il n'était pas là, il serait abandonné dans un centre pour sourds et ne serait plus jamais traité comme un fils. Voilà ce que j'aurais aimé leur dire si j'avais eu un peu de courage pour affronter leur réaction. Ma bouche s'ouvrit, un filet de sang s'échappa, tout devint noir autour de moi.

J'entendis des bouts de phrases, c'était Bertha qui parlait à Richard.

- Si je le touche, il retournera chez lui et peut-être que...

Je n'entendis plus rien, je ressentis simplement le contact de sa main sur la mienne. Elle pleurait, je le ressentais. Richard déposa lui aussi sa main sur mon bras. Je perçus aussi toute la tristesse qui l'habitait. Et, malgré toute cette compassion, rien ne se produisit. Pas de vibration. Pas de flash. Ce que j'éprouvai, c'était le vide. Cette sensation de vie qui me quittait doucement. Le noir complet m'envahit, puis le silence.

Fin du tome 1

Août 2025.

Du Même auteur :

- Itinéraire d'un poème perdu : Le Lys
Bleu Editions.
- Le Labyrinthe d'Egon
- L'antichambre de la faucheuse.



Olivier De Pooter, né en 1972 en Belgique, est passionné par l'exploration des mémoires enfouies et des ombres du passé. Auteur de *Le labyrinthe d'Egon* et de plusieurs nouvelles, il mêle dans ses récits thriller psychologique, drame intime et voyage temporel. Son écriture, à la fois sombre et poétique, interroge les frontières entre réalité, mémoire et transmission.

Nivelles, 2025. En vidant la maison familiale, Martin met la main sur une vieille boîte oubliée. À l'intérieur, des lettres jaunies par le temps : la correspondance de son grand-père Richard, disparu en 1940, et de Bertha, la sœur de Richard dont personne n'a jamais parlé. Peu après, ses nuits se peuplent de cauchemars terrifiants... jusqu'au jour où il se réveille, désorienté, à bord d'un train. L'année : 1938. Face à lui : Bertha, bien vivante.

Propulsé dans un passé qu'il ne maîtrise pas, Martin découvre une Nivelles au bord du basculement, rongée par la peur. Dans l'ombre, un tueur sème la terreur, laissant derrière lui des cadavres atrocement mutilés. Avec l'aide de Bertha, Martin se lance dans une enquête haletante pour tenter de mettre un terme à cette série macabre et, peut-être, percer enfin le mystère entourant la disparition de son grand-père.

Entre thriller psychologique, drame familial et voyage temporel, *Bertha, les lettres oubliées* interroge la mémoire, le poids des héritages et la fragile frontière entre passé et destin.